THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

SOUVENIRS
D'UN VIEILLARD

LA DERNIÈRE ÉTAPE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE D'ÉMILE SOUVESTRE

PAR

EUGÈNE LESBAZEILLES

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1858

Reproduction et traduction réservées.

PQ2429
.S7S8
1858

560

42

NOTICE

SUR LA VIE D'ÉMILE SOUVESTRE.

Nul n'arrive à occuper une place marquée en littérature, à se concilier dans la masse mouvante du public un cercle fidèle d'approbateurs, quelque restreint qu'il soit, sans posséder un caractère distinct, sans avoir une personnalité. On peut, en se faisant l'imitateur d'un talent original, attirer un moment à soi quelques admirateurs en retard, mais ceux-ci s'éloignent bientôt et l'on reste seul, oublié, tandis que d'autres, pour n'avoir cherché leur modèle qu'en eux-mêmes, pour avoir frayé leur sentier au lieu de fouler les routes royales, se sont acquis des sympathies durables. M. Emile Souvestre est du nombre

de ces derniers. Il est facile de voir qu'il ne s'est enrôlé dans les rangs d'aucune école, sous la bannière d'aucune gloire, mais que, fermant les yeux aux exemples, parfois attrayants, du dehors, il ne s'est engagé dans la carrière des lettres que pour obéir à un mouvement propre et se tracer lui-même sa voie. Il suffit d'un coup-d'œil, rapidement jeté sur ses écrits, pour y apercevoir une préoccupation particulière, une tendance spéciale, qui, de nos jours, ne se trouverait nulle part aussi saillante : celle de faire de sa parole une salutaire prédication, d'élever, en dehors du temple, une sorte de chaire laïque, en un mot d'enseigner les consciences, de réformer les mœurs. Romancier, il renonce à ce qui fait le plus puissant attrait du roman, il s'interdit sévèrement la peinture séduisante des passions qu'il réprouve ; les faits, les personnages dont il dispose, il ne les laisse pas s'égarer, au gré de leur fantaisie, à la poursuite d'une poésie désintéressée, il veut les utiliser, les mettre au service de ses convictions. D'abord, ému jusqu'à la stupéfaction, jusqu'à la colère, des iniquités et des vices qu'il découvre autour de lui, il se donne pour tâche de les dénoncer, de les traîner au grand jour, de les accuser publiquement ; il entreprend de réveiller la société assoupie dans sa souffrance et de lui montrer ses plaies, pour qu'elle prenne l'alarme et se hâte de se guérir. Plus tard il s'apaise, sans cesser de poursuivre le même but ; il y marche d'un pas moins impétueux, mais qui n'en est que plus sûr et plus direct : sur les blessures qu'il a mises à nu, il verse le baume de la patience et de la résignation ; il nous montre le bonheur, caché dans la modération de nos désirs ; il relève une à une les compensations semées en foule à nos pieds et qui n'attendent que notre bonne volonté pour fleurir et nous consoler ;

renouvelant, dans sa compassion pour nos maux, cette pure et douce philosophie, cultivée par les sages de tous les temps et que nous laissions se perdre, rallumant à la chaleur de sa philanthropie presque chrétienne ce bienfaisant flambeau où ne peuvent s'embraser les cœurs ardents, mais qui suffit à conduire en paix les âmes modérées. Et même quand il n'est plus que simple conteur, quand, philosophe en vacances, il parcourt les champs, les grèves, les forêts, s'arrêtant dans la chaumière du laboureur, assistant à la veillée du pêcheur ou du bûcheron, regardant uniquement pour regarder et décrivant ce qu'il voit dans le seul but de nous distraire et de nous charmer, non-seulement il ne nous présente jamais aucun tableau qui glisse dans notre plaisir un trouble et un remords, mais encore de la nature qu'il nous dépeint et des héros dont il l'anime, il s'exhale une si saine poésie, quelque chose de si pur et de si fortifiant, qu'il réussit mieux que jamais peut-être à exercer sur nous une salutaire influence. Nul ne peut le méconnaître, la moralité, tel est le caractère distinctif de M. Souvestre.

Tous les ouvrages sortis de sa plume ont, avant tout, ce mérite d'avoir eu pour inspiratrice la plus respectable et, trop souvent de nos jours, la plus négligée des muses : une bonne intention. Mais parmi ses œuvres il en est une à laquelle il s'est particulièrement appliqué, qu'il a travaillée, soignée avec une scrupuleuse vigilance, et qui, plus encore que les autres peut-être, porte ce cachet de conscience, de moralité que nous signalions : cette œuvre, c'est sa vie. Nous avons à cœur et d'ailleurs il nous paraît utile de la faire connaître. Quand un écrivain, sor-

tant du domaine idéal de la fiction, descend avec nous sur le terrain de la réalité et au nom de ses croyances entreprend de nous convaincre, de nous corriger, nous éprouvons le besoin de l'examiner de plus près, de pénétrer jusqu'à l'homme à travers l'auteur. Le rôle de conseiller, d'éducateur qu'il ose prendre à notre égard nous inquiète en quelque sorte, nous rend ombrageux, et, s'il n'excite pas notre défiance, éveille du moins notre curiosité. Avant de prêter l'oreille à ses leçons, nous voulons nous enquérir de ses titres à nous les proposer, et sa biographie est la préface ainsi que le commentaire indispensables de ses écrits.

M. Émile Souvestre était né en 1806, à Morlaix, et ceux qui l'ont connu retrouvaient en lui les principaux traits de la nature bretonne : au physique, la haute taille du Léonais, la démarche lente, grave, presque solennelle; le visage basané aux traits larges, tranquilles, sévères, et encadré d'épais cheveux tombants; le regard et le sourire empreints d'une tristesse résignée; au moral, la persévérance allant jusqu'à la ténacité, une volonté si forte que les autres facultés ne tentaient même pas de discuter avec elle, une mélancolie tournant parfois en amertume, mais plus souvent se fondant en douceur par l'attendrissement; une profondeur de sentiments ne se trahissant que par de rares explosions; de fortes affections et de fortes haines, cachées sous des dehors calmes et cédant la place, dans les moments de trêve, à une bonhomie naïve, à une touchante simplicité d'enfant.

Il appartenait à une famille bourgeoise, que ses modiques ressources maintenaient dans une grande sévérité de mœurs ; pour l'honneur et la fierté, il ne pouvait être à meilleure école. Un jour son père, qui avait un emploi dans l'administration des ponts et chaussées, menacé de la perte de sa place, à cause de ses opinions politiques, par un personnage influent, introduisit celui-ci, non pas au salon, mais dans la modeste chambre où la famille prenait le repas du soir : « Voyez, monsieur, lui dit-il en lui montrant l'unique plat dont se composait le dîner, quand on se contente d'une pareille table, on ne craint pas une destitution. » — Quelques faits de l'enfance de M. Souvestre révélaient les germes qui plus tard, en se développant, devaient le constituer tout entier. Amoureux de la solitude, il s'était réservé dans le jardin paternel une retraite écartée, et il y restait des journées entières, se croyant dans un désert inaccessible ; mais il ne venait pas s'y repaître de contemplation et de mysticisme, comme Bernardin de Saint-Pierre enfant qui s'était fait ermite pour obtenir la faveur d'un miracle et se voir servi par les anges ou les oiseaux du ciel ; il était au contraire *Robinson Crusoé;* il avait construit de ses propres mains la cabane qui l'abritait ; il semait les plantes qui devaient le nourrir ; on le voyait assis durant de longues heures à côté de son arc et de ses flèches, immobile, l'imagination pleine de rêves, fier et content du sentiment de sa force : déjà il voulait se devoir tout à lui-même, ne rien attendre que de son industrie et de son courage. L'esprit moderne était en lui, l'esprit moderne ne comptant que sur soi, ne se donnant carrière que dans le domaine du visible et du réel, sans consolation quand il échoue, mais tirant souvent d'immenses résultats de ses immenses efforts. Un autre trait mérite d'être rapporté : c'est la prédilection

passionnée que montrait l'enfant pour les plaisirs de l'esprit. La lecture d'un livre était un événement qui marquait dans sa vie, et ses propres aventures ne lui étaient pas en quelque sorte aussi personnelles que celles des héros qui s'emparaient de sa sympathie. Il aimait surtout les légendes de son pays, qu'il allait recueillir auprès des lavandières assemblées aux fontaines ou des pêcheurs préparant leurs barques sur la grève. Et il ne se contentait pas de celles qu'il entendait répéter, il se plaisait à en inventer lui-même. Au lieu de se mêler aux jeux bruyants des autres jeunes garçons, il s'entourait à l'écart d'un paisible auditoire de petites filles du voisinage, et il les retenait attentives durant plusieurs heures de suite, en leur racontant de merveilleuses histoires, dont il renvoyait la suite au lendemain, quand il était embarrassé de finir. Tous les personnages du monde surnaturel, les fées et les nains, les trépassés sortis du tombeau, les esprits vengeurs des crimes, jouaient un grand rôle dans ses récits, et les jeunes filles qui l'ont jadis entendu et qui maintenant ont dépassé le milieu de leur carrière, se rappellent encore qu'elles tremblaient de peur, qu'elles en perdaient le sommeil, tant le conteur était habile et savait donner de réalité aux fictions qu'il imaginait ! Mais ce qui plus que toute autre chose le caractérisait, c'était l'aversion profonde que lui inspirait l'injustice ; il ne pouvait la supporter ; de quelque force qu'elle s'armât, de quelque autorité qu'elle se revêtit, il s'élevait contre elle ; ce sentiment allait si loin, que plus d'une fois son père, dont l'humeur impétueuse ne savait pas toujours se contenir, dut s'arrêter devant l'énergique protestation de l'enfant, et, au lieu de pouvoir s'en irriter, n'en ressentait pour son fils qu'une affection plus forte et mélangée d'une sorte de respect. Un peu plus tard, comme il venait d'entrer au

collége, farouche encore et sans aucune expérience de la vie, il fut un jour victime d'une méprise et dut subir un châtiment sévère qu'il n'avait pas mérité : l'impression qu'il en ressentit fut d'une violence extraordinaire ; son âme en fut toute bouleversée et ne put de longtemps s'apaiser; durant toute cette année-là, il vécut à l'écart, fuyant ses camarades qui ne s'étaient pas levés pour proclamer la vérité et qu'il accusait de lâcheté, ne prenant part à aucun plaisir et gardant un silence obstiné ; le proviseur avait pris l'habitude d'écrire sur chaque bulletin trimestriel, à l'article du caractère : *Sombre. Cet élève est tombé dans la mélancolie.*

Les esprits positifs aiment à se moquer des aspirations ambitieuses de la première jeunesse, de sa sensibilité exagérée, de l'attention passionnée qu'elle se donne à elle-même, de ses tourments dont elle se pare comme d'un signe de noblesse et qu'elle n'échangerait pas contre un tranquille bonheur, de ce besoin de se plaindre et d'apprendre au monde ses souffrances, qui se traduit invariablement en élégies : rien n'est pourtant plus sincère, rien n'est plus digne de compassion. L'adolescence sera toujours pour les âmes vives une crise douloureuse, un éveil agité où toutes les puissances de l'être se déploient d'un commun élan, souvent tumultueux sans doute, mais non dépourvu de grandeur. Ces émotions tout intérieures, préludes d'une vie forte, assaillirent de bonne heure M. Souvestre. Au collége de Pontivy, où il fit ses études et où il souffrit d'ailleurs ce que souffrent au collége les cœurs délicats que le jeu de barres ne parvient pas à étourdir et qui se souviennent de la maison maternelle, il commença à les ressentir. Ce sont elles qui, ses classes

achevées, le détournèrent de l'Ecole polytechnique, à laquelle sa famille l'avait destiné, et où il lui semblait qu'il ne ferait que languir dans cette sèche atmosphère d'axiomes et de formules ; ce sont elles encore, de plus en plus impérieuses, qui, en même temps qu'il commençait son droit à Rennes, le poussèrent vers la carrière des lettres. Là, en effet, il n'aurait point à sacrifier ce qu'il sentait en lui de plus précieux, ses espérances, ses vœux ardents de bonheur, ses tristesses mêmes, toutes ces richesses du cœur auprès desquelles les richesses les plus enviées de la terre n'étaient à ses yeux que néant : loin de réprimer, d'étouffer son âme, il pourrait la suivre et lui laisser tout son essor, et comme si ce n'était pas assez de cette heureuse liberté, peut-être aurait-il encore la gloire pour récompense !... Dans cette effervescence de la dix-huitième année, ce qui appartenait en propre à M. Souvestre, c'était la pureté non moins que l'ardeur de toutes les aspirations. Quelque chose d'impersonnel, de désintéressé se mêlait à ses désirs, et, sans les refroidir, les ennoblissait. Dans la gloire qu'il ambitionnait, il voyait surtout le témoignage incontestable de la sympathie des hommes, et ce n'était pas seulement par la grandeur, mais par une grandeur généreuse et bienfaisante qu'il souhaitait de l'acquérir. Sa préoccupation dominante, celle qui absorbait toutes les autres et remplissait sa vie, était de s'attirer l'affection : la crainte de n'être jamais aimé le poursuivait comme un spectre effrayant, et il passait des nuits d'insomnie à appeler avec supplications, avec larmes un cœur qui se donnât en échange du sien. D'abord, au début de l'adolescence, c'est dans l'amitié qu'il concentra toute l'exaltation de son âme ; il y transporta les joies et aussi les tourments d'une passion véritable ; peut-être n'éprouva-t-il jamais de plus poignantes angoisses qu'aux heures

où il soupçonnait d'indifférence ou de tiédeur l'ami dont il avait fait choix. Bientôt, sous l'inspiration plus distincte de la jeunesse, il devina l'amour, et toutes les forces de son être se précipitèrent au-devant de lui comme au-devant du seul bonheur, mais l'amour qu'il voulait n'avait rien de vulgaire ; c'était celui que Platon concevait, complétement détaché des avantages sociaux et même des avantages physiques ; c'était l'amour idéal, fondé sur la beauté mutuellement sentie de deux âmes. Il est constant que le jeune poëte ne fit guère d'élégies où n'apparût quelque part la figure de sa mère, comme celle d'un ange gardien qu'il n'eût jamais exposé à rougir.

Au sortir du collége, Émile Souvestre avait perdu son père et s'était trouvé maître de ses actions. Il quitta Rennes au bout d'un an et vint se fixer à Paris. Il se proposait d'y terminer son droit ; mais une arrière-pensée, plus chère, plus pressante, l'avait entraîné : il voulait voir de près le monde littéraire et tenter de s'y faire une place. Il était pauvre, sa part de l'héritage paternel pouvait à peine suffire au pain de chaque jour, mais il s'en inquiétait peu ; la nourriture qu'il venait chercher était celle de l'esprit ; aucun sacrifice, fait en faveur de sa vie morale, ne lui coûtait. Bien des séductions l'environnaient, et aucune surveillance, aucun frein n'était là pour le retenir : néanmoins il ne succomba pas ; en dépit de son indépendance, de l'exemple, peut-être des suggestions de ses vingt ans, il demeura inflexible dans son austère honnêteté ; il appartenait bien, comme il l'a dit d'un de ses héros, à la race dure et chaste de la vieille Armorique. Poussant à bout ses principes, il s'imposa même de dédaigner les plaisirs admis de la jeunesse, de

fuir les lieux publics et jusqu'aux salons mondains où, disait-il, les oisifs vont parquer leur ennui; dans son spiritualisme absolu, il regardait « ces cavernes de tueurs de temps comme les coupe-gorge de l'intelligence. » Mais en même temps il nourrissait des illusions que l'expérience ne devait pas ménager. Cette vie littéraire, qui de loin lui apparaissait si libre, si radieuse, il en connut bientôt les difficultés et les amertumes. L'inspiration ne lui faisait pas défaut; rempli des généreuses émotions qu'excitait alors l'affranchissement de la Grèce, il avait composé une tragédie, *le Siége de Missolonghi;* mais comment soulever ce poids d'indifférence ou de préventions qui opprime tout inconnu? Isolé, sans appui, timide au milieu de ce monde parisien, susceptible parce qu'il était fier, incapable de souplesse, même dans la forme, parce qu'à ses yeux plier ressemblait trop à s'abaisser, nul n'était mieux fait que lui pour se blesser aux épines qui environnent le début. Chaque démarche, chaque sollicitation lui coûtait un douloureux effort; un échec lui était une torture. Un jour enfin, la fortune sembla vouloir le favoriser. Lue au Théâtre-Français, grâce à la protection d'Alexandre Duval, qui se montra bienveillant pour un compatriote, sa tragédie fut reçue avec enthousiasme, obtint la promesse d'être jouée sans retard, et de magnifiques perspectives s'ouvrirent aux yeux ravis du jeune écrivain. Mais sa joie ne fut pas de longue durée; des obstacles de toute sorte se présentèrent en foule, les délais, les froideurs, les résistances, les inimitiés. Il fallut se mesurer avec cette hydre formidable aux têtes sans cesse renaissantes qui défend les abords de la scène dramatique, et plus impétueux qu'habile, l'auteur novice n'eut pas le dessus. Plusieurs autres tentatives qu'il voulut faire encore de différents côtés, ne

furent pas plus heureuses. Alors, se voyant repoussé, proscrit après avoir reçu en quelque sorte son droit de cité, il tomba dans un profond découragement. L'esprit de l'époque contribuait encore à l'abattre. C'était le moment où ces types de désenchantement et d'orgueil, les Oberman, les René et les héros de Byron exerçaient leur fascinante et pernicieuse royauté dans le monde intellectuel. Il y avait dans l'air un souffle subtil qui se glissait dans les âmes, les enflait d'ambitieuses et vagues aspirations, les rendait incapables de s'appliquer à rien de réel, et les poussait, en proie au désespoir, vers l'abîme du néant. Il n'est personne peut-être qui n'ait senti parfois s'infiltrer en soi cette maligne influence de notre siècle. Émile Souvestre n'y échappa point; un dégoût universel s'était emparé de son cœur; bien qu'il eût renoncé à la littérature, toute autre profession lui paraissait inacceptable; il se sentait déplacé dans le monde, impropre à la vie. Mais si M. Souvestre devait subir cette crise de l'âme, il n'y devait pas succomber. Ce ne fut pas le bonheur qui l'en tira : peut-être n'y eût-il pas réussi. La Providence lui envoya un malheur réel, un grand malheur qui arracha son cœur à ses préoccupations trop personnelles, et en même temps un grand devoir qui stimula sa conscience, le ressort le plus puissant qui fût en lui. Il apprit un jour, au milieu même de son abattement, que son frère aîné, qui était capitaine au long cours, venait de périr en mer avec tout ce qu'il possédait, laissant sa femme et son enfant sans ressources. Sous ce coup terrible, il se releva. Les fibres viriles qui faisaient le fond de sa nature tressaillirent et se ranimèrent; l'orgueil ne tint pas devant l'honneur, et il prit aussitôt son parti : il pria ses amis de lui trouver n'importe où, à Paris, en province, au bout du monde, un

emploi quel qu'il fût, un métier quelconque, même le plus humble, pourvu qu'il lui fournît le moyen de venir en aide à sa famille. On lui proposa une place de commis chez un libraire de Nantes : il partit sans hésiter et alla résolûment s'établir derrière un comptoir de marchand.

Il y avait loin des rêves d'indépendance et de gloire dont s'était bercé M. Souvestre aux soins tout matériels que sa nouvelle position lui imposait; mais le demi-jour de son humble boutique lui fut salutaire et le guérit peu à peu des éblouissements d'autrefois. Les fumées de la jeunesse se dissipèrent, et l'idée du devoir, se dégageant à ses yeux, devint le mobile constant, la règle inflexible qui disposa, dès lors, de plus en plus souverainement du cours de sa vie. Il sentit que se rendre utile, se dévouer, dans sa situation et selon ses forces, était la seule dignité incontestable, et il brisa dans son esprit cette fausse hiérarchie de professions que la vanité construit à son profit. Désormais il ne consulta pas la condition ni le degré de culture d'un homme pour lui accorder son respect, et nul ne se dépouilla davantage de cette aristocratie d'intelligence, qu'il déclarait non moins injuste, non moins cruelle que celle de la fortune. Toutefois il ne permit pas à sa résignation de dégénérer en assoupissement. L'honneur passif ne lui suffisait pas; l'honneur militant, comme il disait, le poussait en avant. Tout en s'acquittant avec exactitude des modestes fonctions qui lui étaient confiées, il souhaitait de se signaler à ses propres yeux par des efforts plus efficaces, par des services plus étendus, et dans son exil volontaire, il aspirait toujours au monde intellec-

tuel, sa vraie patrie. Plusieurs essais de poésie et de prose, composés dans le silence et la liberté de ses nuits et publiés dans les revues de Nantes et de Rennes, attirèrent sur lui l'attention et lui acquirent d'utiles sympathies. Ce fut avec joie qu'il accepta l'offre qui lui fut faite de se joindre à un autre jeune homme, également distingué, et de se mettre à la tête d'une maison d'éducation. Former les esprits, les aider, en dirigeant leurs efforts, à sortir des langes où ils naissent enveloppés et à déployer leur stature et leur beauté, lui parut la plus noble tâche qu'il pût se proposer. Il rentrait dans sa vocation.

Mais la satisfaction de ses aspirations intellectuelles et celle même de ses besoins de conscience ne suffisait pas à l'accomplissement de son bonheur : il y avait encore dans sa vie un grand vide que ressentait avec une inquiétude croissante son cœur aimant et impatient d'être aimé. Aussi dès que son labeur opiniâtre eut amené le succès et le succès de la sécurité, s'empressa-t-il de se marier. Il n'avait encore que vingt-quatre ans, mais il était sûr de lui ; l'irréprochable pureté du passé lui garantissait celle de l'avenir. Doué d'une grande beauté de traits, d'un charme puissant qui s'imposait de lui-même, il semblait ne s'être jamais aperçu de ces périlleux avantages et ne pas se douter qu'il eût pu faire de sa vie un roman. Le prestige des mystérieuses aventures, des émotions passagères s'évanouissait devant son regard chaste et perçant; il en découvrait sans peine le vide et l'indignité ; il trouvait une plus vraie et plus féconde poésie dans les solides sentiments de la famille; le rôle d'époux et de père, ennoblissant le bonheur par le dévouement, la joie

par le sacrifice, pouvait seul tenter l'honnêteté et la générosité de son cœur. Mais une terrible épreuve lui était réservée : au bout d'un an de mariage, la mort frappa sa jeune femme, et, quelques semaines après, l'enfant à qui elle avait donné le jour. L'énergie de sa nature ne fit d'abord que prêter des forces à sa douleur; la violence de son désespoir fut telle que l'on craignit de l'y voir succomber. Mais convaincu qu'il fallait vivre, que s'ensevelir dans un irréparable passé était une faute, il dompta les convulsions de son cœur, comprima sa blessure, pour ne plus regarder en arrière s'enfonça dans un travail acharné, et s'engagea ainsi tête baissée dans l'avenir. L'avenir ne le repoussa pas; peu à peu il releva les yeux, put regarder autour de lui, et un jour, l'occasion de refaire sa vie détruite se présentant d'elle-même, il l'accueillit. Son second mariage se fit avec un sentiment plus sérieux, plus profond encore que le premier; il trouvait dans la jeune fille qu'il s'associa, les qualités qui l'attiraient le plus, une intelligence vive et ouverte à toutes les idées, une vaillance à la hauteur de toutes les tâches, un dévouement proportionné d'avance à toutes les fortunes. Confiants l'un dans l'autre, n'ayant pour toute ressource que leur courage, ils se mirent en marche, pareils à ces pionniers américains, allant à travers les savanes chercher un abri pour eux et leur future famille, le mari muni de la hache et des outils de défrichement, la femme chargée des provisions de voyage, tous deux résolus, intrépides, prêts à lutter contre tous les obstacles.

Le chemin fut long et difficile ; M. Souvestre resta six années en route sans trouver où se fixer. Le sort le bal-

lotta de profession en profession, de lieu en lieu, comme pour éprouver sa constance. Avocat à Morlaix, directeur de journal, puis professeur à Brest, professeur de rhétorique à Mulhouse, nous le voyons se transformer au gré de la nécessité avec une persévérance infatigable, cotoyant et abordant toujours la littérature, mais ne sentant pas encore le terrain assez solide pour y prendre pied sans le secours d'un autre appui. Enfin, en 1836, ses études sur la Bretagne (qui ont formé le beau livre des *Derniers Bretons*) avaient obtenu un brillant succès dans la Revue des Deux-Mondes; la Revue de Paris le comptait au nombre de ses rédacteurs; son premier roman (*l'Echelle de femmes*) avait trouvé un éditeur; *Riche et Pauvre* s'achevait, et bien d'autres sujets se disputaient son imagination : M. Souvestre prit le parti d'aller droit à Paris et de s'y établir, de concentrer tous ses efforts dans un seul travail, d'oser tout demander aux lettres, et le pain de l'esprit et le pain du corps. L'entreprise était hardie, car le poids de sa responsabilité s'était encore accru; trois jeunes têtes bouclées se pressaient maintenant sous le regard caressant mais inquiet du père de famille; et puis, la scène littéraire était plus que remplie; comment s'y faire une place et détourner sur soi l'attention, déjà si bien occupée ailleurs? Ajoutons que le chemin se trouvait resserré pour lui, bordé qu'il était par d'ombrageux scrupules, par d'inébranlables convictions : non que la conscience détruise l'art, mais il est certain qu'elle en émonde un grand nombre de branches, et précisément les pousses les plus faciles, les jets les plus touffus et dont les fruits tentent le plus la foule... Mais ce qui surmonta les appréhensions de M. Souvestre, ce qui trancha décidément ses hésitations, ce fut encore cette idée qui avait sur lui une irrésistible puissance, celle du devoir. La littérature n'était

plus pour lui, comme aux jours de sa première jeunesse, une source de bonheur et de gloire personnelle; il y voyait surtout l'instrument le plus efficace du progrès, un moyen d'instruire l'ignorance, de combattre les erreurs et les vices, d'avertir la force qui s'égare, de consoler la faiblesse qui souffre, enfin d'avancer parmi les hommes le règne de la justice et de la vérité; et, au fond d'une province, il craignait que sa voix sans écho ne se perdît dans le vide. « C'est à Paris, écrivait-il à un ami quelques jours avant de partir de Mulhouse, c'est à Paris qu'est ma place. Si mon espérance est trompée et que je doive m'y engloutir, eh bien ! que la volonté de Dieu s'accomplisse; je ne me serai perdu que parce que je ne méritais pas d'être sauvé. Il ne faut pas s'exempter de combattre au plus fort de la mêlée, parce que le danger y est plus grand. Je puis être tué là, mais j'y puis aussi vivre, et aider à la victoire de la bonne cause. Voilà ce à quoi il faut seulement songer. »

Cette généreuse hardiesse n'eut pas tort; M. Souvestre ne se perdit pas à Paris. *Riche et Pauvre* et bientôt après *l'Homme et l'Argent*, *le Mât de Cocagne*, en lui attirant les critiques des uns, qui, sans nier un incontestable talent, voyaient avec effroi ce réquisitoire ému, lancé contre les vices sociaux, et les vives sympathies des autres, qui applaudissaient non-seulement à l'œuvre littéraire, mais encore à l'œuvre morale et politique, fixèrent sur lui l'attention. Les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, déjà charmés par les *Derniers Bretons*, aimèrent encore ces peintures des mœurs rustiques, ces scènes de la vie champêtre ou maritime, qui, réunies depuis en volumes, ont formé les *Derniers Paysans*, *En Quarantaine*, *Sous les*

Filets. En même temps, tous ceux qui ne veulent pas séparer la littérature de la morale et demandent que la fiction enseigne, corrige en intéressant, accueillirent avec reconnaissance cette longue série de nouvelles ingénieuses, de récits contenant toujours une leçon, publiés dans le Magasin Pittoresque et destinés à être lus le soir *au coin du feu* ou *sous la tonnelle*, douces et intimes prédications d'*un Philosophe sous les toits*, touchantes *Confessions d'un Ouvrier*, livres modestes et excellents, qui sont restés le modèle ainsi que le fondement d'une bibliothèque de famille.

Le bon accueil que reçut M. Souvestre à Paris l'encouragea, mais ne l'enivra pas. Il resta inaccessible aux séductions de la vie littéraire. Au risque d'encourir l'hostilité ou du moins l'oubli, il fuit les dangers d'une camaraderie dont il dédaignait les avantages, et s'enferma dans la solitude. Il souhaitait le succès, mais il ne voulait le devoir qu'à lui-même. Aussi se dévoua-t-il sans réserve au travail ; tout dans sa vie y fut subordonné. Aucune journée n'était exemptée d'une tâche rigoureusement prescrite, et il ne demeurait pas moins de huit ou neuf heures de suite la plume à la main. Sans doute les fruits de son assiduité n'étaient pas tous les jours aussi abondants ni aussi heureux, mais il recommençait le lendemain ce qu'il n'avait pas réussi la veille. Ce qu'il s'interdisait absolument, c'était de s'arrêter, c'était de lâcher les rênes à son esprit, de lui permettre les répugnances, les écarts, les fantaisies. Il voulait le maîtriser et d'un tyran capricieux en faire un serviteur docile. Sous cette discipline, en effet, son intelligence acquit une souplesse remarquable ; elle se pliait à tout, passait d'un ordre d'idées à

un autre, fussent-ils les plus opposés, avec une promptitude et une bonne grâce surprenantes. Cependant il admettait des exceptions à la réclusion qu'il s'imposait : loin de se montrer économe de ses heures, il les offrait sans les compter à ceux qui avaient besoin de lui. Les jeunes gens qui, essayant leur vocation, réclamaient ses conseils, trouvaient toujours sa porte ouverte. Il les accueillait avec empressement, il entrait dans leurs idées, discutait avec eux leurs plans, mettait même la main à leurs ouvrages, quelquefois les dissuadait d'une persévérance faussement dirigée, et si ses services étaient mal reconnus ou sa franchise punie par la rancune d'un amour-propre irrité, il s'en consolait en pensant qu'il avait fait son devoir, et ne se corrigeait ni de sa complaisance ni de sa sincérité.

Un monde brillant, épris des plaisirs de l'esprit, ouvrit ses rangs pour lui faire place, et ne l'attendait que pour se grouper autour de lui : il était de ceux qui partout, même involontairement, dominent, et à qui revient, comme de droit, une suprématie unanimement consentie. Il ne fut même pas tenté. Tout le loisir de ses soirées appartenait exclusivement au foyer domestique. Il ne croyait pas avoir trop de toute sa gaieté, de tout son esprit, de toute son éloquence pour charmer et intéresser sa famille, à laquelle venaient parfois se joindre quelques intimes. Aux éloges des indifférents, aux murmures flatteurs d'un salon amusé, il préférait le franc éclat de rire ou le regard ému de ses jeunes filles, la poignée de main d'un vieil ami. Si on lui objectait que, renfermé dans un cercle si limité, il rétrécirait trop le champ de son observation, qu'il faudrait à son imagination plus d'espace et de plus hauts

sommets, il répondait que partout où bat le cœur de l'homme il y a des sources inépuisables de poésie, que les simples fleurs des champs, pour abonder à nos pieds, n'en ont pas moins leurs parfums et leurs beautés trop ignorées, que « le temple des muses n'est pas seulement sur une montagne, comme l'avaient cru les anciens, mais qu'il est aussi bien sur la pierre de notre foyer, entre le grand fauteuil où est mort notre père et le berceau où dort notre enfant. »

On admirait autrefois chez les écrivains, chez les hommes dont la vie spirituelle était éclatante, la simplicité des habitudes, l'austérité de la vie matérielle. Cette qualité, rare de nos jours, M. Souvestre l'a possédée à un degré peu commun en tout temps. Il resta fidèle, par goût, à cette sage médiocrité que la pauvreté lui avait enseignée au début. Ce flot d'ambitieux désirs, de vaines recherches, de besoins insatiables qui dans nos mœurs va toujours montant, ne pénétra pas chez lui. C'était un sujet de surprise pour ceux qui venaient le visiter que de le trouver, au dernier étage de la maison où il demeurait, dans une mansarde, qui lui servait de cabinet de travail. Une petite table de sapin, un vieux fauteuil en faisaient tout l'ameublement; des livres tapissaient les murailles. Là il se trouvait bien; quelque chose de sain, de ferme, de viril émanait pour lui de cette âpre nudité Et puis, il savait sans doute qu'il n'est pas bon pour la vie morale de s'entourer d'objets trop précieux, que l'âme, en s'y attachant, se divise, se disperse, tandis qu'elle doit, jalouse d'elle-même, se réserver tout entière pour la pensée et le sentiment, ses vrais trésors. Cependant il y avait un luxe que M. Souvestre était incapable

de se refuser : c'était celui de la campagne. Aussitôt qu'il voyait de sa fenêtre verdir les jardins d'alentour, il n'avait plus de repos ; son imagination s'élançait toujours vers les champs. Il n'y avait pas pour lui de lecture plus captivante que celle d'une affiche annonçant une maison de campagne à louer. Enfin il fallait partir. On s'installait aux environs de Paris, à Meudon, à Sceaux, à Montmorency; le plus modeste abri comblait tous les vœux de l'heureux campagnard; pourvu qu'il eût devant les yeux un peu de feuillage et qu'il entendît les oiseaux chanter, il n'y pouvait trouver aucun défaut; tous les inconvénients dont un autre se fût plaint, vus à travers sa joie, devenaient d'inappréciables avantages; si l'espace manquait, il déclarait que dans les vastes appartements il se sentait perdu, que ses idées s'y éparpillaient, tandis que ces petites pièces concentraient sa pensée et son bonheur. « Nous voici revenus au milieu des fauvettes et des rossignols, écrivait-il familièrement à un ami dans un de ses séjours champêtres. Pour meubler notre maisonnette, grande au plus comme celle de Socrate, nous y avons apporté tout ce que nous avions de chaises boiteuses, de tables écloppées, d'armoires penchantes, et le tout fait un hôpital de meubles assez plaisant. J'ai pour cabinet d'étude un perchoir auquel on arrive par un escalier branlant qui soupire chaque fois que je m'avise de le monter, mais de là je n'aperçois que des arbres et du ciel. Quand je lève les yeux, je vois les hirondelles qui décrivent leurs arabesques dans le bleu du firmament; un petit chevreau bêle sous mes fenêtres; les abeilles bourdonnent dans le rayon de soleil sous lequel j'écris; c'est charmant de calme champêtre ! » Écoutons-le encore une fois se réjouir de son bonheur : « Voici l'époque où la chaleur tombe et où je pourrai m'enfoncer dans les bois en

famille, mes filles occupées à fouiller les buissons et leur mère sur une tranquille monture, échangeant de loin en loin avec moi une réflexion, un sentiment ou un sourire. Ce sont là les fastes de ma vie ; je les inscris dans mon livre d'or, comme Alexandre les noms de ses villes conquises. »

Dix années s'écoulèrent ainsi pour M. Souvestre dans un calme laborieux qu'aucun événement ne vint interrompre ; mais cette paix apparente était au fond fréquemment troublée. S'il avait restreint ses goûts, assujetti ses habitudes, il n'avait pas assigné de limites à son âme ; il lui avait au contraire ouvert le monde entier. Nul n'avait reçu plus largement que lui ce noble don d'entrer en sympathie, en communion avec les hommes, de prendre part à leurs intérêts, à leurs impressions, surtout à leurs souffrances. Il aurait eu besoin, pour être heureux, du bonheur du genre humain. Non-seulement les malheurs de ses amis se communiquaient à lui et devenaient les siens, mais n'eût-il dans le cercle de ceux qu'il chérissait aucun sujet de chagrin, le repos de son cœur n'en trouvait pas moins à chaque pas des écueils. Le récit, entendu par hasard, d'une infortune dont la victime lui était inconnue, la vue d'une de ces misères qui frappent tous les jours nos yeux et par cela même passent inaperçues, l'atteignaient profondément. Avait-il rencontré dans la rue quelque vieille femme en haillons, courbée sous un fardeau trop lourd, quelque enfant demi-nu, mendiant son pain : il rentrait consterné, les traits altérés, renfermant son trouble dans un morne silence, au milieu de sa famille inquiète. C'est que sa pitié prenait l'intensité d'une affliction personnelle; par horreur de l'indifférence,

par un besoin insatiable et involontaire de responsabilité, s'abandonnant à son imagination il se précipitait lui-même dans la détresse qu'il déplorait : sous l'accablant fardeau de la pauvre femme il se représentait sa mère réduite au sort le plus misérable; dans la voix plaintive de l'enfant il reconnaissait l'accent de l'une de ses filles. Engagé sur cette pente sinistre, il ne pouvait s'arrêter, il descendait toujours plus profondément dans un abîme d'angoisse où il devenait le jouet des plus terribles problèmes. Détournait-il les yeux des infortunes privées, c'était pour les fixer sur les calamités publiques. Les orages de la vie politique n'agitaient personne autant que lui. Aucune atteinte ne pouvait être portée par les passions aveugles des partis à la justice, à la bonne volonté que les hommes se doivent entre eux, sans retomber sur sa conscience et la remplir de douleur ou d'indignation. La vue de l'indigence matérielle et morale du plus grand nombre, de la civilisation tournant, chez les classes supérieures, au raffinement des appétits plus qu'à la culture des facultés, à l'amour des jouissances et à l'oubli des principes, au triomphe de l'esprit plus estimé que le caractère, en un mot au dépérissement de l'âme, à la dissolution des mœurs, le jetait dans les prévisions les plus désolées, dans le plus sombre découragement. « Je suis pris de profonds désespoirs, dit-il dans une lettre, en voyant ce qui se passe autour de moi. Je ne sais pourquoi la vanité des partis, l'égoïsme des individus et l'injustice des masses me frappent si vivement depuis quelque temps... Et ce n'est point chez moi une convulsion passagère; c'est la confiance au contraire qui est momentanée et fugitive; le plus souvent je suis, comme Jésus, triste, triste jusqu'à la mort. » Mais il ajoute aussitôt : « Ne craignez pourtant pas pour moi. Je suis de la race de ces

Germains qui tombaient en cachant leurs blessures et comme s'ils se couchaient pour mourir. Je n'étalerai point le scandale de mes plaies, et je ferai mon devoir jusqu'au bout. » Une sensibilité toute féminine unie à une fermeté toute stoïcienne, une souffrance ne se séparant pas, dans son accès même, de l'acceptation, une tristesse quelquefois désespérée et pourtant n'altérant jamais l'idée sereine ni l'exacte pratique du devoir : M. Souvestre est là tout entier.

La révolution de 1848 fut pour lui une violente secousse et le jeta dans une voie nouvelle. Elle excita ses sentiments de citoyen au point de les faire sortir de l'ombre et se produire sur la scène publique. Sa position était difficile et douloureuse. Il ne regrettait pas le gouvernement tombé, dont il blâmait les tendances et dont il avait obstinément refusé les faveurs (une place de substitut au début de sa carrière et plus tard une chaire de littérature) ; mais d'un autre côté, la république qu'il eût souhaitée, il n'espérait pas la voir s'établir. La nation ne lui semblait pas prête ; il craignait qu'on ne l'eût appelée trop brusquement à une vie politique dont elle n'était pas encore capable. Plusieurs de ses amis, parvenus au pouvoir, le pressèrent de se porter candidat à l'assemblée nationale, d'aller se présenter aux électeurs du Finistère. Devant cette idée, son premier mouvement fut de l'effroi. Il faudrait renoncer à son indépendance, à son obscurité, qui étaient d'un si grand prix pour lui. En outre, sa confiance allait toujours diminuant. Il ne voyait chez les uns qu'incrédulité et malveillance, chez les autres que turbulence incorrigible et mécontentement normal : entre cette résistance et cet emportement outrés, il ne pressentait que malaise

et douleur pour les hommes de bonne volonté. Néanmoins, comme il s'agissait de se sacrifier, il ne recula pas. « Mes amis m'en ont fait un devoir, écrivait-il. J'accepte cette violence faite à tous mes goûts, parce que je crois le pays dans une de ces crises suprêmes où tout le monde doit faire l'abandon de soi-même. » Il s'arracha à ses travaux commencés, à sa famille, dont il ne se séparait jamais sans déchirement, et il partit pour la Bretagne. En traversant ces tranquilles villages, tout pleins de ses souvenirs de jeunesse, il lui arrivait d'oublier sa grave mission ; il ne pouvait s'empêcher « de recommencer cette chimère d'une vie en sabots, disait-il, dans un de ces bourgs gardés par des aubépines et éclairés par des vers luisants ; » il était pris d'une invincible envie « de se réfugier là avec quelque saint amour et d'y vivre sous le ciel de Dieu sans autre souci que celui des siens et de soi-même. » Mais il secoua ces rêves d'un bonheur personnel que sa conscience réprouvait, et il ne sentit plus battre en lui que le cœur d'un patriote, quand il aborda les populations du Finistère. Il leur parla en homme qui, détaché de tout intérêt propre, n'a en vue que le triomphe de la justice et de la vérité. On l'entendit déplorer la misère de l'âme bien plus que celle du corps, et proclamer, non pas le droit au bien-être, mais le devoir de l'éducation morale. L'élévation, l'austérité même de son langage excita un enthousiasme extraordinaire et lui conquit un grand nombre de sympathies ; quelques voix seulement, détournées par des calomnies dont ses doctrines furent l'objet, manquèrent à son élection. L'appui de quarante-six mille suffrages se trouva insuffisant. Mais cet échec ne le découragea nullement du désir d'être utile. Il était de ces soldats dévoués qui n'ont pas besoin d'être généraux pour aimer leur patrie et qui se trouvent bien

à tous les rangs, même aux derniers, pour la servir. « Mon inutilité, disait-il, me pèse et me déshonore à mes propres yeux. » Inquiet de sa situation personnelle, découragé par la marche des événements politiques, par l'avortement de ses espérances, par le scandale d'un désordre toujours croissant, en proie tour à tour à la tristesse et à l'indignation, il domina ces sentiments et n'y voulut pas voir un motif d'égoïsme ou d'abstention. Comme l'ignorance lui paraissait le plus grand mal, la source des autres, il dirigea contre elle tous ses efforts. On fonda une école d'administration, destinée à préparer la jeunesse aux emplois publics et à substituer l'instruction et l'aptitude au hasard ou à la protection : il en fut un des plus zélés professeurs. On institua dans plusieurs quartiers de Paris des lectures du soir pour les ouvriers : il se fit lecteur du peuple et voulut joindre encore à cet enseignement non rétribué un cours populaire et gratuit d'histoire générale. Quelques sacrifices qu'il dût s'imposer pour remplir ces diverses fonctions qui avaient interrompu tous ses travaux personnels, M. Souvestre ne se fût jamais cru quitte de ses obligations de citoyen, si les circonstances ne l'en eussent elles-mêmes délié. L'école d'administration fut fermée, les lectures du soir interdites, la république échoua : il dut revenir à son rôle privé et restituer son dévouement à sa famille. En voyant se dissoudre la forme de gouvernement dont il eût aimé le succès, nul ne pourrait peindre ce qu'il souffrit, mais il n'abjura pas pour cela ses croyances ; il en remit le triomphe à un avenir plus heureux, que, dans la mesure de ses forces, il résolut de préparer. Il est toujours opportun d'entendre les sages et nobles conseils qu'il répandit autour de lui à cette époque : « Point de violence, point de ruse, écrivait-il en 1852. Laissons l'expérience

se faire, l'enseignement venir. Le jour où la vérité sera mûre, la France la cueillera ; jusque-là, attendons. Tous les partis ont successivement échoué et légitimement échoué, parce qu'ils avaient imposé leur drapeau au pays... Le seul gouvernement solide, parce qu'il sera légitime, ce sera celui que la majorité aura sérieusement et librement acclamé. Eclairons donc cette majorité par tous les moyens et préparons-la à mieux comprendre ce que nous croyons le juste et le vrai. C'est ajourner sans doute l'avénement de nos idées, mais qu'importe ! Le devoir n'est-il pas le plus souvent dans ces semailles dont nous ne devons pas voir la moisson ? »

L'année 1853 fut pour M. Souvestre une année de soulagement, de consolation. Il y avait un pays que de Mulhouse il avait autrefois entrevu, vers lequel, depuis, il avait souvent tourné les yeux, d'où un des hommes les plus éminents du XIXe siècle, M. Alexandre Vinet, lui avait envoyé de bien précieux encouragements, et qui, par sa dignité nationale et individuelle, exerçait sur lui une puissante attraction : avec quel contentement, en 1853, il partit pour la Suisse, accompagné de sa famille, pour y faire, sur l'invitation de quelques amis, un cours d'histoire littéraire, pour y parler d'honneur, de vertu, de poésie devant un peuple avide et capable de ces grandes choses. Il fut plus heureux encore qu'il ne l'avait espéré. A Genève, à Lausanne, à Neufchâtel, à la Chaux-de-Fonds, non-seulement la foule accourut à ses leçons, mais encore les témoignages de sympathie affluèrent autour de lui ; il s'éleva partout sur son passage comme une rivalité de bienveillance, un conflit de bons offices, d'offres hospitalières qui lui improvisa une patrie. C'est qu'en effet

il n'était pas un étranger pour la Suisse; ses livres l'y avaient depuis longtemps précédé et fait connaître; il les trouva, avec une surprise attendrie, dans presque toutes les mains; plusieurs d'entre eux, admis dans les écoles publiques, servaient à l'éducation de l'enfance. Cette approbation, cette estime d'un peuple éclairé le remplit de joie; ce fut comme une sanction de sa vie entière, et il revint fortifié, raffermi, renouvelé, avec des désirs de bonheur que pour la première fois il n'étouffa pas.

Il semblait que sa conscience commençât à se sentir satisfaite et comme assouvie. Après tant de lourds fardeaux vaillamment soulevés et menés à bon port, il songeait à se reposer enfin. Il aimait à parler de loisir et de paix, de retraite dans quelque belle campagne, de travaux choisis et médités lentement, d'affections librement savourées. « Je me mets, nous écrivait-il, à m'attacher à la vie avec une énergie qui m'était inconnue. Je n'ai pas fini certaines parties de ma tâche et je n'ai pas reçu certaines portions de joie dont il faut que j'aie le cœur net. Je veux donc vivre, s'il est possible; je sens que l'heure du calme approche. Je voudrais jouir de la sérénité du soir avant de me coucher. » La vieillesse, en effet, loin de l'effrayer, lui apparaissait comme un bienfait, comme une récompense; elle lui apportait le droit de se livrer avec plus d'abandon à son bonheur domestique. Toutes les barrières que la jalousie du travail avait mises entre lui et les siens, allaient enfin s'abaisser. « Que je serai donc heureux, disait-il dans une lettre à l'aînée de ses filles et à son gendre, de voir votre bonheur de plus près, de le toucher, de l'entendre rire! Vous me promettez bien au moins de n'y point mettre de discrétion, de vous montrer

à moi dans tout le luxe et tout le bruit de votre joie. » Et par-dessus tout il se réjouissait de pouvoir vivre plus intimement encore avec celle qui avait partagé toutes les luttes de sa carrière et dont l'âme, après une union si longue, si étroite, s'était confondue avec la sienne. Il se disait que, bientôt affranchie de ses obligations de mère, elle pourrait reprendre avec lui « les longues causeries des premières années, les promenades à pas lents faites pour eux seuls, les lectures à deux, toutes ces douces habitudes de l'entrée en ménage, bientôt interrompues par les devoirs de la famille et qu'ils allaient retrouver dans un printemps de l'arrière-saison... » Il ne lui fut pas donné de voir se réaliser ces pures espérances. Il mourut subitement au mois de juillet de l'année 1854, à l'âge de quarante-huit ans. Son cœur avait donné toutes ses forces au devoir et n'en avait pas gardé pour le bonheur. Peut-être aussi la mort, en le frappant, savait-elle que pour lui tout le bonheur était contenu dans l'espoir, qu'avec une âme telle que la sienne, il ne se fût jamais guéri de cette soif insatiable de sacrifice qui faisait sa noblesse, que l'histoire de sa vie était achevée, puisque sa conscience lui rendait un bon témoignage.

La mort de M. Souvestre produisit une vive impression dans le monde littéraire. Une telle vie ne peut disparaître sans laisser un vide profond. Elle a beau vouloir rester obscure et ne pas faire de bruit, elle n'en est pas moins, en dépit et à l'insu d'elle-même, placée au premier rang, où elle se montre comme un exemple et commande à tous la considération et le respect. Ceux même des confrères de M. Souvestre qui, de son vivant, avaient semblé ne pas se souvenir de lui, sen-

tirent tout à coup à sa mort qu'ils venaient de faire une grande perte et trouvèrent, pour la déplorer, des paroles émues que le regret d'un talent disparu n'eût pas suffi à leur inspirer. La littérature contemporaine s'aperçut qu'avec lui, une vertu était sortie de son sein. L'Académie française, qui avait déjà couronné son *Philosophe sous les toits*, à titre d'ouvrage utile aux mœurs, voulut honorer sa mémoire en décernant à madame Souvestre le *prix Lambert*, destiné aux familles des écrivains qui, par la probité de leurs efforts, ont bien mérité de la république des lettres.

Ne pas mourir tout entiers, laisser dans le monde une trace brillante de leur passage, projeter non-seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir un sillon lumineux où leur nom s'éclaire et devienne visible aux yeux des hommes, s'illustrer en un mot, tel est l'espoir qui soutient les artistes dans leur pénible carrière. Légitime confiance chez les uns, illusion chez les autres, c'est chez tous le secret mobile qui les pousse à surmonter les difficultés du travail, à résister aux tentations du dehors, à se dévouer à leur œuvre. M. Souvestre, dans sa vie si laborieuse, n'avait pas ce stimulant. Il n'espérait pas la célébrité. La louange était souvent venue au-devant de lui : elle n'avait pu l'engager à sortir de sa réserve. Voici, à ce sujet, le jugement qu'il a porté sur lui-même : « Je sais mieux que personne ce qui manque à ce que j'écris. La persistance des idées et la droiture des sentiments ne suffit point dans l'art ; il faut quelque chose d'*ondoyant et divers* que j'ai toujours vainement cherché. J'appartiens, malgré moi, quoi que je fasse, à cette terre celtique où les monuments sont des pierres non

taillées... Il ne suffit pas d'un style de bonne volonté pour timbrer un livre à ce cachet qui fait vivre. Au reste, mes ambitions à cet égard sont depuis longtemps évaporées ; j'ai la conviction que dans l'ordre intellectuel et moral, il faut aussi des crieurs d'eau qui fournissent aux besoins du jour, sans prétention de voir leur marchandise mise en bouteille et cachetée pour les *lointains consulats*. » Ainsi son unique ambition était de se sentir utile. Il se trouvait récompensé de tous ses efforts, rafraîchi de toutes ses fatigues, s'il obtenait, avec l'approbation de sa propre conscience, celle des gens de bien, s'il rencontrait, dans le sentier solitaire qu'il suivait, de loin en loin des voix bienveillantes pour l'encourager. Il n'avait plus rien à souhaiter, son cœur était rempli de l'ivresse du triomphe, s'il s'était concilié de sincères affections, s'il recevait le témoignage de quelque précieuse sympathie, s'il s'était fait aimer. « Je ne saurais vous dire, écrivait-il à M. Vinet, combien votre approbation m'a fait de bien. Je ne parle pas de l'approbation littéraire, je veux dire l'approbation donnée à la tendance, l'encouragement moral... La main sur le cœur, pas un éloge ne m'a donné le quart du bonheur que m'a procuré votre lettre. C'est qu'il y a quelque chose de bien supérieur à la louange : la conscience que l'on a été compris et que l'on est aimé pour son œuvre. *Aimé pour son œuvre !* Voilà la gloire qui fait pleurer doucement, qui oppresse délicieusement le cœur. »

Tel fut M. Souvestre, telle fut sa vie, active sans égarements, animée sans les excitants de l'orgueil ou de la vanité et par les plus pures affections, dévouée sans réserve au bien. Nous aurons atteint notre but, s'il est

maintenant prouvé pour le lecteur qu'Emile Souvestre avait le droit de tenir d'une main ferme l'étendard du devoir, que le mot de vertu, montant de son cœur, se trouvait légitimement sur ses lèvres, et que cet *Aristide de la littérature*, ainsi qu'un spirituel critique l'a nommé, mais en souriant, pouvait porter, sans fléchir et sans éveiller l'ironie de personne, le glorieux fardeau d'un tel surnom.

EUGÈNE LESBAZEILLES.

SOUVENIRS D'UN VIEILLARD

— LA DERNIÈRE ÉTAPE —

I

PRÉFACE.

Ce soir, je revenais de ma promenade accoutumée aux bords du canal ; je regardais vaguement la longue ligne d'eau qui miroitait au soleil, entrecoupée de hautes écluses et tachetée çà et là de lourdes barques glissant entre les peupliers. Mes pieds allaient machinalement, je laissais mon esprit flotter à travers mille images fugitives et inachevées. J'étais dans cet état de somnolence éveillée où l'on vit sans s'en apercevoir.

Tout à coup, mon nom prononcé m'a fait retourner la tête. Un soldat, assis au revers de la berge gazonnée, s'est relevé en portant la main à son *képi ;* il avait l'épaule chargée du sac militaire, et l'étui de fer-blanc destiné à la feuille de route pendait à son côté. J'ai reconnu le fils de l'ancien maître d'école, parti voilà cinq ans pour l'armée. Il est venu à moi le visage rayonnant d'une joie mâle et franche :

« Se peut-il que ce soit Baptiste?

— Lui-même, monsieur.

— Et vous revenez au pays?

— Avec un congé définitif. »

Je l'ai félicité du fond du cœur ; j'ai voulu lui donner des nouvelles de ses sœurs, de sa mère, mais il les savait toutes bien portantes et heureuses.

« Elles vous attendent?

— Depuis ce matin ; mais je suis venu lentement.

— Par fatigue, sans doute? »

Le jeune soldat a secoué la tête.

« Faites excuse, monsieur, mais, près d'arriver, on reconnaît tout, on regarde malgré soi, on est bien aise de se rappeler. Depuis trois lieues, savez-vous, il n'y a pas un arbre, pas un toit penchant sur le chemin qui ne me dise quelque chose.

— Je comprends ; on veut saluer au passage ces vieux amis.

— Sans compter que c'est un grand changement. Je rentre à *mon foyer respectif*, comme dit le colonel ; une nouvelle vie va commencer, et pour lors, vous comprenez qu'il est bon de se reconnaître un peu. Quand on arrive à la dernière étape, c'est le moment de réfléchir et de regarder autour de soi.

A ces mots, il m'a salué et il a repris sa route du pas ferme et régulier du soldat.

Ce qu'il vient de dire m'a frappé. Il est certaines heures où certains mots réveillent en nous une sorte de vibration sonore, où notre conscience a de l'écho. La mienne a longuement résonné à cette phrase de Baptiste : « Quand on arrive à la dernière étape, c'est le moment de réfléchir et de regarder autour de soi. » Mais, moi même, n'y suis-je donc point arrivé?... Ne suis-je pas aussi un congédié du régiment social?... Le terme n'est-il point là, à quelques pas, le terme suprême, celui qui sépare le monde

visible du monde inconnu?... Que suis-je autre chose qu'un soldat désarmé qui achève son dernier jour de marche avant d'arriver au lieu du repos? Et cependant je ne songe point à examiner ce qui se passe au dehors ou au dedans de mon être; j'achève le voyage comme j'achevais, tout à l'heure, ma promenade, sans y penser, à l'aventure; je ne choisis pas mon chemin, c'est lui qui me conduit. — Étrange imprévoyance! ainsi placé entre deux mondes, dont l'un renferme tous les souvenirs de mon passé, l'autre toutes les espérances de mon avenir, je ne songe même point à m'arrêter pour me recueillir; je ne jette point un dernier regard vers la tente humaine que je vais bientôt quitter; je ne m'interroge ni sur ce que j'ai été, ni sur ce que je suis. — Quant à ce que je serai, c'est le secret de Dieu; je m'abandonne avec confiance à sa justice éternelle : ce qui se passe entre lui et moi n'a pas besoin de sortir ici de mon âme; car, dans ces entretiens intimes, chaque homme parle pour lui-même à son céleste interlocuteur.

Mais ce qu'il me reste à parcourir de vie terrestre n'a-t-il pas droit à une attention particulière? Au moment des adieux, le voyageur arrête ses regards sur ce qu'il va quitter; il fait la revue des témoins de son bonheur ou de son affliction; il prend successivement congé de chaque être, de chaque objet associé à lui par l'habitude; il rassemble, pour ainsi dire, dans cette dernière entrevue, tous ses compagnons d'existence; il écoute mieux leur voix, il examine plus soigneusement leur apparence, il en prend une dernière fois possession par tous les sens, afin d'en emporter une image plus complète. Et ce redoublement d'attention, il ne l'a point seulement pour ce qui l'environne, mais pour lui-même : il s'observe plus sévèrement, afin de ne laisser et de n'emporter que de bons

souvenirs; il s'étudie à ce qui pourrait altérer la douceur attendrie de ces derniers instants, — impatiences, abattements, plaintes, larmes ou volontés tyranniques; — il parle avec une affection plus caressante à ceux dont il va se séparer, il leur ouvre les points les plus obscurs de son cœur; il cherche des joies là où il ne trouvait qu'indifférence et mécontentement: il recueille enfin, avec une patience résignée, les dernières miettes de ce festin presque desservi dont la nappe va être bientôt enlevée.

Eh bien! pourquoi ne ferais-je point comme lui? Ne suis-je pas aussi un voyageur près de quitter tout ce qu'il connaît? N'ai-je pas entendu au loin le roulement du sombre équipage qui doit m'emporter aux contrées invisibles? — Vieillesse! vieillesse! terme des choses d'ici-bas, heure de suprême attente, qui m'empêche de chercher ce qu'il y a encore en toi de ressources? La plupart des hommes te haïssent ou te redoutent; tu leur apparais avec le sombre cortége de l'égoïsme, de l'inutilité, de la tristesse et des défaillances. A leurs yeux, vieillir, c'est désapprendre la vie. Ah! laisse-moi leur prouver que c'est, au contraire, la compléter; que tu es la couronne de l'âge mûr, couronne verte ou épineuse, selon que tu nous arrives comme une récompense ou comme une punition.

D'autres ont écrit le journal de leurs années fleuries, de leurs luttes viriles; moi, je veux transcrire les impressions des dernières journées, recueillir, à cette heure de déclin et d'adieux, ce qui réjouit, ce qui soulage ou ce qui fortifie.

J'inscrirai, jour par jour, pour mon propre enseignement et pour l'enseignement de ceux qui viendront après moi:

Les occupations d'un travailleur dont la tâche est finie;

Les plaisirs d'une vieillesse sans forces et sans opulence ;

Les consolations d'un foyer dont le veuvage a fait une solitude.

Comme le soldat que je viens de rencontrer, je veux désormais « faire ma dernière étape en réfléchissant et en regardant autour de moi. »

II

LE RECENSEUR.

On frappe à ma porte, je crie d'entrer ; Félicité l'entr'ouvre et avance entre le chambranle et le battant jaunâtres son gros visage jovial qui ressemble à un coquelicot dans les blés.

« Monsieur... c'est un monsieur... qui demande Monsieur. »

Félicité est la meilleure servante de France et de Navarre, active, économe, fidèle, mais dont le vocabulaire renferme moins de mots que le plus petit dictionnaire de poche. Toute sa rhétorique se résume dans le rire ou les larmes dont elle accompagne ses phrases incomplètes ; c'est comme *la clef* marquée à la première portée d'une mélodie et qui en donne le ton.

Cette fois, elle sourit, preuve que la visite n'a rien de redoutable pour moi. Je lui dis de faire entrer, et elle introduit un jeune homme qui marche sans se presser, salue officiellement, dépose dans un coin son chapeau qu'il perche sur son parapluie, et me dit gravement :

« Monsieur, je suis le recenseur communal. »

Rien qu'à l'aspect j'aurais deviné le fonctionnaire. Je m'incline poliment.

« Ah ! fort bien ; alors monsieur vient pour prendre les noms ?...

— Âges, professions et autres *circonstances*, achève pédantesquement l'employé municipal qui s'est approché de la table sur laquelle il a étalé un gros registre. »

Je veux lui chercher une plume et une écritoire ; mais il retire l'une et l'autre de la poche de son paletot, avec un grattoir, une règle, de la sandaraque, une petite bouteille d'encre rouge et un livret de renseignements.

Je regardais cette poche merveilleuse comme le héros de Chamisso regardait celle du diable, quand le recenseur, qui avait trouvé ma colonne et mon numéro d'ordre, a commencé son interrogatoire :

« Votre nom, monsieur ?

— Georges Raymond.

— Né en... ?

— 1782. »

L'employé ferme les yeux derrière ses lunettes, fait un calcul mental, et murmure : — Soixante-huit ans.

« C'est cela, monsieur, ai-je repris pensivement, soixante-huit ans... Et que de choses j'ai vues dans ce court espace de temps !... Combien de révolutions, qui semblent s'annuler sans cesse et se recommencer ! Le genre humain a l'air de tourner dans un cercle immuable ; mais, quand on regarde de loin, on s'aperçoit que ce cercle va toujours s'élargissant...

— Célibataire ou marié ? a interrompu le recenseur, évidemment étranger à la philosophie de l'histoire.

— Veuf, monsieur, ai-je répondu en sentant mon cœur se serrer, veuf, hélas ! depuis cinq années.

— Ancien professeur de droit ?

— Qui ne songe plus à enseigner que lui-même.

— Et propriétaire ?...

— De la pension de deux mille francs que lui ont acquise quarante ans de services. »

Après avoir écrit, l'employé a pris sa règle, a tiré deux traits à l'encre rouge et a demandé si j'habitais seul.

Ç'a été le tour de Félicité. Sur son invitation, la pauvre fille a dû s'approcher ; mais, à chaque question, elle s'est troublée, m'a regardé en riant d'abord, puis, comme le recenseur fronçait le sourcil, elle a changé de visage, et je l'ai vue près de pleurer : il a fallu me mettre à sa place et répondre pour elle.

« Félicité Noirot... âgée de trente-trois ans... célibataire... servante... et sans biens. »

A cette dernière déclaration, la brave fille a éclaté de rire, comme s'il lui eût semblé ridicule de l'enregistrer. Qui songerait à croire, en effet, qu'elle possédât quelque chose? N'était-elle point visiblement de ceux qui travaillent seulement pour vivre aujourd'hui, sans pouvoir se garantir le lendemain? Ne savait-on pas bien que la richesse avec toutes les jouissances qu'elle achète était destinée à d'autres? qu'elle ne pouvait compter que sur la bonté des hommes et sur celle de Dieu ? Et à cette pensée, qui eût envenimé tant d'autres cœurs, la douce créature a ri naïvement, satisfaite de son lot, par cela seul que c'est son lot.

Le recenseur a tiré sa seconde ligne rouge; il a méthodiquement remis en poche encre, plume, règle et livret; il a repris le parapluie coiffé du chapeau, et, après un salut plus bref que celui d'arrivée, il est parti.

Hélas! comme tout dégénère; voilà pourtant le successeur du fameux Caton le Censeur !

Dès qu'il n'a plus été là, Félicité a voulu savoir pourquoi « ce monsieur se montrait si curieux. » J'ai tâché de lui faire comprendre la nécessité des grands recense-

ments; mais, au premier tiers de mon explication, l'excellente fille est devenue inattentive, sa main est allée chercher instinctivement le coin de son tablier; elle avait aperçu une rayée de poussière oubliée par le plumeau sur un de mes cartons. Il a fallu couper court et la laisser à *son attraction passionnelle.*

Autrefois je me serais indigné de cette vulgarité d'inclinations; j'aurais demandé si cet être, uniquement adonné aux trivialités de la vie, était bien une créature de mon espèce; mais l'expérience m'a rendu moins fier: aujourd'hui, j'entends toujours ce dialogue de la couronne et de la sandale :

« Souviens-toi que nous sommes sœurs et au service du même maître, disait la sandale à sa compagne.

— Moi, ta sœur! répliquait la couronne indignée, et que fais-tu donc alors là-bas, dans la fange ou la poussière?

— Ne le vois-tu pas? reprit la sandale; je t'aide à rester en haut dans l'air pur et le soleil! »

Ne pourriez-vous nous faire la même réponse, humbles travailleurs qui prenez à votre charge le labeur grossier, afin de nous ménager les loisirs nécessaires aux œuvres délicates et choisies? N'êtes-vous pas aussi les pieds de cette société dont les têtes vous méprisent? Ah! maudit soit l'orgueil humain qui a proportionné son estime à l'espèce de l'œuvre, et non à la vaillance de l'ouvrier; qui a refusé l'égalité du respect à l'égal accomplissement du devoir; qui a mis le modeste ou l'utile sous les pieds du brillant ou du superflu, dédaignant le travailleur auquel on devait les moissons pour glorifier l'artiste qui savait les peindre.

III

LE PLUS BEAU MAUSOLÉE.

Au bout d'un des faubourgs se dresse, à droite, un portique soutenu par deux colonnes, et fermé par une porte de fer; on lit sur le fronton un verset des livres saints; c'est le champ des morts.

Chaque fois que mon cœur plie sous quelque tristesse, je vais là, vers une pierre grise qu'ombrage un jeune saule, et je le décharge dans des larmes.

La pierre est étroite, car une place a été réservée à côté (la place que je dois occuper un jour); l'épitaphe tient tout entière dans deux lignes; elle ne renferme que le nom de la femme qui m'a précédé là, avec trois dates: celle de sa naissance, celle de notre mariage, celle de notre séparation. Autrefois j'avais voulu élever un monument plus somptueux; pendant bien des mois j'ai rêvé le bronze et le marbre sous ces rameaux flottants; ne pouvant plus donner à celle qui repose là d'autre témoignage de ma tendresse, je tenais à constater au moins ainsi mon persistant souvenir. Que de calculs faits et recommencés dans ce but! quels soins apportés pour grossir les épargnes de chaque mois! comme je me complaisais dans mes habits plus grossiers et ma table appauvrie! Enfin la somme nécessaire se trouva prête; j'allais chaque jour au cimetière mesurant notre lit funéraire, élevant en idée la tombe espérée. Un jour que j'y étais, lui rêvant une forme, deux jeunes filles passèrent; elles portaient un arrosoir à demi rempli; la sueur coulait de leurs fronts enflammés, et toutes deux haletaient.

« Où allez-vous ainsi, pauvres enfants? demandai-je.

— Là-bas, répondirent-elles, à la tombe de notre bon père que nous avons garnie de fleurs.

— Et vous apportez cette eau pour les arroser?

— De bien loin, monsieur; il a fallu la prendre au puits du petit sentier; encore sera-t-il desséché sous peu, et alors les fleurs mourront. »

Elles avaient dit cela si tristement que je voulus les rassurer en leur montrant les parterres qui émaillaient autour de moi les tombes.

« Oh ! pour ceux-là, répondirent-elles, on paye le fossoyeur qui fait venir de l'eau à grands frais: ce sont les tombes des riches, monsieur ; mais voyez les autres ! »

Elles indiquaient, dans un coin du cimetière que je n'avais jamais visité, de longues rangées de tertres déjà brûlés par le soleil, et dont les fleurs n'étaient plus que des herbes jaunies.

« Voilà comme sera la tombe de notre père dans quelques jours, ajoutèrent les deux jeunes filles avec émotion.

— Ainsi, faute d'eau, vous devrez renoncer à l'entretenir?

— Hélas! oui, monsieur; les pauvres gens sont bien malheureux de ne pouvoir fleurir leurs morts! »

L'aînée, qui avait prononcé ces mots, soupira; puis, faisant un signe à sa sœur, toutes deux reprirent l'arrosoir et partirent.

Je les suivis d'un long regard. — Chères et pieuses filles, qui ne demandent qu'à pouvoir orner de quelques guirlandes la tombe de celui qu'elles regrettent! Et combien d'autres ambitionnent sans doute le même bonheur! Tandis que je prépare un riche monument pour ma compagne perdue, combien d'autres seraient satisfaits d'un arbuste, de quelques roses au pied de la croix de bois qui protége leurs morts pleurés! Avec le prix de ce cuivre, de ce fer et de ce marbre, je pourrais faire jaillir de terre assez d'eau pour reverdir toutes ces tombes flétries. Le

sacrifice de mon orgueilleux caprice serait la joie de tous. Adieu donc, inutile mausolée! je n'avais espéré qu'un monument de métal et de pierre pour ma chère absente; je lui en élèverai un d'abnégation et de dévouement. Ce que demandent ces pauvres tombes, je le leur donnerai au nom de celle qui a été la meilleure part de moi-même; l'eau que tous désirent sortira des pieds de son cercueil; morte, elle sera ce qu'elle était vivante, la richesse de ceux qui manquent et la consolation de ceux qui pleurent.

Dieu soit béni de m'avoir fourni ce moyen d'honorer sa mémoire d'une manière digne d'elle! Aujourd'hui la source a été trouvée, l'eau murmure doucement à travers les grandes herbes du cimetière, et les pauvres tombes fleurissent à l'égal des plus opulentes.

IV

L'ANNIVERSAIRE.

Ce matin, en entrant dans la petite pièce qui me sert de parloir et de cabinet de repos (car je n'ose plus dire de travail), j'ai aperçu un bouquet d'immortelles placé sur le bureau, au-dessous du portrait que voile un crêpe noir. Félicité, qui venait de le déposer là, s'est esquivée à mon approche. Ah ! elle aussi a la mémoire fidèle: elle n'a point oublié que c'était aujourd'hui l'anniversaire de ce jour terrible où Dieu m'ôta ce qu'il m'avait donné de plus précieux et de plus doux, la femme qui s'était mise avec moi sous le fardeau de la vie, et qui, pendant trente années, n'avait eu d'autres soins que de tirer à elle le poids le plus lourd.

Venue à moi dans tout l'épanouissement de sa jeunesse, elle avait tout partagé : illusions, désenchantements, lut-

tes, travaux obstinés. Je lui avais dû mes plus douces joies dans les meilleurs jours, mes plus sûrs reconforts dans les pires épreuves ; elle avait été la lampe de la maison dont je m'efforçais d'être le pilier. Nos deux âmes, si longtemps associées, avaient fini par n'en faire qu'une ; elle disait le plus souvent ce que je venais de penser, elle proposait ce que j'allais vouloir. Quand l'un de nous se sentait défaillir, l'autre était là pour lui servir d'appui ; chacun avait ainsi deux courages et deux consciences. Son économie laborieuse avait fait sortir l'aisance de la pauvreté ; comme le Janus antique, elle semblait avoir deux regards : l'un qui sondait l'avenir, tandis que l'autre continuait à voir le passé.

Grâce à elle, les enfants avaient pu grandir, se marier, et nous nous étions retrouvés seuls tous deux au moment où le front commence à se courber ; mais sa tendresse avait comblé tous les vides du foyer. Affranchie de ses austères obligations de mère, elle avait laissé se réveiller en elle comme des ressouvenirs de jeunesse. Ses loisirs nouveaux avaient ramené les longues causeries des premières années, les promenades à petits pas faites pour nous seuls, les lectures à deux ; toutes ces douces habitudes de l'entrée en ménage bientôt interrompues par les devoirs de la famille, et que nous retrouvions dans un printemps de l'arrière-saison.

Oserai-je le dire? ces jours avaient été les plus doux de ma vie. Je respirais ce reste des parfums de la jeunesse avec la sécurité que donne une tâche complétement achevée. Nous connaissions enfin ce contentement des cœurs qui ont fait la part de l'idéal et celle de la réalité, cette sérénité vainement poursuivie pendant la fièvre de l'action, ce désintéressement de la vie qui permet d'en jouir en ne lui demandant que ce qu'elle peut donner. — Bonheur

trop court ! — celle qui avait partagé tous mes combats avait toujours aussi caché ses blessures. J'avais vu ses forces décliner graduellement presque sans m'en apercevoir ; à chaque affaiblissement son courage grandissait, sa pâleur se déguisait sous les sourires. Plus soigneuse de sa personne à mesure que le temps et la souffrance redoublaient leurs coups, elle entretenait mon illusion ; elle voulait m'épargner l'attente poignante d'une douleur inévitable.

Je n'en avais un vague soupçon qu'en la voyant chaque jour plus occupée de Dieu et de moi. Dans sa tendresse toujours croissante je pressentais comme l'approche d'une séparation. Enfin le danger se trahit. Épuisée d'efforts, la malade ne quitta plus son alcôve où le jour arrivait à peine. Ses derniers jours furent employés à me préparer au coup qui me menaçait ; mais je ne voulais point comprendre, je ne pouvais y croire ; elle s'occupa de me le faire accepter et de me l'adoucir.

Le temps avait insensiblement fait le vide autour de nous. Les enfants étaient partis et trop enchaînés ailleurs pour revenir, les vieux amis dispersés. Un seul vivait à quelques pas, le plus cher de tous, celui qui, pendant trente années, avait assisté à nos chagrins sans les aigrir, à nos joies sans y faire ombre. Mais un jour (jour de triste mémoire) un nuage s'était tout à coup formé dans notre ciel et avait éclaté en orage : cette longue chaîne d'habitudes s'était brusquement rompue, et une honte orgueilleuse avait empêché, des deux côtés, d'en rapprocher les anneaux. Quand la mourante sentit que le terme était proche, elle écrivit, d'une main déjà glacée, ces seuls mots : « Venez consoler le veuvage d'un ami ! »

Roger comprit et accourut. Doux et cruel retour ! elle réunit nos mains, elle nous confia l'un à l'autre, puis,

attirant notre ami par un signe, elle lui parla longtemps tout bas d'une voix entrecoupée ; sans doute elle me léguait à son dévouement, car Roger répétait sans cesse : « Je le promets ! je le promets ! » tandis que ses larmes tombaient sur l'oreiller ; les miennes coulaient aussi aux pieds de ce lit où je m'étais affaissé, les mains jointes, n'ayant même plus la force d'espérer.

Deux journées s'écoulèrent, puis deux nuits, puis le soleil se leva encore ; ce fut la dernière fois pour elle. Ses paupières qui tremblaient sous le rayon matinal se refermèrent, elle murmura mon nom, fit entendre ces mots de la prière des simples : « Notre père, qui êtes aux cieux... » puis elle s'endormit sur mon bras qui la soutenait...

Désormais j'étais seul ; plus de cœur battant à toutes les pulsations de mon cœur, plus d'esprit pour répondre à toutes les questions de mon esprit ; elle était perdue la compagne dévouée de toutes mes épreuves, celle qui savait m'épargner la pluie et me ménager le soleil. Autrefois j'étais à sa charge, elle à la mienne ; chacun de nous n'avait à s'occuper que de l'autre ; maintenant j'allais subir la triste nécessité d'être mon but à moi-même.

Oh ! qui pourrait dire ce morne changement du foyer à l'heure du veuvage ! C'est surtout quand le premier désespoir s'apaise, lorsque rentré en possession de soi-même on peut regarder et comprendre ; c'est quand vos pas retentissent en lugubres échos dans ces chambres vides, que vos yeux rencontrent à chaque instant quelque souvenir de celle qui a disparu : ici sa corbeille renfermant un travail interrompu, là son livre favori encore ouvert à la page préférée ; plus loin le vêtement qui garde son empreinte et rappelle son attitude ; partout ce qu'elle a vu, ce qu'elle a touché. Son souvenir flotte autour de

vous sur tous les meubles et sur tous les murs ; il semble qu'elle n'est sortie que pour quelques heures, qu'elle va revenir; à chaque bruit de pas vous prêtez l'oreille, à chaque porte ouverte vous vous retournez comme si elle allait paraître ; vous ne pouvez croire à l'éternité de cette absence qui a laissé tout à sa place comme pour un prochain retour. Il faut longtemps pour que cette conviction pénètre dans votre esprit, pour que vous compreniez ce qu'il y a d'irrévocable dans cet abandon. C'est alors que votre reste de courage fléchit, que vous vous accroupissez dans votre douleur sans autre occupation qu'elle-même. Oh ! que de doux ressouvenirs qui se transforment en tortures ! Avec quelle persistance acharnée on recompte, pièce à pièce, le trésor disparu ! Comme on regrette les journées perdues, les fugitives querelles ! Combien de remords d'avoir quelquefois affligé celle qu'on ne peut plus réjouir ! Ah ! pourquoi l'idée de cette séparation ne nous revient-elle pas aux heures moroses, quand notre patience se lasse, quand notre indulgence est en défaut ? Pourquoi, au moment de faire couler une larme, ne pas nous dire : — Je dérobe au bonheur un moment qui ne renaîtra plus ; je frappe un condamné à mort.

Cette idée m'est revenue plus vivement aujourd'hui devant le bouquet d'immortelles et le portrait voilé.

Ce crêpe qui le recouvre, je l'ai suspendu là moi-même de peur qu'à force de rencontrer, à chaque instant du jour, l'image de l'absente, mon regard ne se désaccoutumât de la regarder. Je n'ai pas voulu que cette chère image pût se confondre avec ce qui l'environne, devenir un trivial ornement du foyer domestique, perdre, dans l'habitude, son charme émouvant. Je l'ai gardée pour les heures où mon cœur se retourne vers elle et demande à la voir. Sa vue alors m'aide à rebrousser chemin sous la

douce expression de son regard ; mes souvenirs prennent des ailes ; ils remontent du veuvage et de la vieillesse, bien haut et bien loin, vers les sphères radieuses du passé.

Aujourd'hui ma main a écarté le voile sombre. La voilà cette apparence d'une âme que moi seul ai sondée ! La voilà telle que je l'ai connue aux fortes années de l'âge mûr, quand toutes les fleurs de la jeunesse étaient devenues des moissons ! Elle vivante, j'étais moins attentif aux détails de cette forme aimée ; possesseur de l'être lui-même, je ne cherchais point à examiner aussi attentivement l'image ; mais maintenant j'en étudie les moindres traits ; je voudrais les imprimer assez profondément dans ma mémoire pour que le doux fantôme ne me quittât plus et marchât partout à mes côtés.

J'ai contemplé longtemps ce portrait qui me regarde avec un sourire, et, laissant couler mes larmes, je lui ai dit :

« Sois bénie, chère créature, pour tout le bonheur que » je te dois, et pour tous les torts que tu m'as pardonnés. » Vivante, tu as été la providence de notre demeure ; » morte, tu en es encore l'ange gardien. Tout ce que j'y » trouve de paix, de consolations, d'abondance, c'est à » toi surtout que je le dois. Ta prévoyance survit dans le » bon ordre établi, dans le dévouement des serviteurs, » dans toutes ces habitudes qui font une atmosphère au » foyer domestique. Tu es partie comme le soleil qui » laisse les semences, échauffées par ses doux rayons, » germer dans les ténèbres humides de la nuit ; ce que » tu avais couvé sous ton cœur a continué d'éclore quand » tu n'as plus été là. Je te retrouve dans tout ce qui » adoucit mon veuvage. La simplicité gracieuse du logis, » la sainte frugalité de ma table, la bienveillance recon- » naissante des voisins, le respect de tous et le retour de

» notre ami, rien qui ne soit à toi, qui ne vienne de toi.
» Sois donc encore bénie une fois et toujours, ô ma douce
» protectrice ! et puissé-je te prouver ma reconnaissance
» en payant aux autres tout ce que tu as fait pour moi ! »

V

LE VIEIL AMI.

Roger est arrivé aujourd'hui plus tôt que de coutume; lui aussi se rappelait le douloureux anniversaire. Il venait me chercher pour une promenade ; il voulait, disait-il, me distraire. Je n'ai pu lui faire comprendre que le souvenir de Louise était ma meilleure consolation, et que la pleurer me soulageait.

Le veuvage de Roger ne ressemble en rien à mon veuvage. Marié à une femme qui a compromis son nom, contrarié tous ses goûts , il n'a commencé à vivre qu'en se retrouvant seul : aussi s'est-il efforcé de ne retourner jamais les yeux en arrière ; il a mis son bonheur et sa générosité à oublier.

Mais cette longue épreuve n'a amorti ni son zèle, ni sa bonne volonté; tout ce qui peut servir les hommes l'intéresse. Arts, lettres, sciences, rien ne le trouve indifférent, rien ne lui est étranger. Partout où l'esprit humain fait un effort il accourt, il encourage, il aide selon ses forces.

Tout à l'heure il m'est arrivé chargé de vingt fioles pour une nouvelle expérience de photographie, et grondant son domestique de porter avec trop peu de soin la caisse qu'il venait de prendre aux messageries. René a déposé son fardeau à la porte de la cuisine, avec l'aide de Félicité

qui est accourue, et il s'est excusé en disant que la caisse était lourde.

« Lourde ! a répété Roger presque en colère ; tu la trouves lourde parce que tu ne prends aucun intérêt aux progrès humains. Songe, malheureux, que ce sont les analyses des échantillons de nos deux nouveaux gisements d'étain et de cuivre ; il y a là de quoi transformer l'industrie du canton, l'enrichir à jamais. Si j'avais ton âge, je voudrais porter cette caisse sur mon cœur, et sans secousse, comme un nouveau-né. Qui sait si ce n'en est pas un !

— Vous voilà donc maintenant minéralogiste ? ai-je demandé en souriant.

— Pourquoi non ? a-t-il répondu ; ne connaissez-vous plus votre Térence ?

« Homo sum, nihil humani a me alienum puto*. »

Et comme il a vu que je souriais :

« Je sais, je sais, a-t-il continué en faisant claquer ses doigts par-dessus sa tête, ce qui est son geste toutes les fois qu'il veut exprimer un parti pris ; on dit que je suis un brouillon, une commère qui va découvrir tous les plats préparés par d'autres et pour d'autres ; mais peu m'importe ! Si je n'aide pas au char qui avance, je cours du moins après en criant bravo à l'attelage et aux cochers. Tout le monde n'est pas fait pour avoir du génie, cher ami ; il faut que les grands hommes et les grandes idées aient leur public qui comprend s'il peut, et qui applaudit toujours. Je suis du public. Croyez-vous qu'il vaille mieux regarder impassiblement le mouvement social comme un spectacle pour lequel on a loué une fenêtre ?

* Je suis homme, et rien de ce qui peut intéresser les hommes ne m'est étranger. (Vers imité de Ménandre.)

— Non vraiment, ai-je répondu ; et loin de vous railler, je vous admire.

— Enviez-moi plutôt, s'est-il écrié, car j'y trouve mon occupation et ma joie. Tandis que d'autres donnent leur démission de la vie et se retirent dans la flanelle et les bonnets de coton comme des momies dans leurs bandelettes, moi je me mêle à tout ce qui remue ; je me rajeunis au contact de tout ce qui germe et pousse au soleil. Le monde est un immense laboratoire occupé à me préparer chaque jour quelque surprise ; l'humanité tout entière semble travailler à me distraire, à m'occuper. C'est bien le moins qu'en retour je me réjouisse de ce qui doit lui profiter, et que j'allume un lampion à chacune de ses victoires... A propos, savez-vous qu'on a découvert un nouveau moteur plus puissant et plus économique que la vapeur ? J'ai écrit pour avoir des renseignements. — Mais pardon, je suis fou ; je ne m'occupe que de moi quand je ne devrais m'occuper que de vous. »

Et il m'a pris les mains ; il s'est mis à m'interroger avec une tendre sollicitude ; en voyant mes yeux humides il m'a embrassé avec attendrissement et m'a proposé de sortir ; j'ai accepté.

Nous avons gagné les collines qui dominent la ville, et nous nous sommes assis sous un vieil érable où les bouvreuils chantaient.

Là Roger, selon son habitude, s'est ingénié à me distraire. Il m'a parlé de science, d'art, d'économie politique, de philosophie ; il m'a fait la description des aurores qu'il voy it poindre à tous les horizons du monde ; car Roger est un utopiste : l'imagination qu'il n'a point dépensée pour son propre compte, il la dépense pour le compte de l'humanité ; il commence aujourd'hui, pour elle, son roman de jeunesse.

Je l'ai insensiblement suivi dans les splendides perspectives que son enthousiasme ouvre à l'avenir, et, lui prenant la main :

« Conservez cette ardeur et ces espérances, lui ai-je dit ; rajeunissez-vous dans les éternels renouvellements du genre humain ; c'est le plus sûr moyen d'échapper aux ennuis de la vieillesse.

— Des ennuis ! s'est-il écrié ; en êtes-vous donc aussi à calomnier notre âge ? Sachez que je le regarde comme le plus heureux temps de ma vie. »

Et comme j'ai secoué la tête:

« Oui, le plus heureux, a-t-il répété en frappant la terre de sa canne, le plus heureux au physique et au moral.

— Vous oubliez les infirmités qui viennent.

— Et vous, cher ami, vous ne pensez pas aux passions qui s'en vont ? Quelle plus cruelle infirmité que l'ambition qui nous tient nuit et jour haletants autour de ce mât de cocagne du succès ? que l'amour qui nous rend esclaves ou la haine qui nous rend tyrans ? que la paresse qui nous dit à une oreille : Reste et dors ! — tandis que la nécessité crie à l'autre : — Réveille-toi, et debout !

— Cependant l'affaiblissement des forces...

— Se proportionne à l'amoindrissement des obligations.

— Ainsi vous vous réjouissez d'avoir vu tomber vos cheveux ?

— J'ai une perruque qui me tient plus chaud.

— De sentir vos yeux s'affaiblir ?

— Avec mes lunettes, je vois comme à quinze ans.

— Et d'avoir perdu toutes vos dents ?

— Parbleu ! elles m'ont assez fait souffrir ; j'en ai maintenant de postiches qui m'épargnent les fluxions. »

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

« Vous croyez que je plaisante, a repris Roger avec im-

patience; mais non, sur l'honneur! On est injuste envers la vieillesse; on lui demande les ressources d'un autre âge, au lieu d'user de celles qui lui appartiennent. Le regret est le fond de l'âme humaine : pour qu'une chose plaise, il faut l'avoir perdue. On pleure l'enfance dans la jeunesse, la jeunesse dans l'âge mûr, l'âge mûr dans la vieillesse, et, comme celle-ci termine tout, on n'a pas le loisir de la regretter.

— De sorte que vous regardez l'espèce de malédiction qui pèse sur elle comme une injustice?

— Comme un lieu commun. Prenez garde, cher ami, que le lieu commun gouverne le monde; il suffit qu'une sottise soit répétée de père en fils pour qu'on ne l'examine plus : elle passe à l'état de vérité. Il semble que l'erreur soit comme le vin, et qu'une fois en bouteille dans un axiome, elle doive s'améliorer avec le temps; les plus vieilles sont les plus estimées. On a attaché à certains mots des épithètes fatales qui les marquent au front d'un stigmate indélébile : triste vieillesse... heureuse enfance... beaux jours du collége... Autant de sottises et de mensonges!

— Quoi! n'aimez-vous donc point à vous reporter, par le souvenir, vers vos premières années?

— Eh! sans doute; comme j'aime à me reporter vers l'orage qui m'a ballotté trois jours lors de mon voyage d'Angleterre; comme je pense à ma jambe cassée et à mon grand procès. On se plaît au souvenir des douloureuses épreuves, ne fût-ce que pour se rappeler qu'on y a échappé; mais que Dieu me punisse si je regrette jamais notre prison classique des Verrières!...—A propos, cher ami, vous savez que c'est lundi prochain la Saint-Nicolas. Les anciens camarades se réunissent pour dîner ensemble... Hélas! les rangs s'éclaircissent... chaque an-

née, la mort ôte un couvert... Nous ne serons que cinq cette fois...

— Mais heureux de nous retrouver et de parler du collége.

— Parbleu ! le moyen que de vieux compagnons de chaîne ne causent pas de leur commune captivité ?

— Votre vie d'écolier vous a donc laissé de bien mauvais souvenirs ?

— Vous appelez ça une vie ! s'est écrié Roger ; moi je l'appelle un apprentissage, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus difficile, de plus déplaisant, de plus fastidieux.

— Et de plus indispensable.

— Qui vous dit le contraire ? Pensez-vous que je veuille mettre le feu aux colléges, comme le bourgeois d'Aristophane à l'école de Socrate ? Non, sur mon âme ! je les estime, je les vénère ; mais il m'est bien permis peut-être de remercier Dieu d'en être sorti. La Grammaire de Letellier est un livre fort utile, le Dictionnaire de Boudet un répertoire des plus respectables ; je ne refuse pas une certaine considération au *Gradus ad Parnassum*, et les Racines grecques de Lancelot ont droit à toute ma reconnaissance ; je louerai même, si vous voulez, les longs pensums de notre vieux professeur de cinquième, les retenues aux beaux congés d'avril, les promenades en rang le long des prairies diaprées de fleurs et de papillons. Tout cela était juste, nécessaire. Seulement, vous ne vous offenserez point si je préfère ma liberté d'aujourd'hui. D'autres adorent ce qu'ils n'ont plus, moi je préfère ce que j'ai. La vieillesse me rit, parce qu'elle m'a apporté, avec l'indépendance qui récompense le travail, l'expérience qui nous apprend à en jouir, la modération qui nous économise les joies, le loisir qui nous les fait savourer... Que le monde chante en chœur, sur un ton mélan-

colique, ses regrets des jeunes années, moi je continuerai à chanter les plaisirs du dernier âge ! »

VI

DISTRACTIONS DE VIEILLARD.

L'ami Roger se plaint depuis quelque temps de son domestique René : il n'a plus la tête à ce qu'il fait ; son maître le trouve toujours la plume à la main, griffonnant des pages qu'il cache ou déchire dès qu'on le voit.

« Dieu me sauve ! me disait ce matin Roger, je crois que le malheureux devient homme de lettres, il n'est plus bon à rien. Il a sans cesse les yeux au plafond, comme s'il y cherchait une idée, et il ne voit plus les araignées qui y filent tranquillement leur toile. Quand je lui demande ma tasse de chocolat, il m'apporte un tire-bottes ; nous avons l'air de gens qui parlent deux langues différentes ; impossible de nous entendre. »

Ces plaintes ont reporté ma pensée sur le service de Félicité, toujours si régulier et si attentif. Grâce à elle, les soins auxquels m'avait accoutumé celle qui était la providence du logis n'ont point cessé un seul instant de m'entourer. Dépositaire d'une tradition d'ordre et de dévouement, elle l'a scrupuleusement maintenue ; l'esprit de la morte semble encore présider ici à toute chose et murmurer à l'oreille de la fidèle servante ses ordres mystérieux.

Pensant que René, qui vient souvent ici, ne pouvait avoir un meilleur exemple et une meilleure conseillère, j'ai parlé à l'excellente fille du changement qui s'était opéré chez lui, je l'ai engagée à en savoir, s'il se pouvait, la cause et à le ramener par quelques conseils. Mais, à

ma grande surprise, Félicité n'a point voulu croire aux torts de René. Contre son habitude, elle a trouvé des paroles pour le défendre.

« M. Roger était trop vif... il donnait trois ordres à la fois sans laisser le temps d'y obéir... Rien n'était réglé au logis et c'était tous les jours un nouveau service... Autrefois, René passait la meilleure partie du jour à piquer des mouches sur des bouchons; maintenant, on ne l'occupait qu'à brosser de petites pierres pour la collection de son maître. » Elle a continué ainsi, s'animant toujours davantage. Jamais je ne l'avais entendue faire tant de phrases et si longues. Il a fallu l'interrompre en renouvelant ma prière d'avertir René. Elle me l'a promis enfin, mais avec répugnance.

« Les maîtres, a-t-elle dit en terminant, ne sont pas justes pour les domestiques. »

Je l'ai regardée avec surprise, et elle a ajouté très-doucement : « Je ne dis point ça pour Monsieur, au moins. »

Mais elle le pense pour d'autres. Ainsi, cette simple créature, qui ne savait que rire ou pleurer, commence aussi à juger. L'air du siècle a pénétré jusque dans la cuisine de Félicité.

J'ai bientôt oublié cet incident à ma fenêtre, où je me suis assis pour regarder les passants.

C'est une de mes plus charmantes distractions de vieillard. Cette foule qui glisse sous mes yeux réveille en moi mille souvenirs, crée mille rêves, me fournit mille rapprochements. Tantôt c'est une ressemblance qui me reporte en arrière et me fait repasser par tout un poëme de jeunesse; tantôt des contrastes qui entraînent ma pensée vers les profondeurs sombres; tantôt une expression aperçue, un mot saisi, une attitude interprétée, qui permettent de supposer un rapide roman dont les person-

nages disparaissent presque aussitôt en laissant l'imagination chercher un dénoûment.

Penché à mon balcon, je ressemble au spectateur qui assiste, de loin, à une pantomime dont on ne lui a point dit le sujet. Mon théâtre est le monde, mes acteurs sont les hommes, ma pièce est la vie elle-même. Il n'est point un de ces passants qui n'ait sa douleur ou sa joie dont quelque reflet brille au fond de son regard, sa passion secrète sur laquelle il s'efforce de croiser son habit. Le théâtre n'est que la révélation conventionnelle et exagérée des caractères et des sentiments qui se trahissent chaque jour sous nos yeux sans que nous daignions y prendre garde. Tout homme et toute existence se résume dans la célèbre entrevue de Napoléon et de Pie VII. L'empereur, qui veut se faire sacrer par le pontife romain, joue d'abord le respect et la piété.

« *Comediente !* (comédien) murmure le pape. »

Alors le héros s'emporte, il crie, il menace.

« *Tragediente !* (tragédien), reprend le vieillard. »

Hélas ! les deux mots peuvent s'appliquer à tous les vivants : la jeunesse et l'âge mûr flottent perpétuellement entre la tragédie et la comédie ; le calme arrive à peine vers les derniers jours, au moment où le rideau va se baisser.

Le vent du midi pousse devant lui de lourdes nuées ; la pluie commence ; les promeneurs se hâtent de rentrer... C'est un entr'acte dans la représentation que je suivais avec tant d'intérêt. J'ai refermé la fenêtre pour m'approcher de mon bureau.

Un atlas y était ouvert ; je me suis assis et j'ai commencé à feuilleter ses cartes.

Ici la distraction change de nature. Tout à l'heure j'étais au spectacle, maintenant je voyage.

Pour savoir tout ce que renferme un atlas, il faut avoir

parcouru quelque belle contrée sans autre souci que celui de voir et de sentir. Les impressions vous restent, mais sans ordre, comme les feuilles d'un livre mal paginé. Prenez alors une de ces cartes qui vous tracent les contours du pays visité, qui marquent la place de chaque lieu, indiquent les orientations et les distances, ce chaos de souvenirs va se coordonner; vous allez lire dans votre mémoire sans confusion, sans erreurs, sans oubli. Seulement, où d'autres n'aperçoivent que des lignes coloriées, vous verrez réapparaître les merveilles qui ont autrefois frappé vos regards. Ici, à la place de ces traits confus, se dressent des Alpes couronnées d'une chevelure neigeuse; là, cette tache sombre devient un lac, miroir magique de toutes les révolutions du ciel; plus loin, ces méandres sinueux se transforment en fleuve qui gronde, en forêts mystérieuses, en longues vallées perdues aux fentes des montagnes; plus loin encore, ces contours estompés au delà desquels tout est vide, c'est la mer avec ses vagues aux crêtes écumeuses, ses horizons sans fin et sa respiration entendue des deux mondes. Il n'est pas un de ces points, un de ces noms, qui ne vous rappelle quelque impression terrible ou charmante.

Et l'ouvrier qui a gravé ces traits entrelacés, tordus, n'a pas soupçonné un seul instant le don féerique que possédait son œuvre! Moi-même j'ai longtemps regardé ces hiéroglyphes avec autant d'indifférence que ceux des obélisques égyptiens; les cartes me semblaient le résultat de la promenade d'un hanneton taché d'encre sur quelque manuscrit de nomenclature géographique. Le temps seul a donné un sens à l'énigme et levé le voile qui me cachait ces mille spectacles.

Pour un écolier, un atlas n'est qu'un livre de classe; pour un vieillard, c'est une lanterne magique.

VII

RENÉ ET FÉLICITÉ.

Le jour baisse, l'air se refroidit; j'ai songé à allumer mon feu et j'ai sonné Félicité, mais inutilement. Il a fallu me décider à l'aller chercher moi-même. Je l'ai trouvée sur le seuil avec René. J'ai cru d'abord qu'elle le conseillait; mais, en m'approchant, je me suis aperçu que c'était René qui avait la parole; Félicité écoutait d'un air embarrassé. Les rôles auraient-ils été changés subitement, et prêcherait-on la prêcheuse?

Je n'ai pu m'en assurer, car au bruit de mes pas René s'est brusquement interrompu, Félicité est venue à moi, et je l'ai envoyée allumer mon feu.

L'attitude du valet de Roger m'a paru singulière; il était très-rouge et tenait à la main son chapeau dont il regardait le fond, comme s'il y eût cherché quelque bonne idée tombée là de son cerveau et pour le moment égarée. Quand je lui ai demandé des nouvelles de son maître, il m'a répondu en balbutiant et a bientôt rompu l'entretien, sous prétexte d'aller reprendre un panier oublié à l'office.

Je suis retourné au salon; mais, en passant, j'ai jeté un coup d'œil à travers le vitrage de cette office. René s'était arrêté devant la petite corbeille qui renfermait le tricot de Félicité; il a regardé derrière lui; je l'ai vu glisser une lettre dans la chaussette commencée; puis il s'est échappé comme un écolier en maraude.

Quand le bruit de la porte d'entrée m'a averti qu'il était parti, je suis entré à l'office, j'ai saisi le mystérieux billet et j'ai repris le chemin du salon. Félicité achevait d'allumer le feu. Je lui ai gravement présenté la missive.

« Une lettre pour vous, Félicité. »

Elle m'a regardé d'un air effaré.

« Une lettre, monsieur... d'où ça donc?

— De votre corbeille à tricot. »

Elle a ouvert les yeux encore plus grands.

« Bonté du ciel! et qu'est-ce donc que ce peut être, monsieur?

— Vous me le direz quand vous aurez lu.

— Si Monsieur voulait lire lui-même... Je n'ai de bons yeux que pour la moulée. »

Je ne me le suis pas fait répéter et j'ai rompu le cachet.

La lettre était écrite sur une feuille de papier embellie de vignettes coloriées : les roses, les pensées et les immortelles encadraient la page d'une guirlande symbolique; l'écriture était à l'encre rose et ornée, au commencement de chaque ligne, d'une de ces majuscules à l'air théâtral, qui font l'effet d'un tambour major en tête de son régiment.

Félicité a penché la tête par-dessus mon bras pour voir l'épître illustrée, et n'a pu retenir un cri d'admiration.

« Oh! monsieur, est-ce possible que ce soit pour moi ce qui est écrit sur ce beau papier?... Voyez, que de bouquets!... Ça a l'air de la lettre d'un prince... ou d'un député.

— Les princes reçoivent des bouquets, ma chère, mais ils n'en donnent pas, et les députés gardent les fleurs pour leurs discours.

— Mais qui donc peut m'écrire si poliment?

— Écoutez. »

Et j'ai commencé à lire haut, sans prendre garde aux endroits où l'écrivain, comme la servante des *Femmes savantes*, avait *manqué à parler Vaugelas*.

« Mademoiselle Félicité,

» La présente est pour vous informer des sentiments dont auxquels je m'honore d'être plein à votre égard, et que, n'osant vous le dire de ma propre bouche, j'ai celui de vous l'écrire de plume, avec l'espérance que le papier ne pourra vous offenser.

» D'autres particuliers vous auront dit, je suppose, qu'ils vous trouvaient mieux que Vénus ou telle autre dame du grand ton; je me suffirai de vous avouer franchement que je vous aime comme vous êtes, et que si j'avais l'agrément de vous avoir pour épouse, je n'aurais plus rien à demander au ciel, et que je pourrais mourir.

» C'est pourquoi je viens vous demander franchement si vous voulez me faire ce plaisir. J'ai trente-huit ans, quatre cent cinquante-six francs placés à la caisse d'épargne, et tous mes papiers qui sont en règle, même le certificat du médecin qui m'a vacciné. On me propose un petit fonds de commerce que j'achèterai si c'est un effet de votre part.

» Ayez donc la bonté de me répondre le plus tôt possible, car je ne puis plus attendre. Chaque fois que je vous vois dans votre cuisine, je suis sur le gril, rapport à mon amitié pour vous. Tel est mon caractère. Nonobstant, je viendrai chercher la réponse demain si monsieur m'envoie en commission, et j'espère encore, mademoiselle Félicité, que vous ne refuserez pas de faire la mienne.

» Avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

» Votre respectueux et dévoué amoureux,

» René Lervieux. »

Pendant toute la lecture de cette singulière lettre, Félicité n'a fait entendre que des interjections, des cris d'admiration ou des éclats de rire; mais, au nom du signataire, elle s'est tue subitement. J'ai relevé la tête; elle était rouge et ses yeux brillaient comme des étoiles.

« Seigneur! c'est de lui! a-t-elle dit d'un accent troublé; monsieur est sûr d'avoir bien lu... c'est bien de René?

— Voyez vous-même. »

Je lui ai montré la lettre; elle a eu l'air d'épeler le nom, comme pour être plus sûre, et des larmes lui sont venues aux yeux.

« Êtes-vous fâchée de la demande? ai-je repris.

— Oh! non, monsieur... bien au contraire!

— C'est-à-dire alors que René et vous étiez d'accord?

— Possible, monsieur, mais c'était sans le savoir. Pauvre cher homme... il me disait seulement qu'il s'ennuyait seul... »

A ce souvenir, son attendrissement a redoublé; elle a feint de ranger les fauteuils à l'autre bout du salon, mais je l'ai vue s'essuyer les yeux. C'était un aveu trop clair pour qu'on pût s'y tromper.

La malheureuse s'est laissée prendre à l'amour de ce nigaud. Nul doute qu'elle n'accepte sa demande et qu'elle ne m'abandonne pour se mettre en ménage.

A cette pensée, je n'ai pu maîtriser un sentiment de désappointement et d'impatience. J'ai brusquement rejeté à l'un des croissants du foyer les pincettes que je tenais.

« Voyons, me suis-je écrié, il faut pourtant que je sache ce qu'il en est; si vous êtes satisfaite, pourquoi pleurer?

— C'est vrai, monsieur... c'est bien vrai! a-t-elle repris en tâchant de rattraper une dernière larme... c'est tout plein bête... mais voilà qui est fini. »

Elle s'essuyait les yeux avec son tablier et me regardait en riant. Son sourire m'a agacé encore plus que ses larmes.

« Alors c'est convenu, c'est terminé, ai-je dit en me levant, vous me quitterez pour épouser René. »

Elle a fait un sursaut en relevant la tête.

« Ah! Jésus! s'est-elle écriée, je n'avais point pensé à ça!

— Mais il le faudra bien! ai-je continué avec une certaine aigreur. Vous ne me croyez pas assez riche pour avoir chez moi une servante et un valet de chambre. René ne vous dit-il point, d'ailleurs, qu'il veut entrer dans le commerce?

— C'est juste; j'y songe à cette heure.

— Et songez-vous aussi aux résultats du commerce, à l'insuffisance de vos ressources pour le faire prospérer, par quelles angoisses et par quelles privations vous arriverez peu à peu à la misère?

— Dieu de bonté! qui a dit ça à monsieur?

— L'expérience! Voyez où en sont toutes les pauvres filles qui ont voulu renoncer à l'aisance et à la sécurité dont elles jouissaient chez un maître pour braver les chances du mariage. Rappelez-vous d'abord la voisine Marguerite, abandonnée par son mari... »

Elle m'a interrompu vivement.

« Ah! mais René est un brave homme, lui!

— Soit. Voyez alors la petite mercière du coin, qui n'a pas à se plaindre de son mari, mais qui ne peut nourrir ses six enfants...

— Et de si beaux enfants! a dit Félicité dont les yeux

sont devenus humides ; si bons à aimer que, comme elle le disait encore hier, elle ne donnerait pas tant seulement le moins chéri pour la couronne de France.

— Mais, un jour ou l'autre, elle les donnera pour rien à l'hôpital ! ai-je répliqué durement, car c'est la destinée ordinaire de ces pauvres êtres mis au monde pour souffrir. L'hôpital ou la prison, c'est-à-dire la misère ou le vice... à moins que ce ne soit tous deux ! »

Et pour mieux convaincre, j'ai appelé à mon secours la statistique ; j'ai montré cette plaie du prolétariat s'étendant et s'envenimant par elle-même ; je me suis efforcé de mettre à la portée de celle qui m'écoutait les principaux arguments de Malthus ; je l'ai montrée devenue l'Ève d'une race maudite qui n'avait point sa place dans le banquet humain !

La pauvre fille n'a rien compris à mes paroles, si ce n'est que je désapprouvais son mariage avec René, et elle s'est mise à sangloter. Son chagrin m'a ému. Je l'ai consolée de mon mieux, en lui disant que nous en reparlerions demain.

Ce matin, j'ai fait venir Félicité pour reprendre l'entretien d'hier. Elle avait le sang au visage, les paupières gonflées et les joues marbrées de larmes ; mais ses traits exprimaient une sorte de résolution fébrile. Je lui ai demandé si elle avait réfléchi. Elle a répondu précipitamment qu'il n'y avait plus à revenir, qu'elle épouserait René. Et comme j'ai voulu reprendre mes objections de la veille, elle m'a interrompu.

« C'est sûr que monsieur doit avoir raison, a-t-elle dit ; mais pas moins j'ai confiance en la bonté de Dieu. Il ne peut pas avoir défendu aux pauvres gens d'être heureux, et pour ça faut bien qu'ils aient le droit de s'aimer.

— Et qui vous garantit l'avenir ? ai-je demandé ; d'au-

tres ont une famille, une position, des épargnes suffisantes : mais vous?

— Eh bien! nous aurons la Providence, a-t-elle dit en joignant les mains avec ferveur. »

En tout autre cas, j'aurais été touché de cette pieuse confiance; mais je n'y ai vu, cette fois, que le subterfuge d'une passion qui cherchait à s'excuser en mettant son imprudence sous la sauvegarde de Dieu. Il y avait dans le ton, dans l'air, dans l'attitude de Félicité, quelque chose de têtu que je ne lui connaissais point encore; évidemment elle avait repoussé d'avance toutes les objections; elle n'en écouterait aucune, son désir était sa loi.

Habitué à sa soumission, j'ai été blessé de cette révolte subite; j'ai trouvé de l'ingratitude dans cette facilité à rompre l'espèce d'association qui nous unissait depuis quinze années; je me suis dit avec amertume que les serviteurs les plus dévoués et les plus fidèles n'aimaient, chez nous, que le pain assuré et le toit qui les protégeait. A force de bons traitements, de confiance, nous croyons leur faire prendre racine dans notre vie, les lier à nos destinées comme d'humbles amis. Chimère! à la première occasion l'esclave déguisé rompt sa chaîne. Rien ne le mêle à nous, rien ne l'attache; nous espérions en faire une feuille du grand arbre de la famille, ce n'est qu'un oiseau caché dans ses branches et qui s'envole au premier rayon de soleil.

Ceci m'a aigri. J'ai congédié froidement Félicité en lui déclarant qu'elle était libre et que j'allais m'occuper de pourvoir à son remplacement. La pauvre fille, très-émue, aurait voulu répondre, s'excuser; mais les paroles lui ont manqué; elle m'a regardé d'un air suppliant, comme si elle m'eût demandé de la deviner, de dire pour elle ce

qu'elle pensait. J'ai gardé mon sentiment hautain et elle a été forcée de partir sans s'expliquer.

Resté seul, je me suis mis à me promener dans ma chambre en continuant mon réquisitoire contre les domestiques.

Et, à ce propos, je ferai observer que le monologue, si souvent critiqué dans les pièces de théâtre, est, de toutes les formes de conversation, la plus ordinaire et la plus naturelle. Où trouver, en effet, un interlocuteur aussi intime, aussi discret, aussi conciliant et de meilleure compagnie que soi-même? Quel autre saurait faire répondre aussi facilement la pensée à la pensée en supprimant les mots, parler sans obscurité, répliquer sans humeur? Le monologue est un perpétuel triomphe oratoire, un festin qu'on se sert de ses propres mains, et où tout agrée; Lucullus soupe chez Lucullus.

Je poursuivais donc tout bas mes récriminations avec une approbation croissante de mon auditoire intérieur. Les arguments accouraient à mon appel comme les soldats qui forment leurs rangs et prennent l'ordre de bataille.

En tête marchaient les grosses raisons commandées par la prudence, et destinées à combattre tout mariage sans munitions de réserve; puis venait l'artillerie des suppositions, telles que chômages, accroissement de famille, maladies; puis les troupes légères portant leurs drapeaux sur lesquels on lisait toujours le même mot: « Misère! misère! misère! »

Et quand j'avais fini, comme Homère, le dénombrement de cette redoutable armée, j'en venais, selon l'expression du palais, aux questions préjudicielles. Je me demandais comment l'idée de mariage était née si tard au cœur de Félicité, et y avait fait refleurir subitement cet été de la Saint-Martin. Je cherchais quel charme avait

pu l'attirer vers cet amoureux déjeté, jaune et flageolant, que Roger comparait à un pois de Soissons desséché dans sa gousse.

Étrange égarement qui lui faisait sacrifier à des espérances incertaines un bonheur sûr et connu ! Il était donc trop vrai que la plupart des enfants d'Adam n'avaient pas même eu de sagesse les cinq sous du Juif errant, et qu'ils ne pouvaient faire face aux besoins de chaque heure. Avec eux le passé n'assurait jamais l'avenir; de longues années de raison ne les préparaient qu'à la folie. Ils marquaient leur route, comme le petit Poucet, avec des miettes qu'emportaient tous les oiseaux du ciel, et finissaient toujours par se trouver égarés, comme lui, sans direction et sans lumière.

Que pouvais-je y faire? J'avais crié à la folle créature que le logis de l'ogre était proche; mais elle avait continué, certaine que Dieu accomplirait pour elle un miracle, et lui ferait trouver les bottes de sept lieues. J'avais désormais cessé d'être responsable, puisque rien ne pouvait lui faire regarder à ses pieds. Je rentrais chez moi avec ma lanterne, laissant Félicité à toutes les fondrières du chemin. Abandonné par elle, je l'abandonnais à mon tour.

VIII

UN PLAISIR DE TOUS LES AGES.

Tout à l'heure, trois musiciens ambulants se sont arrêtés sous mes fenêtres: c'étaient trois Allemands qui jouaient des fragments de symphonie avec un ensemble merveilleux.

J'ai toujours regardé la musique comme un complé-

ment du langage; elle réveille certaines sensations que la parole laisserait endormies, et traduit des nuances de sentiments pour lesquels les dictionnaires n'ont point de mots. Ce n'est pas, comme le dit Beaumarchais en raillant, « ce qui ne vaut point la peine d'être écrit qui se chante, » mais bien ce qui ne peut être dit ni écrit. Aussi quel charme dans cette signification indécise! Il en est de la musique comme des nuages d'un ciel d'automne dans lesquels le regard trouve successivement toutes les images qui flattent notre fantaisie. Chacun écrit son poëme sous ces mélodies flottantes; les sons semblent insensiblement se transfigurer, prendre une forme visible, glisser devant nous comme des visions.

Parfois, c'est un féerique paysage qui sort lentement de ces limbes harmonieuses. On voit s'étendre les horizons fuyants, se dresser les colonnades de marbre, jaillir les eaux cristallines; on entend le vent bruire dans les ombrages embaumés; le soleil brille, les oiseaux gazouillent, mille fantômes gracieux se laissent entrevoir à travers les feuillées. Ce sont les jardins d'Armide ou les palais des Mille et une nuits.

Puis tout s'écroule subitement, et la scène change. Voici les monts sauvages qui montent vers les nuées, les grands lacs qui dorment à leurs pieds, le cor des Alpes dont les sons se prolongent dans les ravines; la nuit descend, le vent murmure sourdement à travers les sapins; trois hommes se dirigent sur trois points différents vers le Gruttli, où ils vont jurer la délivrance de leur patrie.

L'héroïque vision s'évanouit encore; cette fois, c'est le hautbois qui se fait entendre; des cris joyeux se répondent; la danse des villageois commence; on voit les pas cadencés, on entend les éclats de rire, toujours plus bruyants, jusqu'à ce que l'air s'allourdisse, que le ciel se

plombe, que le tonnerre gronde au loin. Il s'approche, il éclate, il disperse les danseurs effrayés. J'ai reconnu la symphonie de Beethoven.

Rêves charmants et toujours nouveaux, que l'âge ne peut enlever! car, si d'autres joies échappent, celle-ci, du moins, reste tout entière.

C'est, en effet, aux heures du déclin que le choix de nos plaisirs de jeunesse devient une ressource ou un châtiment. Tandis que les jouissances grossières s'usent elles-mêmes, les délicates semblent se féconder par l'usage et devenir plus complètes.

Je viens encore de l'éprouver tout à l'heure en entendant cette symphonie exécutée sous mes fenêtres. Renversé dans mon fauteuil et les yeux fermés, j'écoutais avec un paisible ravissement. Le violon, l'alto et le violoncelle sont d'abord partis d'un mouvement modéré en faisant entendre des accords harmonieusement entrelacés. On eût dit trois amis qui se mettaient en route d'un pas égal pour quelque promenade matinale.

Bientôt le violon a pressé le pas et élevé la voix; il s'exaltait sans doute à la grandeur du spectacle; il montrait le soleil incendiant à l'horizon des brouillards qui se déchiraient comme un voile, et la création, surprise dans son sommeil, se montrant aux regards dans toute la grâce de son immortelle beauté.

L'alto appuyait, de loin en loin, par une exclamation admirative, et le violoncelle ajoutait quelques mots avec la gravité d'un vieillard.

Tous trois ont atteint le sommet de la colline. Là le violoncelle a fait entendre un hymne religieux soutenu par la voix de ses deux compagnons.

Pendant ce temps, le soleil, qui avait grandi, inondait la campagne de ses vagues d'or. On entendait bourdon-

ner l'abeille et le ruisseau bruire dans les glaïeuls. Les trois promeneurs se sont assis pour une intime causerie.

Le violon a d'abord raconté ses chimères de jeune homme : — nom glorieux, amour partagé, épreuves victorieuses ; — il s'est montré tenant la réalité à la merci de sa fantaisie, comme l'archange de Raphaël tient le démon.

Puis l'alto a parlé à son tour : il a dit ses durs travaux, sa forte patience, ses buts déjà atteints, et ceux qu'il voit plus rapprochés ; pour lui, la vie est une moisson mûre, et sa faucille est aux pieds des épis.

Enfin le violoncelle a élevé sa voix où vibre une onction attendrie. Il a redit les confidences de ses deux compagnons en y joignant les leçons de l'expérience. Répété par lui, le chant d'espoir de la jeunesse est devenu plus calme, l'hymne de triomphe de l'âge mûr est devenu plus doux, et, ramenés par cette voix d'une sagesse émue, l'alto et le violon ont fini par se confondre avec elle dans un mélodieux accord.

Je ne suis sorti de mon espèce d'hallucination qu'en entendant retentir dans la sébile de fer des Allemands les gros sous que leur jetaient les auditeurs de la rue ; j'ai voulu m'associer à leur générosité, et les trois musiciens ont paru enchantés de la recette : aussi sont-ils repartis en jouant une hongroise qui m'a fait tressaillir.

Cet air, je le reconnais : c'est lui que répétait l'orchestre du bal, la première fois que je vis celle qui devait assurer mon bonheur. Je ne l'ai jamais entendu depuis sans me reporter, par la pensée, à cette soirée qui décida de ma vie ; en l'écoutant, il me semble que je rebrousse en arrière jusqu'à l'âge où la vie était encore pour moi comme un livre dont les feuillets n'avaient point été coupés, et que je possédais sans le connaître.

J'ai refermé ma fenêtre ; je me suis rassis, le front ap-

puyé contre le marbre de ma cheminée, et j'ai laissé mon esprit remonter lentement ce fleuve de trente années qui a emporté dans son cours tant de débris de moi-même. Insensiblement toutes les images du passé se sont ravivées; je me suis retrouvé jeune, pauvre et amoureux comme au jour où Louise et moi nous n'avions pour prendre courage que cette invincible confiance de ceux qui croient et espèrent. Ces souvenirs ont passé sur mon cœur comme un vent de printemps sur une terre glacée; je l'ai senti se ranimer, s'attendrir. Je me suis levé, j'ai ouvert mon secrétaire, et, dans un tiroir dont je connais seul le secret, j'ai pris une petite cassette d'écaille d'où s'est exhalé un parfum de vétyver. — Il m'a semblé respirer un souffle qui avait passé sur ma jeunesse. — Allons, du courage! osons regarder en face ces souvenirs heureux, nous promener sans faiblesse au milieu de ces palais de fées dont le temps a fait des ruines! — Mais surtout fermons la porte à double tour, afin que personne ne puisse nous surprendre dans cette revue.

IX

REVUE D'UN VIEUX SECRÉTAIRE.

La revue d'un secrétaire depuis longtemps à notre usage n'est pas un acte sans importance; qui peut être sûr de fouiller impunément dans ces archives du passé? d'y retrouver sans embarras les vestiges de ses sentiments et de ses habitudes?

Que d'accusations souvent dans les témoins muets de notre vie! Il semble que chaque objet dont nos yeux sont frappés élève successivement la voix pour nous raconter un chapitre de nos mémoires; et si le récit déplaît, nous

avons beau renfermer le narrateur importun et partir, sa voix continue à vibrer; nous l'emportons au dedans de nous-même.

En définitive, l'examen de notre secrétaire n'est qu'un examen de conscience auquel on procède par tiroirs.

Le temps est venu de faire le nôtre; laissons la petite cassette, et voyons le reste.

Premier tiroir. Il ne renferme que des quittances. D'abord leur aspect me réjouit. Toutes sont rangées en ordre, par année; elles semblent proclamer ma prudence et ma régularité; mais une réflexion arrête court mon orgueil... Si je les relisais, combien d'entre elles constateraient ma négligence ou mes caprices! Que de dépenses mal faites! que d'achats infructueux! que de folles expériences! De tout l'argent porté sur ces mémoires, qu'il en est peu qui ait sérieusement tourné à mon utilité ou à mon plaisir! Combien de ressources gaspillées par irréflexion! Je crois lire au dos de chacune de ces quittances un mot accusateur tracé par la main qui écrivait sur les murs de la salle du festin de Balthasar: *Vanité! sottise! sensualité!...* Je n'en veux pas lire davantage, et je renferme brusquement ces impertinentes.

Deuxième tiroir. Ici sont les ordonnances du médecin et les remèdes employés. Encore des quittances soldées à la plus dure de toutes les créancières! Les comptes de tout à l'heure rappelaient la rançon payée aux besoins de la vie; ceux-ci rappellent la rançon payée aux infirmités. Ils sont à la fois un souvenir et un avertissement; comme le prêtre, le lendemain des fêtes folles, ils semblent me dire: « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

Troisième tiroir. Son aspect est moins sérieux et ses enseignements moins sévères. Il ne contient que des

échantillons de minéraux, des coquillages, quelques fragments d'antiquités. Ce sont les préliminaires de vingt collections toujours commencées et toujours interrompues; une nouvelle preuve de notre inconstance et de nos variations. Madame de Staël a dit que tout ici-bas n'était « que des commencements. » Mon tiroir le prouverait au besoin.

Quatrième tiroir. Des notes historiques et littéraires, des manuscrits arrêtés au titre, beaucoup de pensées illisibles et incomplètes, hiéroglyphes qui n'auront jamais de Champollion ! Ma vie s'est passée, comme celle de tant d'autres, à rêver la préface d'un livre qui ne devait jamais exister. Il en est de certains esprits comme de certains arbres; au printemps ils se couvrent de fleurs dont pas une ne peut se nouer en fruit pour l'automne.

Cinquième tiroir. Celui-ci mérite d'occuper plus longtemps mon regard. Voilà les correspondances d'amis perdus. Les uns, qui ont succombé en chemin, n'ont plus de nom que sur une tombe; les autres ont changé de route et adorent de nouveaux dieux. Ah ! ceux-là, du moins, ne sont que des morts, tandis que ceux-ci sont des transfuges ! Le souvenir des premiers ne réveille qu'un regret; celui des seconds réveille la douleur et la colère. Quoi ! partir ensemble, avec la même foi, le même drapeau, les mêmes espérances, et, au premier carrefour, voir son compagnon le plus cher s'échapper furtivement pour rejoindre le camp ennemi ! l'entendre blasphémer les noms qu'il révérait, rire des enthousiasmes qu'il a partagés, répondre par un coup de feu au cri qu'il répétait avec vous ! Quel plus amer désappointement ! comme il décourage des hommes et fait douter de l'avenir ! Ne nous arrêtons pas à ces pensées; je ne veux point lire ces témoignages de promesses oubliées, de croyances trahies...

Celui qui les a écrits et que j'aimais n'est plus sur cette terre; une autre âme anime la forme qui porte son nom.

Sixième tiroir. Ici se trouve la cassette; c'est elle qu'il faut ouvrir. Je m'arrête; mon cœur bat plus fort, ma main tremble; enfin le couvercle est soulevé! Les voilà, les trésors de mon pauvre foyer, les diamants de ma couronne domestique; tous les doux souvenirs d'autrefois y sont représentés; je puis relire là le poëme de ma jeunesse et de mon âge mûr, écrit, comme les annales des Incas, par des symboles parlants. Chaque objet que mon œil retrouve redit un épisode de ce poëme. Ici, une branche de laurier flétri me reporte aux triomphes de mon fils Williams, quittant le collége chargé de couronnes; là, une fleur d'oranger arrachée au bouquet de ma fille Anna me rappelle ce jour de joie douloureuse où sa mère et moi l'avons remise à l'amour d'un autre protecteur. Hélas! tous deux devaient être bientôt enlevés à notre foyer par les exigences du devoir; tous deux, à peine entrevus depuis, ont désormais leur vie ailleurs! Je vous presse sur mes lèvres, pâle fleur et pauvre feuille fanée, qui seules maintenant me restez d'elle et de lui!

Mais que d'autres souvenirs près de vous! Cet anneau d'alliance retiré du doigt de leur mère avant de la cacher sous le linceul, ce collier de corail, ce bracelet d'argent qui la parait aux jours de sa jeunesse et de sa beauté! Oh! comme à leur vue tout le passé se redresse dans ma mémoire!

Je me suis assis; j'ai repris l'un après l'autre, d'une main tremblante, ces gages des brillantes années; j'ai rouvert nos lettres jaunies par le temps. Les voilà bien telles que notre fièvre d'abord les avait faites, avec leur écriture fine et leurs lignes croisées, avec leur papier longtemps froissé dans la poche ou près du corset, avec

les doubles, les triples post-scriptum. Age heureux où l'on n'a jamais tout dit. Je les relis, partagé entre l'attendrissement et le sourire. Que de points d'exclamation! on dirait le défilé d'un régiment de petits lanciers. Mais aussi que d'abondance de cœur! quel flot d'espérances! comme on croit de bonne foi à ces exagérations! comme l'impossible paraît facile! Eh! pourquoi serait-on jeune, si ce n'était pour attendre des miracles? Du haut de son enthousiasme, on promène les yeux sur les quatre coins de l'horizon, cherchant le corbeau merveilleux qui nourrissait les stylites; c'est seulement quand la faim et la nuit sont venues que les regards se baissent et qu'on songe à demander le pain du jour à la terre, au lieu de l'attendre du ciel.

D'une de ces lettres qui racontent le roman de notre jeunesse tombent tout à coup quelques fleurettes en débris. Ah! le temps leur a vainement enlevé la forme et la couleur; je les reconnais; c'est le premier don de Louise, le fragile anneau qui commença à unir nos deux destinées.

Je me rappelle encore tous les détails. C'était un des derniers jours de juin; nous revenions d'une longue promenade. Son oncle me parlait de bâtisse et de plantations, tandis qu'elle s'écartait pour cueillir, à la lisière des prairies, les centaurées et les myosotis. Distrait malgré moi, je suivais la nièce du regard, n'écoutant l'oncle qu'à demi, quand je la vis tout à coup s'arrêter. Un enfant se tenait debout au milieu du sentier; sa tête blonde atteignait à peine le sommet des herbes fleuries; il regardait autour de lui avec épouvante et il pleurait. Elle s'approcha pour l'interroger; nous-mêmes venions de le rejoindre. L'enfant, interdit, n'osa d'abord répondre; mais elle s'était agenouillée sur l'herbe pour être à son niveau; elle l'attira dans ses bras, une joue sur sa joue

humide, et elle se mit à le rassurer par des baisers. Il put alors faire comprendre qu'il avait quitté la maison pour rejoindre sa mère aux faucheries, et qu'occupé des fleurs et des oiseaux, il avait perdu sa route. Louise s'écria aussitôt qu'il fallait le ramener ; mais l'enfant venait de loin et était trop las pour marcher. L'oncle commençait à élever des objections ; il parlait de le laisser à la première ferme ; Louise, qui pensait aux inquiétudes de la mère, avait des larmes dans les yeux. J'enlevai l'enfant entre mes bras en demandant gaiement qu'on me montrât le chemin. Elle poussa un cri de joie, et son regard me remercia. L'oncle voulut élever encore des objections ; mais je m'étais mis en marche ; il suivit en grommelant.

Nous traversions des prés dont les vagues fleuries ondulaient autour de nous sous le vent du soir ; le parfum du foin coupé nous arrivait des coteaux, et l'on entendait au loin, dans les bois, les grelots des attelages qui regagnaient les fermes isolées.

Louise marchait à mes côtés, jouant avec l'enfant toujours plus rassuré. Sa main agitait devant lui le bouquet de centaurées et de myosotis que pendant longtemps il s'efforça en vain de saisir ; mais, profitant enfin d'une distraction de sa partner, il se pencha sur mon épaule, avança le bras avec une rapidité imprévue, et arracha les fleurs en poussant un de ces éclats de rire frais et vainqueurs qui sont comme le chant de l'enfance. Louise ne put réussir à les reprendre jusqu'au moment où nous atteignîmes la ferme.

Tout y était déjà dans le trouble à propos de l'enfant disparu. En l'apercevant, la mère accourut avec un cri de joie et les bras ouverts. Elle voulait nous dire sa reconnaissance, elle ne put que balbutier quelques paroles entrecoupées ; mais ses pleurs nous remerciaient.

Cependant la nuit allait venir, et la ville était encore éloignée ; l'oncle nous pressait de prendre congé. Comme je m'approchais de l'enfant pour l'embrasser, il jeta ses deux petits bras autour de mon cou, et, appuyant sa tête blonde sur mon front humide de sueur avec une grâce caressante, il me présenta le bouquet dérobé à Louise.

Je la regardai; elle sourit et rougit en même temps.

« Dois-je accepter? demandai-je.

— Ne l'avez-vous point gagné? » dit-elle à demi-voix.

J'embrassai tendrement l'enfant et j'emportai les fleurs. Depuis je les ai conservées, et les voilà, mais devenues, hélas! ce que tout devient ici-bas, des débris !

En continuant à fouiller, je trouve mes correspondances intimes : lettres échangées avec Louise pendant nos courtes séparations, longues épîtres de fiancés; et, en remontant plus loin, tout ce qui se rapporte à la difficile négociation de notre mariage. Voici les brouillons de mes plaidoyers à l'oncle, où les points d'exclamation reparaissent aussi pressés que les baïonnettes d'une colonne d'attaque; puis les réponses de l'oncle, brèves, sèches, fortifiées de murailles infranchissables; difficile débat qui peut se résumer dans ce vulgaire dialogue.

L'ONCLE. Monsieur, ma nièce n'a point de dot.

MOI. Je le sais, monsieur; mais je l'aime.

L'ONCLE. Vous êtes également sans fortune, monsieur.

MOI. Monsieur, je l'avoue; mais je travaille, et je l'aime! je l'aime!...

L'ONCLE. Songez, monsieur, à toutes les épreuves que peut vous infliger l'avenir.

MOI. Ah! monsieur, Dieu nous aidera, et j'aurai du courage; je l'aime! je l'aime! je l'aime!... »

Qu'opposer à cette suprême raison? Je l'aime! Tout n'est-il point là, en effet, quand on est bien sûr de dire

vrai, quand on ne prend pas un caprice pour un choix, un entraînement pour une affection ? Aimer, c'est connaître tout ce qui fait qu'un autre nous ressemble par l'âme ; c'est estimer avec tendresse, se confier avec sécurité ; c'est trouver à la fois un confident, un conseiller, un soutien ; c'est aspirer enfin à devenir meilleur en se complétant. L'égoïsme à deux, dont parlent les romanciers, n'est que l'amour d'un jour, d'une semaine ; celui qui doit nous suivre des années fleuries aux années blanchissantes, à travers les souffrances et les ruines comme à travers les succès et les joies, celui-là ne ferme point le cœur, il l'élargit. On sent le besoin de faire partager son bonheur à tous ; les bras, loin de se refermer sur ce qu'on aime, s'ouvrent devant le monde avec un sympathique attendrissement ; on voudrait, comme le pontife de la vie éternelle, envelopper dans une même bénédiction le foyer et l'univers, *urbi et orbi!*

Loué soit à jamais le jour où je l'ai compris, où j'ai choisi pour compagne de mes étapes terrestres, non celle qui passait en carrosse, mais l'humble et vaillante voyageuse qui savait supporter doucement la poussière de la route ou la pluie du ciel !

Je suis précisément arrêté sur cette réflexion par trois coups frappés à ma porte. C'est Félicité qui m'avertit qu'il y a là quelqu'un avec un billet pour moi.

« Qui cela ?

— René. »

La voix de la pauvre fille a fléchi en prononçant ce nom.

Elle aussi a choisi René sans calcul, sans caprice, parce qu'elle l'a trouvé selon son cœur. A toutes mes objections, elle eût pu répondre comme moi jadis à l'oncle de Louise : Je l'aime ! et cette raison qui, dans ma bouche, me semblait victorieuse, dans la sienne je l'ai

déclarée misérable. Pourquoi donc deux poids et deux mesures?

Ah! c'est que l'âge est venu glacer ma logique ; c'est qu'elle a perdu ses deux ailes, l'espérance et la foi ; c'est que maintenant les longues routes m'épouvantent et que les grands horizons me font peur.

Puis, qui sait si ce que j'ai cru son intérêt n'était pas le mien déguisé ? si je ne me suis pas surtout effrayé de ce mariage parce qu'il me laissait sans serviteur et me livrait à tous les ennuis d'une recherche nouvelle? Hélas! notre propre cœur est un théâtre dont les acteurs ressemblent à tous les autres; que de vauriens y jouent des rôles de héros !

Cette fois du moins je ne serai pas leur dupe. Vous ne m'aurez pas vainement reporté en arrière, souvenirs de ma jeunesse ; je comprends votre avertissement, et je saurai y obéir.

Je suis allé ouvrir la porte, j'ai fait entrer René, puis Félicité; je les ai interrogés avec une familiarité amicale sur leur attachement réciproque, sur leurs projets : tous deux sont forts de bonne volonté et d'espoir, mais sans folles illusions ; ils s'attendent aux obstacles, ils acceptent d'avance la pauvreté et la fatigue; toute leur ambition se borne à les supporter ensemble. Ces cœurs naïfs ont un arriéré de jeunesse qui ne demande qu'à se dépenser.

Qu'ils en jouissent donc selon leur désir ! Après tout, Dieu n'a pas fait le bonheur seulement pour les beaux, les forts et les triomphants. Toutes les moissons ont leurs glaneurs. Je reprends avec Félicité le ton que je n'aurais jamais dû quitter; je promets à René de parler pour lui à son maître qui ne sait rien encore ; et, comme je dois me punir de ma dureté d'hier, je leur déclare que je me charge de la noce.

Cette fois, Félicité perd tout à fait la tête ; elle veut parler et ne peut arriver qu'à des éclats de rire qui se terminent en sanglots. René tord sa taille circonflexe jusqu'à se donner l'apparence d'un point d'interrogation, et répète : « Ah ! Monsieur ! » en tournant son chapeau. Je les congédie avec un sourire ; ils partent contents d'eux et me laissent également content de moi-même.

X

LES LETTRES.

C'est aujourd'hui que je reçois les lettres de mes enfants ; elles sont là toutes deux sur mon bureau. Je reconnais chacune d'elles à la forme de l'enveloppe, à la couleur du papier ! — Chers visiteurs que j'attends chaque semaine, et qui m'apportent comme un accent affaibli des absents !

Une lettre a toujours eu pour moi je ne sais quel invisible charme. Je ne puis regarder cette feuille pliée que referme un cachet fragile, sans penser qu'il y a là quelque chose d'une âme humaine, un fugitif rayonnement de vie qui a traversé l'espace pour arriver jusqu'à moi. Que de fois, accoudé le soir sur mon balcon, quand le courrier passait au galop de son attelage, j'ai été saisi à la pensée de ce qu'il emportait de mystères douloureux, de haines déguisées, de confidences charmantes, d'élans sublimes peut-être ! Tout ce monde intérieur, dont nous ne voyons que le masque, avait là son secret écho : c'étaient les confessions intimes du genre humain qui passaient, confiées à des mains grossières et indifférentes.

Celles du facteur ne le sont guère moins : je le vois

chaque matin semant çà et là, avec insouciance, les nouvelles tristes ou joyeuses; chaque lettre n'est pour lui qu'un mandat au porteur; mais celui-là, combien j'ai toujours été heureux de le solder! Si les lettres sont un plaisir pour tous les âges, elles sont plus particulièrement la ressource des vieillards condamnés au repos; ils n'ont que ce moyen de visiter les absents; ils peuvent écouter sans fatigue les confidences silencieuses; la tyrannie des devoirs journaliers ne leur ôte pas le loisir d'y répondre; ce qui n'était autrefois qu'une obligation passagère peut devenir une de leurs distractions sérieuses.

Nulle autre ne me semble plus douce. Ces lettres de mes enfants que j'ai lues une première fois, je vais les relire pour y répondre; je vais repasser par tous ces détails qui me font assister à leur vie. Ici demander un éclaircissement, là donner un conseil, puis raconter à mon tour mes actions et mes pensées, sans autre souci que de laisser toutes les portes ouvertes entre nos âmes.

La lettre d'Anna renferme une grande espérance! elle parle de me faire embrasser, aux vacances prochaines, ses enfants que je n'ai vus qu'au berceau. En quittant leurs pensions, ils pourront faire le détour qui les conduit jusqu'à moi: il faudrait seulement pour cela leur trouver un conductenr. Puisse Dieu m'aimer assez pour le leur faire rencontrer!

XI

LE DINER DE LA SAINT-NICOLAS.

Roger est venu me chercher pour le dîner de la Saint-Nicolas, où se réunissent les anciens camarades de classe. Depuis bien des années, j'avais cessé d'y assister. J'i-

gnore si nous sommes encore nombreux, et je demande à mon compagnon quels convives seront présents.

« Ils sont trois seulement, me dit-il, mais que vous ne pouvez avoir oubliés. C'est d'abord Beaulieu le conseiller, un ci-devant Alcibiade qui croit que sa perruque cache ses soixante-sept ans, porte un jabot et continue à se parer des mollets qu'il a eus ; puis Lefort, un excellent homme, persuadé qu'il était né pour la littérature parce qu'il s'est trouvé impropre à toute autre profession, et qui parle d'Horace comme de son contemporain, bien qu'il n'ait que soixante-dix ans; enfin Hériot, moins vieux d'une année, mais plus grave de dix, et qui se croit profond parce qu'il prend du tabac. »

Je me suis étonné de voir que Roger connût si exactement l'âge de chacun de nos anciens camarades.

« Vous ne savez donc pas, me dit-il, que je m'occupe maintenant de statistique ! J'ai entrepris de connaître le chiffre de la vie moyenne dans notre arrondissement ; depuis trois jours, je fouille les actes de l'état civil ! Quand nos dames sauront que je vérifie les âges, je vais marcher de pair avec les grandes puissances ; on me demandera des nouvelles de mon perroquet. »

Nous arrivâmes enfin ; les trois convives étaient déjà réunis, et leur accueil fut ce qu'il devait être. Beaulieu me parla en fredonnant des parties de vers et des cavatines de notre jeunesse ; Lefort me cita un vers de Virgile, et Hériot toussa trois fois très-gravement en prenant du tabac ; Roger me dit que c'était sa manière habituelle de prouver qu'il pensait.

On vint bientôt nous annoncer que le dîner était servi. Il avait été commandé par le conseiller, qui, de tous les livres publiés par ses confrères les magistrats, ne connaissait, je crois, à fond que celui de Brillat-Savarin. Il

commença une dissertation de gastronomie transcendante, entrecoupée de citations de Berchoux et de Désaugiers, qu'il termina par une lamentation élégiaque sur les changements qu'avait subis la cuisine française.

« On se nourrit encore, mais on ne sait plus manger, dit-il en usurpant les paroles du maître; les dîners sont devenus simplement des exhibitions de luxe ou des prétextes de réunion; on n'en fait plus un but, mais un moyen: aussi voyez quelle décadence ! On vous sert des fleurs, on vous fait manger sans vous permettre les réflexions. Plus de ces savants débats qui exerçaient le goût et faisaient l'éducation du palais. Cherchez-moi encore un homme qui, comme le commandeur de Souvré, pourrait reconnaître soixante-quatre vins rien qu'au bouquet, et distinguer les petits pois de Clamart de ceux d'Épinay.

— Parbleu ! j'espère bien qu'il n'y en a plus, interrompit Roger.

— Il n'y en a plus, répéta Hériot, qui fouillait dans sa tabatière avec l'air que pouvait avoir Newton cherchant le système du monde.

— Et savez-vous pourquoi, cher ami? reprit le conseiller de son ton léger, c'est qu'on a abondonné les traditions nationales pour introduire des usages et des mets barbares. Le cosmopolitisme gastronomique nous a perdus ; c'est lui qui a déshonoré nos tables de tant de pâtes italiennes et de tant de brouets britanniques.

— Virgile l'a dit, fit observer Lefort qui cherchait depuis longtemps à placer une citation : *Timeo Danaos et dona ferentes* *.

— Effets du volcan révolutionnaire, ajouta mélancoliquement Hériot.

* Je crains les Grecs même dans leurs présents.

— Un moment, interrompit Roger; et quel désastre social, je vous prie, a donc produit chez nous la naturalisation du plumpudding ou du macaroni? Dieu me pardonne! à en croire Beaulieu, l'histoire de l'humanité serait une question de cuisine.

— Rappelez-vous l'aphorisme du docteur, dit le conseiller avec son rire marquisé : *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es.*

— Et moi aussi, parbleu! reprit vivement Roger. Amenez-moi, sans me les nommer, les hommes connus de tous les temps et de tous les lieux, et, sur ce renseignement, je gage les reconnaître. A ceux qui me diront : Je vis de ce que je trouve et sans y prendre garde, je répondrai : Tu es Épaminondas, Caton, saint Vincent de Paul, Turenne; à ceux qui me vanteront leurs festins : Tu t'appelles Sardanapale, Lucullus, ou Turcaret.

— Bravo! bravo! s'écria ironiquement Beaulieu, notre cher Roger n'a pas changé; c'est toujours l'avocat général du présent.

— C'est-à-dire du chaos, objecta Hériot gravement.

— Mais, quoi qu'il en soit, reprit le conseiller en se renversant sur sa chaise et jetant une jambe sur l'autre, je maintiens, cher ami, que tout s'en va dans notre pauvre monde; que les dîners sont moins délicats, les femmes moins belles, les hommes moins aimables...

— Comment en serait-il autrement? interrompit Lefort; on apprend les mathématiques, les langues étrangères, et on oublie le latin!... ce qui fait qu'on ignore le français. Nos auteurs contemporains ne connaissent plus le grand précepte du législateur du Parnasse :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

— Comme, sans la reconstitution de l'ancienne société, il ne sera jamais qu'un sujet rebelle, acheva Hériot. »

Et, se réunissant tous trois dans une sorte de chœur plaintif à la gloire du passé, ils commencèrent à regretter ses joyeux soupers, ses gavottes, ses tragédies, ses bouquets à Chloris, ses corporations, ses parlements et ses fermiers généraux.

Roger essaya en vain de répondre; le champagne aidant, l'enthousiasme des convives semblait grandir et devenait toujours plus bruyant. Enfin, Lefort se leva, et, prenant la parole, il proposa un toast à tout ce qui avait été et qui n'était plus.

« Jamais! s'écria Roger à bout de patience... Au diable les élégies rétrospectives! Faites votre gîte des ruines, si le cœur vous en dit; moi, je préfère les toits neufs.

— Le malheureux a oublié ses beaux jours! s'écria Lefort pathétiquement. *Contemptor temporis acti!*

— Dites que Raymond et moi nous sommes seuls ici à nous les rappeler, reprit Roger, ce qui fait que seuls nous pouvons les juger. Vous autres, vieux étourdis, ce que vous prenez pour ces jours, c'est vous-mêmes : vous croyez que le monde a perdu tout ce que l'âge vous a enlevé... Si les dîners d'aujourd'hui te semblent inférieurs aux soupers de ton temps, Beaulieu, n'accuse que ton appétit, et ne t'étonne pas de préférer la gavotte que tu dansais à la polka que tu ne danses plus..... Toi, Hériot, parce que tu étais maire de ton village et qu'un plus jeune t'a remplacé, tu voudrais rebrousser chemin jusqu'aux croisades ; et quant à Lefort, il ne peut se consoler de voir le moindre écolier qui sort de rhétorique imprimé comme lui dans l'Almanach des Muses. Hélas! chers amis, votre erreur est celle de tous les hommes. Chacun de nous regarde le temps comme son laquais et

veut s'en faire suivre ; mais le temps n'est qu'à Dieu. Il marche, il marche d'un pas toujours égal, et, parce que le nôtre se ralentit, nous crions qu'il va trop vite, qu'il est devenu fou, qu'il court aux abîmes... Le ciel me garde de le croire, amis ; si je ne puis le suivre que de loin, du moins je lui enverrai mes souhaits d'heureux voyage... Buvez, comme vous le propose Lefort, à tout ce qui a été et à tout ce qui n'est plus ; Raymond et moi, nous boirons à ce qui est et à ce qui sera. »

A ces mots, nos deux verres se sont cherchés, tandis que nous entendions se choquer ceux de nos compagnons, car aucun n'avait été persuadé, et tous trois ont bientôt repris leur plainte contre le présent. Ils ont parlé d'abord des plaisirs perdus, des infirmités croissantes, du vide qui se faisait autour d'eux. Roger et moi nous avons écouté en silence ; mais quand, passant de la plainte à l'accusation, ils ont voulu montrer le monde, vide désormais de joies et de vertus, descendant rapidement dans un gouffre, quand leurs voix, réunies pour une funèbre prédiction, ont répété en chœur que le glas funèbre sonnait pour le genre humain, Roger s'est levé impétueusement et s'est écrié :

« Il sonne, en effet, mais pour nous-mêmes ! La nuit qui se fait n'est pas dans le monde, elle est dans nos yeux. Ne sentez-vous pas vos têtes qui penchent, vos pieds qui chancellent, votre sang qui se refroidit ? Tous, ici, nous sommes le passé, c'est-à-dire ce qui doit tomber pour laisser la place libre au soc qui laboure au profit de l'avenir. L'éternelle faucheuse le sait ; elle est là, derrière cette porte ; elle attend que la voix du maître lui crie : La moisson est mûre !... Encore un instant, et vous la verrez entrer, sa faux à la main. »

La porte s'est ouverte, en effet, mais c'était l'hôtelier qui apportait son mémoire.

Après avoir soldé, nous avons pris congé l'un de l'autre et nous nous sommes séparés.

Roger les a regardés partir, puis, secouant la tête :

« Allez, a-t-il murmuré, adorateurs des idées mortes, sénat des royaumes détruits ! accroupissez-vous près des tombes, au lieu d'aller sourire aux berceaux ; et surtout ne vous plaignez pas que les dernières années soient froides et désenchantées, vous qui ne voulez point croire que la jeunesse ait encore un soleil et des enchantements. Mais nous, ami, restons jusqu'au bout sur le pont du navire, mêlés aux craintes, aux espérances des matelots, et n'allons pas nous coucher sous le pont en annonçant le naufrage. Quand la vie décroît en nous, empruntons à la vie des autres ; soyons forts de leur force et joyeux de leur joie. »

Nous avions gagné le chemin du canal ; le soleil, déjà presque disparu derrière l'horizon, ne répandait plus autour de nous que des lueurs mourantes. Les collines embrumées disparaissaient au loin, et les détails de la vallée, moins distincts, s'effaçaient lentement. Mon compagnon a étendu la main vers le couchant :

« Voyez, a-t-il dit, le jour va finir, et ceux qui ne regardent point au delà d'eux-mêmes pourraient dire, comme nos convives de tout à l'heure, que le soleil s'éteint à jamais. Mais l'homme qui pense sait qu'au moment où la nuit couvre ses yeux, d'autres yeux ont déjà aperçu l'aurore. »

XII

MONSIEUR BAPTISTE.

J'ai parlé à Roger du projet de mariage de nos serviteurs ; il a mis beaucoup de grâce à en faciliter l'exécu-

tion. Il gardera René qui est accoutumé, dit-il, à ses gronderies, et Félicité surveillera seule le petit commerce qu'ils veulent entreprendre.

Reste à chercher quelqu'un qui puisse la remplacer chez moi. Roger m'a proposé un domestique devenu libre par la mort du comte de Farel. Le comte était un philosophe de l'école du *Contrat social*, un peu bizarre, mais adonné à toutes les grandes vertus. Ceux qui riaient de ses idées ne le rencontraient jamais sans se découvrir. Son valet a été formé par lui ; c'est aussi, dit-on, un philosophe, grand lecteur à ses moments de loisir, et qui parle comme un avocat. Roger, qui le connaît et en fait cas, a proposé de me l'envoyer dès aujourd'hui. J'ai accepté, et, à l'heure dite, notre homme est arrivé.

C'est un petit vieillard maigre, propret, mais formaliste. Il a essuyé ses pieds trois fois avant de dépasser le seuil de mon cabinet, il a salué et s'est nommé :

« Monsieur Baptiste. »

Je l'ai regardé avec un peu d'hésitation.

« C'est vous que m'envoie mon ami Roger ?

— Moi-même, monsieur.

— Vous avez servi le comte de Farel ?

— Pendant seize ans.

— Vous cherchez une place ?

— Et l'on m'a dit que monsieur en avait une.

— Alors causons... monsieur Baptiste.

— Je viens pour cela, monsieur. »

Et comme il s'est aperçu que j'oubliais de lui offrir un siége, il en a pris un (le plus modeste) et il a attendu mes questions.

Je l'ai interrogé sur ce qu'il savait faire ; il a répondu nettement, sans vanterie, de manière à me convaincre qu'il pouvait suffire à tout. La modestie de mon ménage ne

le rebute pas; il s'accommode de la médiocrité des gages. J'ai cru inutile de pousser plus loin mes investigations, et je lui ai dit:

« En voilà assez, tout est convenu; je vous arrête, Baptiste.

— Monsieur Baptiste, » a-t-il repris gravement.

Je l'ai regardé.

« Ah ! vous tenez à ce que je n'oublie point ce mot?

— Par la raison que je ne l'oublierai jamais en parlant à monsieur. »

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

« Cela peut paraître singulier à monsieur, a-t-il ajouté avec calme; mais j'ai mes raisons...

— Et puis-je vous les demander sans indiscrétion, monsieur Baptiste?

— Certainement, dans le cas où cela intéresserait monsieur.

— Beaucoup.

— Eh bien ! je crois que le langage influe sur les habitudes, et que la trop grande familiarité de termes finit par se traduire en manque d'égards.

— La remarque est de vous, monsieur Baptiste?

— Non, monsieur, elle est de monsieur le comte... qui était, comme monsieur le sait peut-être, un véritable sage... mais j'ai cru reconnaître sa justesse dans ma petite expérience.

— Je suis de votre avis, monsieur Baptiste.

— C'est un honneur et un plaisir pour moi, monsieur.

— Je vois que vous avez des principes.

— C'est-à-dire que monsieur le comte m'a fait réfléchir à la position respective des maîtres et des domestiques.

— Et vous avez trouvé?...

— Qu'en avilissant le plus souvent les uns, elle corrompait les autres.

— Oh ! oh ! voilà de bien gros mots, monsieur Baptiste !

— Pas plus gros que les choses, monsieur. Dans la domesticité ordinaire, il semble que le maître ait seulement des droits, le serviteur seulement des devoirs ; d'où il résulte que le premier tend toujours à l'abus, le second à la révolte.

—Et quel remède voyez-vous à cela, monsieur Baptiste ?

— Monsieur le comte m'a fait comprendre qu'il n'y en avait qu'un seul, monsieur : le respect réciproque. Quand le commandement est poli, l'obéissance n'a rien qui puisse révolter. Je ne m'en étais pas rendu compte autrefois ; je trouvais seulement dur de me soumettre. A mon âge, la domesticité me paraissait humiliante pour un vieillard. Monsieur le comte m'a enseigné le moyen de la relever.

— Comment cela ?

— En exigeant plus d'égards que de gages, monsieur, et en rendant mes services assez utiles pour qu'on craigne de les perdre. On a beau n'être qu'un domestique, quand les cheveux commencent à blanchir, il faut sauvegarder sa dignité.

— Vous avez raison ! me suis-je écrié ; que Dieu me pardonne, monsieur Baptiste, d'avoir tout à l'heure souri ! vous me faites voir, pour la première fois, la vieillesse noble sous la livrée. Je crains seulement que vous ne trouviez pas beaucoup de maîtres pareils au comte.

— Je le sais, monsieur ; on le traitait d'original.

— Dites de cerveau timbré.

— Peut-être ; mais comme on m'a dit que monsieur lui ressemblait un peu...

— Moi ! me suis-je écrié en riant ; sur mon âme, on m'a fait trop d'honneur. Je tâcherai cependant de

ne pas déchoir dans votre opinion ; mais si, involontairement, je vous blessais en quelque chose...

— J'avertirais monsieur.

— Soit... Au revoir, monsieur Baptiste.

— J'ai l'honneur de saluer monsieur. »

Il s'est incliné gravement comme un ambassadeur en audience de congé, et il a disparu.

Décidément je veux essayer *monsieur Baptiste ;* ce sera un moyen de m'améliorer. Nos domestiques ne sont habituellement que les complaisants ou les victimes de nos travers, je suis curieux d'en avoir un qui s'en fera franchement le juge. S'il ne me sert point, eh bien! il m'élèvera : l'éducation ne doit s'achever qu'à la tombe.

XIII

LOISIRS.

Aujourd'hui je me suis réveillé de bonne heure ; le soleil matinal se glissait entre les rideaux de ma fenêtre et barrait la chambre d'un rayon étincelant dans lequel se jouaient d'innombrables atomes. Je me suis oublié quelque temps à voir tourbillonner ces mondes des infiniment petits qui ne sont qu'un degré de l'immense échelle de la création. Devant eux il m'a semblé que j'étais plus grand, plus fort; j'ai été plus content de ma condition d'homme.

Nous voilà aux premiers jours de l'automne, l'air du matin est déjà froid ; je vois de mon alcôve les toits recouverts d'une légère dentelle de gelée blanche ; la chaleur du lit m'en paraît plus douce ; j'en jouis avec une volupté confuse. Au dehors, tout est en mouvement. Les

chariots pesants font trembler les pavés, les cris des marchands retentissent, des pas se croisent dans la cour, des voix se répondent; j'entends le palefrenier qui siffle son air habituel en faisant crier la poulie du puits banal; les oiseaux eux-mêmes gazouillent et picorent dans le jardin ou sur les toitures; le monde a repris sa rude journée, et avec elle recommencent les préoccupations, les débats, les sueurs. Tout s'agite et s'inquiète, tandis que moi je prolonge les douces sensations du réveil.

C'est la vieillesse qui me fait ces loisirs sans remords. Vétéran de la vie, j'ai le droit de regarder l'activité journalière sans y prendre part : ma tâche est achevée ; assis au pied de mon œuvre, je puis croiser les bras ; les dernières heures du soir sont à moi.

Je n'avais encore jamais réfléchi à ce privilége. La jeunesse est un noviciat forcé où temps, volonté, intelligence, tout est la propriété du maître. Nos pieds nous portent, mais ne se meuvent qu'au commandement. — La virilité nous impose des devoirs de chaque instant ;—l'âge mûr alourdit le fardeau des responsabilités ; — la vieillesse seule est véritablement libre. Le monde, dont nous étions esclaves, signe alors enfin notre affranchissement. A nous les longs sommeils, les promenades sans but, les causeries ininterrompues, les lectures capricieuses, les heures perdues à l'aise ; nous n'avons plus là, à notre porte, les six jours de la semaine, criant comme le Barbe-Bleue du conte populaire : — Descendras-tu de là-haut ?

J'enregistre cette nouvelle joie de la vieillesse. Désormais je tâcherai d'en jouir plus pleinement en me rappelant les mille chaînes dont l'âge m'a délivré.

Déjà ce matin j'ai prolongé, avec une sensualité réfléchie, cette douceur du lever tardif. Chaudement couché et regardant le soleil qui semblait tout égayer autour de

moi, j'ai longtemps écouté les bruits de l'agitation et du travail qui bourdonnaient au dehors avec l'espèce de frissonnement voluptueux qu'éprouve celui qui se sent abrité lorsqu'il entend

Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.

Je me suis enfin levé ; au premier coup de sonnette, Félicité m'a apporté mon chocolat.

« Quel temps, Félicité !

— Ah ! oui, monsieur, bien mauvais.

— Comment, mauvais ! ne voyez-vous pas que le soleil brille ?

— Eh ! monsieur ne voit-il pas la gelée blanche ?

— Sans doute ; mais l'air n'en sera que plus ferme et plus sain.

— Pas pour les jeunes laitues, monsieur.

— Vous songez aux jeunes laitues, Félicité ?

— Rapport que René en a semé. »

Je souris, mais je comprends. Brave fille ! elle n'a déjà plus que les préoccupations de René ; elle s'intéresse à tout ce qui l'intéresse ! Qu'importe l'objet de cet intérêt ? Ce qu'on aime est toujours assez grand pour unir quand on l'aime en commun.

Cependant, comme j'ai un autre baromètre que Félicité, je persiste à trouver la matinée belle, et je sors pour une promenade.

J'hésite d'abord sur la direction à prendre ; rien ne m'appelle d'un côté plutôt que d'un autre ; mon temps m'appartient et toutes les routes sont à moi. Enfin je me décide pour les grands coteaux. J'irai jusqu'à la maisonnette du père Bouvier ; voilà longtemps que je n'ai vu ni lui ni son filleul Armand.

Je monte les petits sentiers qui serpentent au penchant de la colline. Les haies, presque complétement dépouillées de leurs feuilles, sont diaprées de baies rouges, brunes et jaunâtres, autour desquelles tournoient des volées d'oiseaux. Je traverse les friches dont les hautes herbes font trembler, à leurs sommets, de grosses perles de rosée; quelques vaches qui pâturent se retournent à mon passage en me jetant un regard vague et paisible. J'atteins le sommet et je m'arrête.

La vallée est à mes pieds, encore à moitié enfouie dans la brume qui s'élève lentement comme une fumée; autour de moi, rien que des bruyères d'où s'envolent des vanneaux avec leur cri plaintif. Plus bas sont dispersés des fermes et des villages. Je vois çà et là des charrues qui recommencent les sillons à travers les chaumes récents.

En reprenant ma route, j'en rencontre une traînée par un fort attelage et que conduit un jeune paysan; le soc fend la glèbe avec autant de facilité que la proue d'un navire fendrait les eaux. Assis sur le fossé, un paysan me regarde, il me salue; je le reconnais.

« Eh! c'est le vieux Job!

— Je vois que monsieur ne m'a pas oublié, bien qu'il ne m'ait pas revu depuis longtemps.

— C'est la vérité, père Job; mais que faites-vous donc là?

— Je vois les autres continuer ce que j'ai commencé, monsieur.

— Au fait, je me rappelle: ce champ était un taillis; c'est vous qui l'avez défriché?

— Lui et tous ceux qui descendent le versant. Quand je suis arrivé aux *Mornières*, il n'y avait que des landes et des fourrés; à cette heure, le blé du bon Dieu pousse partout.

— Et vous avez plaisir à regarder votre œuvre ?

— Je l'avoue, monsieur ; quand je vois les épis couvrir toute la pente jusqu'au ruisseau, je me dis :—Dieu peut te rappeler, père Job ; tu laisseras quelque chose après toi.»

Je l'ai félicité et j'ai pris congé ; mais ses paroles me sont restées dans la mémoire ; je les répète comme ces airs qui vous reviennent toujours et qu'on fredonne involontairement.

Laisser quelque chose après soi ! n'est-ce point là, en effet, le but de la vie, que chacun atteint selon ses forces et sa condition ? Le plus pauvre maçon, quand l'âge l'a courbé, peut regarder la maison qu'il a élevée ; le vieux charpentier suit de l'œil le navire façonné par sa hache et qui revient des lointaines contrées avec les cicatrices de la tempête ; le plus misérable journalier voit l'arbre qu'il a planté, la carrière qu'il a ouverte, le chemin qu'il a tracé ; et tous peuvent se dire qu'ils ont attaché leur souvenir à une œuvre qui doit longtemps leur survivre. Mais moi, qu'ai-je fait de durable ici-bas ? où est le monument qui doit marquer mon passage ? Puisque le hasard de la naissance ne m'avait point destiné à transformer la matière, à dresser de mes mains un signe visible, pourquoi n'ai-je point trouvé place dans l'art, dans la science, ou, à défaut de génie, pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas au moins donné l'opulence ? Que ne m'a-t-il permis d'attacher mon nom à quelque institution bienfaisante ? D'où vient qu'il m'ait refusé ce qu'il accorde à d'autres : la gloire du bien accompli ?

Cette ambition, qui n'avait fait jusqu'ici que traverser mon esprit, s'y attache maintenant et s'y acharne. Je me sens triste, humilié, d'avoir été condamné à une existence anonyme ; de mourir tout entier pour les hommes le jour où le linceul se repliera sur moi. Je pense à la joie de

laisser un de ces noms qui s'inscrivent à l'entrée des rues de nos capitales, qui décorent les palais, honorent les simulacres de bronze ou de marbre, et font de vous un parent du genre humain.

Ah ! même sans prétendre à une pareille gloire, que n'ai-je pu laisser un souvenir plus modeste ! être le grand homme d'un village ! rattacher mon nom à l'école où s'instruisent les enfants, à la promenade plantée où se reposent les vieillards ! N'aurais-je survécu que dans la simple inscription de cette fontaine de granit qui borde là-bas le chemin et qu'orne le nom de celui qui l'a élevée pour le passant, mon ambition se serait déclarée satisfaite. Ce nom rappellera du moins la mémoire de l'homme qui le portait ; pendant longtemps d'autres pourront le lire comme moi...

En me parlant ainsi, j'étais arrivé près de la fontaine et je cherchais l'inscription. Hélas ! le marteau gouvernemental avait découronné l'humble monument, transformé maintenant, pour l'uniformité, en borne-fontaine ; l'inscription avait disparu !

Je pensai alors à tant de noms plus célèbres qui n'avaient pas eu un meilleur sort ; successivement effacés par la main des partis, ils ne reparaissaient que pour disparaître. Leur survivance dans la gloire n'était qu'une solidarité dans les révolutions. Ballottés du panthéon à l'égout, ils n'obtenaient pas même ce salut respectueux que l'on accorde au mort obscur qui passe ; si leur éclat attirait l'applaudissement, il justifiait aussi l'injure.

Ah ! que d'autres ambitionnent alors cette orageuse immortalité ; mieux vaut disparaître de la scène que d'y laisser sa mémoire exposée à de tels retours. Je renonce à mes souhaits ; je demande à Dieu pardon de ma révolte, et je dis comme le poëte :

Fuis ces champs de bataille,
Où l'insecte pensant
S'agite et se travaille
Autour d'un brin de paille
Qu'écrase le passant.

XIV

LE VIEILLARD DE VIRGILE.

J'ai trouvé le père Bouvier dans sa maison. Bien qu'il soit mon aîné de près de dix années, il continue à labourer son jardin, à soigner sa chèvre et à élever ses canaris. Il n'est servi que par lui-même, ce qui fait, comme il le répète gaiement, qu'il est toujours content de son serviteur.

Je l'ai surpris occupé à tourner une soupe de citrouille qu'il voulait quitter pour me recevoir ; afin de le forcer à rester, je me suis assis au coin de l'âtre.

« Eh bien, père Bouvier, je suis heureux de voir que vous soyez toujours d'aussi belle humeur, lui ai-je dit en regardant sa figure joviale. »

Il s'est mis à rire.

« Eh ! père éternel ! le moyen d'être mécontent quand rien ne vous manque ! » s'est-il écrié.

J'ai promené rapidement les yeux autour de moi sur ce pauvre intérieur qui n'a que les quatre murs blanchis à la chaux, un lit, une table, un bahut et deux chaises de paille ; le vieillard n'y a point pris garde.

« Êtes-vous entré par la cour ? a-t-il repris.

— Oui.

— Eh bien, alors, vous avez vu le changement ?

— Quel changement ?

— Comment ! vous n'avez point remarqué? Il n'y a plus de puits ; j'ai une pompe, une pompe à balancier, comme les millionnaires ! C'est Armand qui l'a fait établir sur ses économies. Brave garçon ! il trouvait qu'à mon âge un puits était fatigant et dangereux. Ces jeunes gens se défient toujours des vieux ! ah ! ah ! ah !... Pas moins, la pompe est plus commode, je dois l'avouer.

— Il me semble avoir remarqué quelque autre chose de nouveau à l'entrée du jardin ?

— Ah ! les ruches. C'est juste, vous ne les aviez pas vues : je les ai achetées au printemps. Je ne suis pas bien sûr qu'il y ait profit ; mais j'aime à entendre bourdonner ces mouches du bon Dieu autour de mes fleurs. Que voulez-vous ? quand on est vieux, il faut bien s'accorder quelque chose. D'ailleurs je n'en ai payé qu'une ; c'est encore Armand qui m'a donné l'autre.

— Fort bien ; je vois qu'il continue à être pour vous ce qu'il doit être.

— Armand ! s'est écrié le vieillard en laissant aller la cuiller de bois dans la soupe de citrouille ; c'est un chérubin, monsieur ! si bon, si tendre, si attentif à tout ce qui peut me faire plaisir ! ah ! personne ne sait comme moi ce qu'il vaut.

— Et personne ne sait comme lui ce qu'il vous doit.

— Bah ! bah ! qu'est-ce que j'ai donc fait ? a repris le vieillard en recommençant à tourner sa soupe ; je lui ai donné ici place au feu et à la chandelle. Fallait-il pas le laisser sur le pavé... comme sa tante ?

— Ah ! vous m'y faites penser, que devient-elle ?

— Madame de Lourière ? Eh bien, il paraît qu'elle va mal. Ah ! c'est une terrible femme, monsieur ! Elle se plaignait autrefois qu'Armand l'abandonnait (et notez qu'elle lui avait défendu de se présenter chez elle) ; pas

moins, quand le garçon a su qu'elle menaçait de finir son écheveau, il a cru qu'il devait lui rendre visite. N'a-t-elle pas refusé de le recevoir, en faisant dire par sa domestique qu'il ne venait que pour son héritage ! Naturellement, Armand n'y est plus retourné. Vrai, il y a des gens, monsieur, qui sont comme des paniers à qui le bon Dieu a oublié de faire des anses ; on ne sait par où les prendre.

— En tout cas, si votre neveu n'a rien obtenu de l'égoïsme de madame de Lourière pendant sa vie, il héritera du moins de son aisance après sa mort.

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien ; la vieille est fantasque comme le passé. J'ai peur que tout n'échappe à Armand. Ces espoirs d'héritage sont trompeurs, monsieur; on marche nu-pieds pendant vingt années en attendant les souliers d'un mort, et quand on accourt pour les chausser, on les trouve parfois aux pieds du voisin.

— Soupçonneriez-vous donc à madame de Lourière quelque intention de legs ?

— Qui sait? mademoiselle Françoise, la servante, est une fine commère qui a creusé un fossé autour du logis ; personne n'y arrive plus sans sa permission ; et bien sûr qu'elle ne le fait pas à bonne intention. Il suffit de voir sa figure de sainte Nitouche ! Cette fille-là, monsieur, c'est le mensonge en bonnet. Vous verrez qu'elle volera la succession d'Armand.

— J'espère qu'il saura s'en passer.

— Oh ! c'est sûr qu'il n'y pense pas, lui ; mais moi j'y pense. Le cher enfant vit à grand'peine de ses leçons, voyez-vous ; puis il a des projets que cette petite fortune assurerait. Si sa tante le savait, j'ai toujours idée qu'elle n'aurait point le cœur de le déshériter. J'aurais voulu

pouvoir lui expliquer la chose; mais elle a refusé de me recevoir : elle me déteste; je vous demande pourquoi?

— Parce que vous avez fait en faveur de son neveu ce qu'elle eût dû faire elle-même, père Bouvier. Votre bonne action lui est un reproche.

— C'est donc bien malgré moi, monsieur; car, loin de l'accuser, je la plains; elle a perdu l'amitié d'Armand qui était comme qui dirait sa propriété. Ah! si elle savait ce qu'elle vaut, gage qu'elle en voudrait sa part! Faudrait seulement quelqu'un qui pût lui faire comprendre la chose. Monsieur ne la connaîtrait point, par hasard?

— Pardon, je l'ai beaucoup vue autrefois, et si je pouvais quelque chose pour votre protégé... »

Le père Bouvier m'a saisi le bras :

« Ah! monsieur Raymond, faites ça, s'est-il écrié, et le bon Dieu vous le revaudra! Qu'elle ne déshérite pas son neveu par malice de vieille femme; qu'elle lui permette d'être heureux après elle sans qu'il lui en coûte... Et, tenez, ajouta-t-il en baissant la voix, j'aime mieux tout vous dire : le garçon voudrait se marier, et celle qu'il a choisie y met, comme lui, toute son espérance; mais le père ne veut pas d'un gendre sans légitime. C'est donc pour ces deux pauvres enfants le repos, le bonheur, tout leur avenir peut-être! Ah! monsieur, si vous pouviez expliquer la chose à madame de Lourière!

— Je le tenterai.

— Vrai?

— Dès demain. »

Il m'a serré la main avec attendrissement :

« Que le ciel vous paye pour nous, monsieur Raymond! s'est-il écrié. Je ne vous remercie point... parce que je ne trouve pas les mots... qu'il faudrait... mais, voyez-vous, si les choses tournent selon la justice et que

je voie l'enfant content de vivre, tout sera dit pour moi ; je pourrai fermer les yeux en répétant au roi du ciel, joyeusement et sans effort : « Que votre volonté soit faite ! »

En parlant ainsi, il m'avait reconduit malgré mes objections ; il a fallu traverser son jardin, où les touffes d'asters et de chrysanthèmes épanouissaient encore, çà et là, leurs couronnes fleuries ; lui-même m'en a cueilli un bouquet, auquel il a joint quelques roses du Bengale déjà pâlies par les froides bises d'automne, et nous nous sommes séparés avec des souhaits réciproques de paix et de santé.

Lorsque je me suis retourné, au premier pli de la colline, le bon vieillard n'était plus sur le seuil de son courtil, et la maisonnette avait disparu derrière les massifs de coudriers ; mais une colonne de fumée inclinée par la raffale en indiquait encore la place.

J'ai béni en mon cœur cet humble foyer dont le maître avait trouvé l'abondance dans la modération, la force dans le dévouement, le contentement dans l'amour, et j'ai longtemps pensé au vieillard de Virgile dont l'heureuse vie est bornée par une haie fleurie sur laquelle butinent les abeilles, et qui, la tête repliée sur son bras, écoute les chants éloignés de l'émondeur qu'accompagne le roucoulement des colombes. Rêve charmant que le poëte des Églogues reprend dans les Géorgiques ; mais rêve païen où les joies de l'âme sont oubliées. Que ton vieillard dorme doucement, ô Virgile ! bercé par le murmure des feuilles et par les rumeurs de la source voisine ; le sommeil de celui-ci est encore plus doux ; car, au milieu de ces voix berceuses de la création, il entend celles qui chantent en lui-même et qui lui rappellent le bien qu'il a fait.

XV

MES SENSUALITÉS.

En rentrant, j'ai trouvé un feu clair allumé dans le salon et mon couvert dressé. La promenade avait aiguisé mon appétit; je me suis établi dans mon grand fauteuil, les pieds sur les chenets; devant moi est le bouquet du père Bouvier, dont la fraîche senteur semble m'apporter une brise de la campagne; la flamme soupire doucement à mes pieds; le vent, qui a grandi, siffle le long des corridors, et j'entends, dans la pièce voisine, les roulades de mon serin qui, de sa cage, salue le soleil.

Mon être s'épanouit dans cette atmosphère de calme harmonieux; je sens mon cerveau se détendre, mon cœur s'élargir. Jamais, au temps de la force et de l'activité, je n'avais éprouvé cette pleine quiétude, cet abandon de moi-même, au doux roulis des habitudes domestiques.

Naguère encore mes loisirs mêmes étaient inquiets; c'est seulement depuis que la vieillesse m'a fait les heures désoccupées que je jouis pleinement de la paix du foyer et que j'en savoure les douceurs dans toutes leurs nuances, que la vie journalière m'emporte enfin sans que je la conduise.

Il y a dans le bonheur des jeunes années quelque chose de violent qui précipite la sensation, je ne sais quoi d'excessif qui met une saveur âcre au fond même du plaisir. Livré à la fiévreuse activité du sang, on ne s'arrête point aux joies, on les traverse. C'est seulement quand le temps a amorti cette fougue entre l'âge mûr et la caducité, que nous pouvons être heureux à l'aise. Il y a un printemps de la vieillesse qui est la véritable prise

de possession des jouissances paisibles ; jusqu'à elle, on a dépensé en prodigue, alors enfin on arrive à connaître la monnaie du bonheur.

J'en suis là, et j'en veux profiter. Que d'autres se fassent stoïques à la manière de Cratès, qu'ils n'accordent rien à cette *guenille* dont Dieu a pourtant fait le vêtement d'une essence immortelle, nous oserons nous écrier avec le bonhomme Chrysale :

Guenille est fort bien dit ; ma guenille m'est chère !

Avant qu'elle retourne à la terre, nous ne lui refuserons aucun des innocents bien-être qui peuvent la réjouir et retentir jusqu'à l'âme en joyeux échos. Dieu n'a-t-il pas dressé lui-même devant nous la création comme un éternel festin ? Ne nous a-t-il pas dit : « Sème le grain, et je te donnerai l'épi ; greffe l'arbre, le fruit mûrira pour toi ; fouille les forêts ou les eaux, et tout ce qu'aura surpris ton adresse t'appartiendra. » Jouir est la récompense d'acquérir. Usons donc sans remords de ce que nous devons à notre labeur. O dernières journées ! non, je ne vous dépouillerai pas de ce que Dieu vous a laissé, je ne vous ferai point plus moroses qu'il ne vous a faites ; mais je rappellerai toutes les joies qui vous connaissent encore pour qu'elles dansent en chœur à la clarté de votre soleil couchant, et vous accompagnent jusqu'au soir de leurs douces chansons.

Comme je quittais la table pour me rapprocher du feu, Roger est arrivé ; nous avons pris ensemble le café. Je lui ai répété les vers de Delille sur ce nectar mêlé

Au miel américain
Que du suc des roseaux exprima l'Africain.

Et, en revanche, il m'a annoncé que les chimistes, qui

l'avaient déclaré impropre à la nutrition, venaient de découvrir le contraire : — ce qui expliquait pourquoi, depuis cinquante ans, la moitié du monde avait pu s'en nourrir au grand scandale de la science.

XVI

UNE VIEILLE ÉGOÏSTE.

La tante d'Armand habite, à une des extrémités de la ville, une petite maison entre cour et jardin. L'écriteau cloué à la porte avertit d'essuyer ses pieds et de sonner doucement. Je reconnais les précautions habituelles à madame de Lourière, toujours soigneuse de ses aises, et qui a eu pour loi suprême la maxime : « Qu'on n'a pas trop de soi pour s'occuper de soi-même. »

Je me conforme toutefois à la recommandation. Bientôt un petit guichet s'ouvre, et une servante paraît.

Je reconnais Françoise à son large visage blafard, à ses lourdes paupières demi-baissées qui semblent n'avoir d'autre emploi que de voiler le regard, à son sourire inamovible et à son accent qui traîne pour se donner un air de douceur.

« Que demande monsieur ?

— Madame de Lourière.

— Ah ! mon Dieu ! On n'a donc pas dit à monsieur?... Madame est très-malade depuis deux mois.

— Je le sais ; mais ne peut-elle recevoir la visite d'une ancienne connaissance ?

— Ah ! monsieur est une ancienne connaissance? — Et le regard de Françoise plonge sur moi, en dessous, comme s'il voulait me descendre jusqu'au fond du cœur. Certainement, ce serait un grand plaisir pour madame...

mais le médecin a défendu tout ce qui peut la fatiguer.

— Je serai peu de temps.

— Oh ! je suis bien sûre que Monsieur n'abuserait pas... malheureusement madame dort en ce moment.

— Alors, à quelle heure devrais-je revenir ?

— Mon Dieu ! je n'oserais pas indiquer à Monsieur... Monsieur fera toujours bien de l'honneur à Madame...

— Vous lui direz que je suis venu ?

— Monsieur peut être certain que je n'y manquerai pas. »

Et elle salue en voulant refermer le guichet ; je l'arrête de la main.

— Mademoiselle Françoise me connaît donc ?

— Moi, monsieur ? dit-elle, surprise de s'entendre appeler par son nom ; c'est-à-dire... pas précisément.

— Dans ce cas, comment annoncera-t-elle à madame de Lourière ma visite ?

— C'est juste, pardon. Si monsieur veut me donner sa carte ?

— Je crois que la chose serait inutile.

— Pourquoi cela, monsieur ?

— Parce que mademoiselle Françoise oublierait probablement de la remettre, comme elle oubliait de me demander qui je suis.

— Je vous assure, monsieur...

— Au revoir, mademoiselle. »

Et je repars en laissant la servante intriguée me suivre d'un regard inquiet.

Évidemment je ne puis espérer d'être introduit par elle ; le plus court est de m'adresser au médecin de sa maîtresse qui la voit tous les jours.

Monsieur Dulac, chez qui je me rends dans cette intention, se charge volontiers de la commission ; et, dès

le soir, il m'avertit que madame de Lourière a paru ravie de mon souvenir; elle-même songeait à me faire demander; elle veut me consulter sur une affaire qui relève du droit et pour laquelle mes conseils lui seraient nécessaires. Je puis me présenter quand je voudrai, et le plus tôt sera le mieux.

Seulement monsieur Dulac, qui sait combien il est difficile de franchir le cordon sanitaire établi par Françoise, m'engage à venir à l'heure de sa première visite; il veillera lui-même à me faire ouvrir.

Je le remercie, et je suis à la porte de madame de Lourière à l'heure convenue. Je sonne; Françoise qui se présente me reconnaît; elle change de visage, mais s'efforce de cacher son trouble sous le sourire mécanique dont elle a l'habitude.

« Oh! c'est encore monsieur! Il vient savoir des nouvelles de madame? Mon Dieu! monsieur est bien bon; ça va toujours doucement... »

Je l'interromps pour lui dire :

« Votre maîtresse m'attend, ouvrez! »

Et comme elle feint de ne pas comprendre, je sonne de nouveau, et plus fort, jusqu'à ce que monsieur Dulac arrive et m'introduise lui-même, au grand désappointement de Françoise. Il ordonne à celle-ci de m'annoncer à sa maîtresse qui est avertie de ma visite, et il m'introduit dans un petit salon ouvrant sur l'antichambre.

« Maintenant, je demande la permission de vous laisser, dit-il; j'ai ici près un malade que je veux voir; je reviendrai en le quittant. Tâchez de finir sans retard avec madame de Lourière; il n'y a pas de temps à perdre. »

A ces mots, il me salue de la main, et le voilà parti...

Resté seul, je me suis mis à regarder autour de moi. Le meuble de la pièce date de Louis XV, et les injures du

temps ont forcé de le recouvrir. A voir ces vieux fauteuils Pompadour laissant passer, sous les housses blanches, des pieds maigres et fuselés, on dirait de vieilles marquises en peignoir qui se donnent des airs de jeunesse. Les dessus de portes représentent des scènes champêtres où des bergères en robes de satin écoutent, un oiseau sur le doigt, des bergers en habits de velours qui jouent du galoubet. La pendule de la cheminée a pour ornement une jeune nymphe en bronze doré qui vend une panerée d'amours. Des gravures coloriées suspendues çà et là reproduisent des scènes mythologiques; et une petite bibliothèque renferme les romans du dernier siècle.

Je cherche en vain quelque trace d'habitude sérieuse de travail; tout a la même apparence d'oisiveté futile, de galanterie surannée. C'est bien là l'intérieur tristement coquet de la femme égoïste et frivole que j'ai connue autrefois.

Enfin Françoise revient; son sourire est plus faux et son parler plus mielleux que jamais. Elle me prie de la suivre en m'avertissant que sa maîtresse est très-fatiguée, qu'elle n'a point dormi depuis plusieurs nuits, que les longues conversations lui sont mauvaises. Je me laisse conduire sans répondre, et nous arrivons ensemble devant une porte qu'elle ouvre.

Une odeur d'éther et de fleur d'oranger m'arrive comme une raffale. Je franchis le seuil, et j'aperçois enfin madame de Lourière sous ses rideaux.

Le temps pendant lequel on m'avait fait attendre avait été utilisé par elle. Relevée sur son séant, elle avait revêtu une camisole garnie de dentelles, et s'était coiffée d'un bonnet à petits plis retenu sur son front par un ruban ponceau. Des mèches de cheveux blancs, oubliées dans la précipitation de cette toilette improvisée, pen-

daient sur ses joues plombées; et les yeux avaient quelque chose de hagard dans leur fiévreuse mobilité.

A ma vue elle tendit les deux mains avec un sourire apprêté que je reconnus.

« Ah! tout le monde ne m'a donc pas oubliée, dit-elle; vous avez voulu me voir encore une fois, cher monsieur Raymond?... Françoise, faites asseoir monsieur.

Après avoir obéi en rechignant, Françoise alla s'accouder aux pieds du lit; je la regardai, mais sans qu'elle voulût comprendre mon regard. Je me tournai alors vers madame de Lourière:

« Les services de mademoiselle Françoise vous sont-ils nécessaires, chère dame?

— Nullement.

— Alors je serais désolé qu'elle se dérangeât en mon intention; elle peut retourner à ses occupations.

— Et si madame a besoin de moi? objecta la servante.

— J'avertirai, répondis-je en montrant la sonnette posée près du lit sur un guéridon. »

Elle me lança un regard de vipère, et sortit lentement en laissant la porte entr'ouverte.

Madame de Lourière se pencha hors du lit.

« Est-elle partie? » demanda-t-elle à demi-voix.

Je répondis affirmativement.

« Ah! combien je vous remercie, reprit-elle avec un soupir d'allégeance; j'avais peur qu'elle ne restât ici et ne m'empêchât de vous parler... Mais, de grâce, refermez la porte; je tremble toujours qu'elle ne soit aux écoutes.

— Êtes-vous donc dans une telle dépendance? demandai-je après avoir fait ce qu'elle désirait.

— Moi! s'écria-t-elle; ah! si vous saviez! On la croit ma servante, elle n'est que ma geôlière! Tout ici dépend d'elle : le jour, l'air, la nourriture; il faut lui obéir en

tout! Il ne m'arrive de dehors que ce qu'elle veut bien laisser passer. Aucun moyen de résistance! Je suis comme une vivante sur laquelle on a refermé sa bière; chaque fois que je demande à sortir, la malheureuse ajoute un clou!

— Mais ne pouvez-vous la chasser?

— Et qui me veillera? qui me soignera? répliqua-t-elle amèrement. Où trouver maintenant une autre servante? Non, non, il faut que je la subisse, cher monsieur, que je la retienne par des promesses! Ah! vous ne savez pas ce que c'est que la vieillesse! »

Et, attendrie à cette pensée, elle essuya deux petites larmes qui coulaient sur ses pommettes ridées. Dans son exclusive préoccupation d'elle-même, elle n'avait songé ni à mon âge, ni à mes cheveux blancs.

Je voulus la consoler; mais elle reprit en secouant la tête:

« Maintenant personne n'a besoin de moi; faible et infirme, je ne suis qu'un embarras ou un ennui: aussi tout le monde m'abandonne! Le chevalier lui-même, le croiriez-vous? le chevalier a cessé de venir, parce que je ne puis plus faire sa partie de whist. Depuis trente années, je croyais avoir un ami, je n'avais qu'un partner. »

Je ne pouvais lui répondre qu'à la place du chevalier elle eût fait comme lui, et que tel devait être le dénoûment de tout contrat qui avait eu l'égoïsme pour notaire: aussi gardai-je un silence embarrassé; elle poussa un soupir, et, levant les yeux au ciel, elle reprit:

« Du reste, je devais m'y attendre; c'est le sort ordinairement réservé aux âmes trop sensibles. -- Jamais je n'ai été véritablement aimée, cher monsieur; ma vie entière s'est passée à faire des ingrats! — Mais après ma mort, du moins, j'espère être comprise; on me rendra justice... J'aurai pour défendre ma mémoire ceux qui me devront leur bonheur. »

Elle a fait une pause ; je l'ai regardée d'un air interrogateur ; enfin elle a continué :

« Oui, cher monsieur Raymond... j'ai écrit mes dernières volontés... voilà déjà deux mois. Depuis longtemps je sais qu'il n'y a plus d'espoir... Malgré les assurances du docteur... vous avez pu le reconnaître vous-même en me voyant... car avouez que vous m'avez trouvée bien changée... que vous ne me croyiez point si mal. »

Elle me regardait d'un œil fixe et ardent, comme pour me demander de la contredire. J'ai protesté, mais plus faiblement que je ne l'aurais voulu. La vérité m'étouffait; elle l'a compris et s'est écriée :

« Non, non, ne cherchez point à me tromper... Je ne vous croirai pas... Je sens trop bien que mes forces s'éteignent... Mais qu'importe?... j'ai assez vécu... pour ne pas craindre... la... mort! »

Ce dernier mot s'était arrêté presque étouffé sur ses lèvres ; une lividité hideuse avait remplacé sa pâleur ; j'entendais ses dents claquer, et ses mains serraient convulsivement les couvertures, tandis que, la tête rejetée en arrière, et les yeux agrandis d'épouvante, elle semblait fascinée devant quelque abîme invisible.

Je me suis efforcé de la rassurer en répétant que les précautions prises par sa prudence, loin de lui montrer le terme comme prochain, devaient rasséréner son esprit et la laisser désormais uniquement occupée de sa guérison. Elle a saisi avec empressement ce vague espoir ; elle s'est mise à énumérer avec une minutieuse complaisance tous les symptômes favorables qui pouvaient annoncer son rétablissement; elle a fait un mouvement pour se redresser, afin de me prouver qu'elle était plus forte qu'on ne semblait le croire.

Cependant quelque chose protestait en elle ; je l'ai vue

tout à coup changer de visage et frissonner. Ses yeux se sont fermés un instant comme pour échapper à une funèbre vision ; enfin elle a repris très-bas :

« N'importe... quoi qu'il arrive... j'ai voulu vous voir pour vous consulter sur ce testament... pour savoir si rien n'y manquait... pour le déposer entre vos mains. »

J'ai dit que j'étais touché de cette marque de confiance, mais que d'autres y avaient sans doute plus de droits, et j'ai nommé des parents, d'anciens amis !

« Ne m'en parlez pas, a-t-elle repris en m'interrompant ; tous m'ont délaissée, parce qu'ils n'attendent rien de moi... A mon tour, je ne veux rien d'eux... c'est à vous que je me confie. »

Je me suis incliné ; elle a fouillé sous son oreiller et m'a remis une clef en me désignant le meuble que je devais ouvrir. Dans le compartiment indiqué, j'ai trouvé le testament ; elle l'a déplié elle-même, et me l'a présenté d'une main qui tremblait.

« Lisez ! » a-t-elle dit avec une espèce de solennité sentimentale.

J'ai pris le papier et j'ai lu tout bas :

« Celle qui a signé son nom au bas de cette page, déclare que ce qui va suivre est l'expression de ses dernières volontés.

» 1° Voulant laisser un souvenir qui témoigne de sa sympathie pour les orphelins, elle demande que le premier tiers de ce qu'elle possède soit consacré à l'éducation de l'enfant trouvé qui naîtra le plus près du moment de sa mort, et que cet enfant reçoive un des noms de la donatrice ; 2° afin d'encourager les choix du cœur, elle veut que le second tiers de sa fortune soit employé à doter une jeune fille pauvre qui voudra faire un mariage d'inclination ; 3° dans l'espoir de ranimer des sentiments

trop attaqués de nos jours, elle ordonne de placer le dernier tiers de ses biens en rentes sur l'État, et de consacrer les revenus à la fondation d'un prix annuel qui devra être accordé à l'auteur de la meilleure pièce de vers sur les devoirs de la famille.

» L'existence de ces prix, désignés sous le nom de *prix Lourière*, sera annoncée par toutes les voies de la publicité, de manière que les concurrents puissent se trouver avertis.

» Écrit le 12 octobre, librement et de ma propre main, par moi,

» Marie-Anatole-Malvina de Lourière. »

Jusqu'à la dernière ligne, j'avais espéré que le neveu ne pourrait être complétement oublié : arrivé à la signature, je laissai échapper une exclamation, et je retournai le testament.

« Qu'est-ce? demanda la malade qui m'observait d'un œil inquiet. Manquerait-il quelque chose à la validité de l'acte.

— A la validité, je ne le pense pas, ai-je répondu ; mais à sa justice.

— Comment?

— Je cherche un codicille qui réserve les droits du fils de votre sœur. »

Elle a tressailli.

« D'Armand! a-t-elle repris l'œil enflammé : c'est Armand que vous voulez dire? ne m'en parlez pas! il n'y a rien de commun entre nous, je ne le connais plus.

— Qu'avez-vous donc à lui reprocher? » ai-je demandé doucement.

Sa tête cadavéreuse s'est redressée; un nuage de bile a passé sur ses yeux vitreux.

« Ce que j'ai à lui reprocher! s'est-elle écriée d'une voix rauque; vous me le demandez? D'abord sa naissance ! »

Et comme je relevais la tête d'un air étonné :

« Oui, sa naissance, a-t-elle continué avec une dureté emportée. Avez-vous oublié la mésalliance de sa mère? une Dumont épouser un épicier de village, un homme de rien, un manant ! »

J'ai voulu objecter que c'était un mariage d'inclination.

« Dites une honte dans la famille, a repris madame de Lourière : aussi Dieu l'en a punie; elle est morte comme elle le méritait, seule, misérable, laissant un fils sans ressources !

— Mais ce fils, ai-je commencé... »

Elle ne m'a point permis de poursuivre.

« Ce fils ! s'est-elle écriée, il a suivi l'exemple de sa mère. Au lieu de partir pour l'honneur de notre nom, de s'embarquer comme mousse sur quelque navire, et de ne plus reparaître, ne s'est-il pas laissé adopter par un parent de son père ! un rustre sans éducation !... m'exposant ainsi à entendre répéter par tout le monde que je l'abandonnais... que j'étais une mauvaise parente ! car on l'a dit, monsieur; on m'a accusée de n'avoir rien fait pour lui !... quand j'avais proposé de payer son voyage jusqu'à Brest, et de l'envoyer aux colonies ! — Mais non, il a préféré rester ici... suivre les écoles gratuites avec des enfants de rien... Je ne pouvais sortir sans le rencontrer en vieille blouse raccommodée aux coudes, et en bonnet de laine, comme un fils de paysan ! Encore avait-il l'impertinence de me reconnaître ! Oui, monsieur, croiriez-vous que le petit malôtru ne passait jamais près de moi sans me saluer d'un : — Bonjour, ma tante ! »

Et, comme si elle ne pouvait supporter ce souvenir,

elle a étendu la main vers un flacon d'éther qu'elle s'est mise à respirer. J'ai tâché de contenir mon indignation et mon dégoût.

« Soit, madame, ai-je repris; mais depuis, le bonnet de laine et la blouse ont disparu; votre neveu ne peut plus faire honte à personne.

— Oh! c'est juste! a-t-elle répliqué ironiquement; n'ai-je point entendu dire que monsieur Armand était devenu un personnage? Il apprend, je crois, le grec et le latin à des marmots.

— Lui-même aurait pu vous le dire, si vous l'aviez permis; car il s'est présenté plusieurs fois pour vous voir.

— Dites pour calculer combien de temps encore il devrait attendre mon héritage.

— Madame...

— J'en suis sûre! a-t-elle continué amèrement, et vous-même, monsieur... Voyons, vous dont on cite la franchise, oseriez-vous soutenir qu'il venait par sympathie pour moi, qu'il m'aime sincèrement, que ma mort le jettera dans le désespoir? »

Il y avait dans l'accent de madame de Lourière je ne sais quoi d'ironique et de provoquant qui m'a échauffé.

« Mon Dieu! madame, me suis-je écrié, je n'ai point l'habitude des exagérations; un neveu qui a toujours été tenu éloigné ne peut vous témoigner les sentiments qu'il aurait pour une parente dans laquelle il eût trouvé une seconde mère.

— C'est-à-dire que vous m'accusez de n'avoir point joué ce rôle?

— Je n'accuse point, madame, je défends, et je dis que si, en venant à vous, votre neveu n'apportait pas l'amour passionné d'un fils, il n'obéissait pas davantage, j'en suis certain, à un honteux calcul d'héritier.

— Alors, tout est pour le mieux, » a-t-elle fait observer d'un accent railleur.

Ma patience était à bout.

« Non, tout n'est pas pour le mieux, madame, ai-je répondu en élevant la voix; car vous punissez ce jeune homme de torts contestables, et qui, en tout cas, ne sont point les siens. Ce testament prétend témoigner de votre pitié pour les enfants abandonnés. Votre neveu n'est-il donc pas orphelin? Vous proposez un prix pour ceux qui chanteront les devoirs de la famille; faites mieux, madame, donnez un bon exemple en les remplissant; vous voulez enfin favoriser le choix de cœur d'une jeune fille, eh bien! il y en a une qui aime Armand, et dont vous pouvez assurer le bonheur.

— Qui vous l'a dit? a interrompu madame de Lourière.

— Son parrain lui-même.

— Ainsi vous l'avez vu?

— Avant-hier. »

Elle a frappé l'une contre l'autre ses mains de squelette.

« Ah! je comprends alors, s'est-elle écriée avec un rire d'agonie; ce sont eux qui vous envoient; vous êtes leur homme d'affaires? Folle que je suis! j'ai cru que votre carte de visite était une marque de souvenir, de pitié! ce n'était qu'un piége! — Rendez-moi cet acte, monsieur, rendez-le-moi. — Malheureuse! malheureuse! n'avoir personne à qui me confier, personne qui m'aime! »

Elle m'avait arraché le testament; je n'ai pu me contenir plus longtemps.

« Et qui donc avez-vous aimé vous-même? ai-je répondu en me levant; je ne suis point envoyé par votre neveu; mais quand un autre le serait, pourquoi vous en plaindre? A-t-il quelque raison de s'intéresser à vous?

L'amour des enfants est une rente ; pour qu'ils la payent, il faut avoir placé dans leurs cœurs un capital de tendresse. Subissez la loi que vous avez faite, en n'étant aujourd'hui pour lui qu'une étrangère.—Malheur, madame, aux vieillards qui n'ont su se rattacher personne par le dévouement, aux parents dont la vie est moins protectrice que la mort !...

— Et je suis de ceux-là, n'est-il pas vrai? s'est-elle écriée. Alors que me parlez-vous de sœur, de neveu, de fille à doter? Personne ne m'aime, je le sais, je le sais. — Eh bien, moi aussi je ne veux aimer personne ! Ce testament est en bonne forme ; vous-même l'avez dit tout à l'heure. Je veux le remettre au notaire... Qu'on le fasse venir aujourd'hui, tout de suite. »

Elle avait saisi sur le guéridon la sonnette qu'elle agitait.

« Ah ! ah ! ah ! ceci est ma vengeance : amis, parents, serviteurs, tous ont compté sur mon héritage : tous seront trompés. Rien pour le chevalier, — rien pour le neveu, — rien pour Françoise... »

Un cri de la servante, qui venait d'entrer par la petite porte, l'interrompit. Madame de Lourière saisie cacha vivement sous ses draps le papier qu'elle m'avait repris ; Françoise écarta brusquement le rideau et laissa voir ses traits. Le masque de douceur qu'elle portait d'habitude semblait avoir subitement fondu ; ses yeux lançaient des flammes, et tous les muscles de son visage frissonnaient.

« Ne me cachez rien, j'ai vu... s'écria-t-elle : c'est le testament de madame, et malgré ce qu'elle me répète tous les jours, je n'y suis pas !

— Que voulez-vous dire? balbutia la mourante.

— Ah ! madame n'a pas besoin de chercher encore à me tromper, s'écria la fille avec violence ; j'ai bien entendu tout à l'heure : Rien pour Françoise ! et à chaque

nuit que je passais, madame me faisait de nouvelles promesses; elle me retenait ici quand j'aurais pu trouver ailleurs de meilleurs gages; elle me volait mon temps, ma santé!

— Écoutez-moi!

— C'est inutile. Rien pour Françoise! vous l'avez dit. Eh bien, alors aussi, rien pour madame! qu'elle cherche quelque autre qui la soigne et la garde.

— Mais je vous répète...

— Rien, interrompit la servante dont le désappointement se tournait en rage; que madame reprenne ce qui lui appartient. : — Voilà, — voilà, — voilà! »

Et elle jetait sur le lit de la mourante son tablier, ses clefs, le petit livre de ménage, la dernière ordonnance du médecin.

J'essayai en vain de m'entremettre; l'emportement de Françoise grandissait à mesure qu'elle rappelait les promesses solennelles faites par sa maîtresse, en indiquant les jours, les lieux, les circonstances. La mourante ne put supporter ce débat; je la vis retomber en arrière, les bras roidis et les yeux fermés. Je crus qu'elle expirait; mais après un spasme assez court, elle reprit ses sens; ses paupières s'entr'ouvrirent; elle regarda autour d'elle. Je voulus sonner la servante qui était sortie comme un orage; madame de Lourière me retint du geste.

« Ne l'appelez pas, murmura-t-elle avec un tremblement nerveux... Je ne veux plus la voir.

— Permettez au moins que je sorte pour chercher quelqu'un.

— Non, non, bégaya-t-elle en s'efforçant de me retenir; par grâce... par pitié!... au nom de tout ce que vous avez aimé... ne me laissez pas seule... ici... avec elle... J'ai peur, j'ai peur! »

Il y avait dans le visage et dans l'accent une telle expression d'épouvante que je fus pris de pitié. Je me rassis près du lit de la mourante en m'efforçant de la rassurer ; mais son trouble égaré l'empêchait d'entendre. A toutes mes assurances, elle répondait par les mêmes prières, à chaque instant plus incohérentes ; une sorte de râle convulsif entrecoupait sa voix ; des plis livides sillonnaient ses joues, et sa coiffure défaite laissait retomber des mèches hérissées de cheveux gris.

Je me relevai, cherchant en vain les moyens de la secourir. Le guéridon était couvert de fioles étiquetées dont j'ignorais l'emploi. Toutes mes questions à ce sujet n'obtinrent d'autre réponse que des exclamations haletantes et incompréhensibles.

Cependant je sentais la main de madame de Lourière qui avait saisi une des miennes se mouiller d'une sueur glacée ; ses lèvres demeuraient entr'ouvertes par le ressort d'un dentier de métal qu'elle n'avait plus la force de refermer, et ses paupières tremblotaient dans une dernière lutte contre l'éternel sommeil.

Saisi d'une sérieuse inquiétude, je regardai autour de moi en poussant un cri d'appel. La porte s'ouvrit presque au même instant, et le médecin parut.

« Ah ! docteur, m'écriai-je, on a besoin de vous. »

Il s'approcha du lit, examina la malade, consulta le pouls, puis, me prenant à part :

« Il y a donc eu une crise ! » demanda-t-il à demi-voix.

Je lui racontai brièvement ce qui s'était passé, en exprimant la crainte que cette secousse n'eût aggravé le mal.

« Impossible, dit-il en secouant la tête ; les heures étaient comptées ; l'agonie devait commencer aujourd'hui ou demain.

— Mais ne peut-on rien au moins pour l'adoucir ?

— Peu de chose ; j'essayerai pourtant. »

Il alla au guéridon et écrivit une ordonnance.

« Ceci est pour le pharmacien.

— Je m'en charge.

— Madame de Lourière est-elle donc véritablement seule ?

— Vous voyez.

— Alors il faudrait avertir une garde-malade.

— Sur-le-champ. »

Il me donna une adresse, et je partis.

Un quart d'heure après, la garde et la potion étaient chez la mourante.

J'y revins moi-même le soir : contre toute attente, elle avait repris quelque force et venait de demander le prêtre. J'espérais que les derniers conseils de la religion amolliraient enfin ce cœur endurci.

Le jour suivant, l'agonie continua. Le médecin, qui se sentait inutile, n'était plus revenu. A la tombée du jour, j'y retournai : cette fois, la garde-malade avait quitté la mourante, qui, disait-elle, n'avait plus besoin de personne pour finir ; elle causait tranquillement sur le seuil avec les voisines. Enfin, lorsque je me présentai de nouveau le lendemain, je trouvai la porte grande ouverte. Madame de Lourière était morte dans la nuit, et le juge de paix appelé se préparait à mettre les scellés.

Je rencontrai dans la première pièce les gens de justice qui instrumentaient ; dans la seconde, les employés des pompes funèbres qui prenaient la mesure du cercueil. On marchait à grand bruit, on parlait haut et l'on riait comme dans une maison vide.

Je pénétrai jusqu'à la chambre mortuaire ; la garde préparait son café près de l'alcôve dont les rideaux avaient été rabattus.

Je les écartai doucement, et j'aperçus la morte recouverte du suaire. Elle était là indifférente à tous et déjà oubliée avant d'avoir disparu! Son cœur avait cessé de battre sans qu'aucun cœur se troublât; elle s'en allait sans laisser de vide dans aucune autre existence; peu importait pour ceux qui avaient survécu de la savoir sous le ciel ou sous la terre! Sa vie même avait été une tombe sur laquelle l'égoïsme avait gravé l'épitaphe de tous les dévouements et de toutes les affections!

XVII

GRAND-PÈRE.

René et Félicité sont mariés; je suis allé voir la nouvelle épousée dans la petite boutique où elle s'est établie; je l'ai trouvée ravie, affairée, riant à tout venant. Je commence à croire que l'esprit d'ordre et la bonne humeur suffiront pour assurer sa réussite. Les acheteurs du faubourg semblent très-satisfaits de trouver tout en place sur les étagères, et au comptoir cette bonne figure joviale. Il se pourrait bien, après tout, que mes craintes fussent trompées et que l'humble ménage, au lieu de courir vers la misère, entrât, à petits pas, dans l'aisance.

En général, nous autres hommes d'étude, nous ne comprenons pas grand'chose aux gens purement pratiques; quand il faut les classer, nous partons toujours de nous-mêmes, nous supposons que tout doit nous ressembler; nous préjugeons l'intelligence de notre cuisinière sur son orthographe.

Il est très-rare qu'on sache sortir de ses préoccupations personnelles pour se placer au milieu des réalités du

monde et apprécier les gens d'après leur aptitude à y satisfaire. Nous faisons tous, plus ou moins, comme Vestris qui s'étonnait qu'un de ses anciens élèves, à qui il n'avait jamais pu apprendre la gavotte, fût devenu un grand homme d'État. Il semble que chacun ait dans ses habitudes et dans ses occupations l'unité de mesure de la capacité humaine.

Aussi, voyez quelles indignations quand une de ces activités vulgaires arrive à la fortune ou à l'influence! Avec quelle ironie superbe nous montrons au doigt ces parvenus du fait! Que de récriminations contre une société où l'épicier du coin de rue s'enrichit plus sûrement et plus vite que l'artiste, le savant, l'écrivain! — Comme si cette société vivait seulement de livres, de problèmes ou de statues, et n'avait pas surtout besoin des journaliers de la vie! Comme si les plus favorisés par le hasard devaient encore être les plus favorisés par les hommes et se trouver ici-bas heureux comme les rois sont puissants, par la grâce de Dieu!

Ne pouvons-nous donc comprendre que ce monde est une vaste machine sortant d'une main surhumaine qui a donné à chaque partie une fonction et non un privilége? Pourquoi les roues orgueilleuses qui conduisent le mouvement reprocheraient-elles aux mille branches d'acier destinées à le recevoir le cuivre qui les orne et l'huile qui adoucit leurs efforts?

Je suis sorti de la petite boutique de Félicité rassuré sur son avenir et sur celui de René, entrevoyant déjà pour eux une prospérité lointaine. Qui sait si de cet humble couple ne sortira point une race qui, quelque jour, protégera la mienne? Dans le prodigieux mouvement de va-et-vient des sociétés modernes, ces retours n'ont rien que d'ordinaire, et j'ose ajouter, rien que de juste, car

ils transportent dans l'organisation générale la mobilité introduite par le créateur dans l'organisation individuelle des êtres. En appliquant l'hérédité aux classements, la société substitue une règle artificielle à la loi divine; au contraire, en se servant du plus capable et du plus actif, elle obéit à cette loi; elle recrute d'après l'indication de Dieu lui-même. — Grandissez donc, fils du valet et de la pauvre servante; soyez les maîtres de ceux qui descendront de moi, et si vous êtes véritablement les plus dignes, j'en remercie d'avance le ciel et les hommes.

Ma fille m'avait écrit qu'une occasion s'offrant, elle n'attendrait point les vacances pour me faire conduire Blanche et Henri; mais elle dépendait de la famille qui devait s'en charger, et ne pouvait, d'avance, m'indiquer le jour de leur arrivée.

Ce matin j'ai entendu tout à coup, dans l'antichambre, deux fraîches voix d'enfants; la porte a été ouverte, une petite fille s'est avancée souriante avec un petit garçon qui se cachait derrière elle; je l'ai devinée; mon cœur battait, mais j'ai attendu.

La petite fille est venue vers moi un peu timide, et a dit:

« C'est nous, grand-papa! »

J'ai ouvert les bras, et tous deux s'y sont jetés.

Leur conducteur était dans l'antichambre d'où il jouissait de nos embrassements. Il s'est enfin décidé à entrer; il m'a rendu le meilleur témoignage des deux enfants, et, après bien des grâces rendues, il est parti.

Je les voyais donc enfin, ces chers rejetons d'une souche près de se dessécher. Ils se tenaient là, devant moi, dans toute la verdeur de leur pousse printanière. J'ai attiré Blanche à ma droite, Henri à ma gauche, et je les ai gardés serrés ainsi contre ma poitrine, leurs doux visages tournés vers moi et leur haleine sur ma joue.

Je cherche dans leurs traits cet air de famille qui est comme l'éternelle renaissance des vieux qui meurent dans les jeunes qui survivent. Tous deux ont bien vite compris sans doute combien ils m'étaient chers, car ils se sont aussitôt familiarisés. Blanche a appuyé sa tête bouclée sur mon épaule, tandis que Henri jouait avec les breloques de ma montre; ils se sont mis à causer librement. En une heure j'avais lu au fond de ces âmes où rien ne se cache.

Blanche, qui est l'aînée, se montre déjà protectrice et conseillère. Elle redresse Henri, elle l'aide, elle l'excuse; la sœur s'exerce de loin à être mère. Henri, plus ardent, s'élance à l'aventure dans tous les sentiers, mais revient au cri de Blanche, lui dit : « Ne crains rien, je suis là! » et repart. L'enfant s'essaye à être homme.

Cette première connaissance faite, je les ai présentés tous deux à monsieur Baptiste, qui les a salués de son salut grave; je leur ai dit qu'il serait pour eux ce qu'eux-mêmes seraient pour lui, et monsieur Baptiste a confirmé mes paroles. Les deux enfants regardent cette figure grave avec un peu de surprise, et ne savent trop s'ils doivent avoir crainte ou confiance; mais l'habitude arrangera tout : les oiseaux s'enhardissent bien vite à nicher dans les arbres les plus sombres. . . . . .

. . . J'en étais sûr, Blanche, Henri et monsieur Baptiste vivent fort bien ensemble, quoiqu'un peu cérémonieusement.

Le père Labat raconte que, de son temps, les soldats espagnols, lorsqu'ils se relevaient à la faction, se saluaient avant d'échanger la consigne, et se demandaient réciproquement des nouvelles de leurs seigneuries. Je vois tous les matins le même spectacle au moment où les enfants et monsieur Baptiste se rencontrent.

Après tout, j'aime ces égards, même dans leur excès; ils habituent à respecter les autres et à rester maître de soi-même. On dit que la politesse est le semblant de la bienveillance, mais alors la grossièreté est le semblant de l'aversion, et, grimace pour grimace, je préfère celle qui me rit à celle qui m'offense. Il y a d'ailleurs dans la politesse plus qu'une apparence; c'est, comme son nom l'indique, un certain *poli* dans les habitudes, dans les manières, grâce auquel les ressorts de la vie se rencontrent sans brisements.

Aussi tout va à merveille; jamais de querelles ni de plaintes. Le logis a repris son mouvement d'autrefois. Voici sur le guéridon une broderie commencée; le piano se réveille; des éclats de rire d'enfant ont interrompu le grave silence de la vieillesse et du veuvage; j'entends de petits pas courir dans le vide des chambres désertes, et je répète à demi-voix les beaux vers d'un poëte que j'ai le bonheur de comprendre, bien qu'il ne soit pas de mon temps.

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Vingt fois par jour Blanche ou Henri entr'ouvrent la porte du petit salon où je me tiens; ils avancent la tête en disant doucement:

« Êtes-vous occupé, grand-papa? »

Je me retourne avec un sourire et je leur fais signe d'entrer. Un des bénéfices de mon âge, je l'ai déjà dit, est de me laisser toujours libre de donner audience à la joie. Blanche, qui m'embrasse, reste le plus souvent appuyée

à mon épaule sans parler ; on voit qu'elle est venue seulement pour venir, pour ne pas être seule, pour se sentir aimée, tandis que Henri, debout devant moi, m'interroge ; lui, il regarde et veut connaître. Je m'efforce de répondre à ses questions, je rends à sa sœur ses caresses, je suis tout à tous deux sans objections et sans réserve. Ma tendresse n'est contrainte par aucun scrupule, car je n'ai point ici, comme pour mon fils et ma fille, la charge d'une éducation. Retiré de l'action, le grand-père n'a plus le temps d'entreprendre une pareille tâche, il est en vacances de la vie. Il a le droit de ne demander aux enfants que leurs rires et leurs baisers. D'autres surveillent à leur tour la classe d'un œil sévère, lui n'a désormais qu'à jouer le rôle du vieil arbre qui ombrage les récréations.

Cher et doux privilége ! Ainsi l'âge nous ôte le poids de la responsabilité. Tandis que d'autres, la balance de la justice en main, pèsent les actions et redressent les torts, réfugiés dans la zone sereine qui sépare les deux mondes, nous montons au rang de ces princes auxquels la fiction constitutionnelle n'a laissé que le droit de faire grâce ; nous régnons, nous ne gouvernons pas !

Henri n'a pas voulu suspendre complétement ses études de collége ; il travaille chaque jour quelques heures, et, l'un de ces matins, il m'a apporté les Églogues de Virgile en me demandant de lui traduire deux vers qu'il ne pouvait comprendre.

Mes explications l'ont satisfait sans doute, car il est bientôt revenu avec l'histoire de Justin, puis avec un des traités de Cicéron. Insensiblement la consultation s'est transformée en un véritable enseignement, et, depuis trois jours, me voilà répétiteur improvisé, refeuilletant mes auteurs de classe.

Je ne puis dire l'effet qu'ils m'ont produit. Mon esprit

se promène à travers leurs images et leurs pensées comme un absent qui reverrait son hameau après un demi-siècle. Je me retrouve peu à peu; mille souvenirs me reviennent; je reconnais des accents autrefois familiers. L'histoire de mon enfance se recompose vers par vers dans les entrelignes de ces vieux livres. Je me revois au fond de la sombre salle garnie de bancs boiteux et de tables marbrées d'encre; j'entends la voix monotone du maître en soutane qui bourdonne dans l'ombre de la chaire; deux longues lignes d'écoliers sont là rangées contre le mur; je reconnais successivement leurs visages, et mon esprit s'échappe malgré moi pour les rechercher dans la vie; il repasse rapidement leurs histoires, maintenant, hélas! closes pour la plupart.

Mais il en est une surtout qui me revient sans cesse et que ce volume d'Églogues m'a rappelée. En retournant la dernière feuille, j'ai aperçu, sur le carton frangé, un nom presque disparu. C'est celui du premier ami de collége, de ce *copain* avec lequel on partage tout, espérances, coups de poing, rancunes et raisiné. Gardé en souvenir de lui et passé successivement de mon fils à mon petit-fils, ce livre semble reporté sous mes yeux pour me reprocher l'oubli de son premier maître.

Ah! je crois encore le voir traverser pour la première fois notre cour de récréation, conduit par sa mère, pauvre femme au visage pâle et aux épaules courbées, qui portait le deuil des veuves. Bien qu'il fût déjà grand, il lui donnait la main par un reste d'habitude enfantine, et nous, qui avions interrompu nos jeux pour regarder *le nouveau*, nous échangeâmes un sourire ironique. A la la vue des soins apportés aux moindres détails du costume de l'écolier, de l'élégance de ses manières, de la sollicitude empreinte dans tous les mouvements de celle

qui semblait le garder comme un trésor, le Triboulet de notre division s'écria :

« C'est le Dauphin ! »

Et on ne l'appela plus autrement.

Mais la raillerie qui l'avait méchamment baptisé, à la manière des fées ennemies des vieux contes, devait échouer comme elles : le bon naturel de l'enfant vainquit la mauvaise marraine; le surnom destiné à le rendre ridicule lui resta innocemment, et sa douceur finit par enlever à l'épigramme son aiguillon.

Pauvre Dauphin ! comme il savait bien faire pardonner son respect pour les maîtres par sa complaisance pour les camarades ! Quand le souvenir de sa mère lui revenait trop vif, et qu'il allait se promener seul à l'ombre d'un des grands murs du préau, comme au premier appel il essuyait sa joue humide ! comme il accourait souriant et prêt à tous les jeux proposés !

Mais aussi quelle attention à la classe quand le maître parlait ! que d'application à l'étude ! Jamais un oubli, jamais une négligence, jamais un mensonge ! A chaque fin d'année, tous les prix étaient pour lui, et nul ne songeait à les lui envier, tant ils lui paraissaient acquis; on disait :

« C'est au Dauphin. »

Comme on eût dit :

« Les fleuves sont à l'Océan. »

Il n'y mettait lui-même ni ambition, ni orgueil, mais seulement l'espoir de contenter sa mère; c'était elle seule qu'on couronnait sur son front. Tous les ans on la voyait reparaître à cette distribution, vêtue des mêmes habits de deuil. Elle et son fils en étaient devenus l'intérêt et la gloire; le collége les avait tous deux adoptés. La solennité achevée, le Dauphin partait chargé de livres et de couronnes, tenant sur un de ses bras le bras de la veuve

qui tremblait de bonheur; et tous les regards les suivaient; on les aimait de tant s'aimer.

Six années s'écoulèrent ainsi; le terme des études approchait, et en même temps celui de la séparation. Mon *copain* n'en parlait jamais, mais il redoublait d'efforts; il voulait que son retour fût pour sa mère la fin de toutes les épreuves. Il fallait, pour cela, finir avec assez d'éclat pour qu'une carrière lui fût immédiatement ouverte; on lui en avait donné l'espoir, et afin de la mériter il ne descendait plus aux heures de récréation; il prolongeait son travail jusqu'au milieu de la nuit, il le reprenait aux premiers rayons de l'aube.

Un jour pourtant il ne se leva point. On le chercha. Il n'avait pu quitter son lit où la fièvre le faisait grelotter. Le médecin avait déjà fait sa visite quotidienne, on ne l'envoya point chercher; on attendit, dans l'espoir qu'un peu de repos suffirait au malade; mais le soir il avait les joues empourprées, l'haleine ardente, les yeux étincelants; le lendemain il ne nous reconnaissait plus!

Les secours furent alors prodigués, mais inutilement. Le délire du Dauphin ne fit que grandir; il se croyait devant ses maîtres, il répétait à haute voix les leçons apprises. Par instant, la mémoire lui faisait faute, et alors on voyait tous ses traits se crisper; sa main tourmentait convulsivement son front, ses yeux prenaient une expression d'égarement fixe et douloureux; puis, par un effort de la volonté qui semblait survivre en lui, il reconquérait le souvenir et reprenait sa récitation interrompue.

D'autres fois il se croyait soumis à quelque interrogatoire solennel qui allait décider de son sort; il répondait à des questions imaginaires, il expliquait tout haut les passages demandés, il les commentait avec une hésitation inquiète. Les camarades de classe venaient l'un après

l'autre à son chevet et s'en retournaient le cœur serré en secouant la tête; tout espoir était visiblement perdu.

Moi, j'avais obtenu de ne le point quitter et je suivais les rapides progrès de cette agonie délirante. Bientôt les forces s'affaiblirent; le malade ne s'agitait plus; sa voix alanguie répétait confusément quelques vers de Virgile qu'il avait particulièrement aimé. On eût dit que tous les autres, poëtes, orateurs, historiens, avaient abandonné le mourant, et que le berger de Mantoue était seul resté, murmurant à son oreille quelques fragments de mélodie, comme une mère qui endort son enfant. Dans le flux et le reflux des vagues pensées qui traversaient cette agonie, chaque vers balbutié semblait une rapide allusion ou un fugitif souvenir. Tantôt quelque gracieux tableau de son enfance surgissait dans ce dernier rêve, et il répétait tout bas :

J'allais entrer dans ma douzième année; je pouvais
Déjà atteindre de mes mains les fragiles rameaux*.

Puis un plus tendre souvenir succédait, une douce figure passait confusément devant ses paupières à demi closes, sa voix bégayante laissait tomber le passage si connu :

Commence, jeune enfant, à reconnaître ta mère en lui souriant**.

Et comme je me penchais sur lui pour m'efforcer de lui imposer doucement silence, il reprenait d'un accent plus élevé :

Continuons en chantant; les chants abrégent la route***.

Mais presque aussitôt, pris d'une subite défaillance, il

* Alter ab undecimo tam me jam ceperat annus
Jam fragiles poteram a terra contingere ramos.
** Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.
*** Cantantes licet usque (minus via lædat) eamus.

refermait ses paupières appesanties, et sa voix mourait en bégayant l'adieu du poëte :

Assez ; l'ombre est fatale à ceux qui chantent *.

Ce furent les derniers mots que l'on put distinguer. Le malade tomba bientôt dans cette somnolence convulsive qui précède la séparation suprême ; une nuit encore se passa, mais le lendemain le râle s'éteignit insensiblement, et quand le médecin arriva, tout était fini.

Le collége entier alla conduire le mort à sa dernière demeure. C'était la première fois que je voyais descendre dans la terre quelqu'un dont j'avais touché la main, que j'avais senti vivre comme moi. Tous les détails me sont encore présents. Le jour était clair et froid ; les campagnes, récemment labourées et tachées de neige, avaient l'apparence d'un immense suaire noir semé de larmes blanches ; les prêtres, qui marchaient en tête, chantaient les hymnes funèbres ; entre chaque verset il y avait une pause, et l'on n'entendait que le bruit de nos pas sur la route gelée. Enfin nous arrivâmes au cimetière. Le cercueil fut déposé à côté de la fosse, et, tandis que les fossoyeurs se consultaient à voix basse, il y eut un assez long silence. Je regardais le trou sombre où le compagnon de mes études et de mes jeux allait disparaître ; un petit oiseau saisi par le froid chantait plaintivement, à quelques pas, sur la branche dépouillée d'un saule pleureur. Aussi loin que mon regard pouvait s'étendre, il n'apercevait que des tombes à demi enfouies sous la neige ou des croix penchées auxquelles les glaçons pendaient comme des larmes ! Jusqu'alors je m'étais tenu ferme ; mais cet ensemble froid, triste et mort me donna le fris-

* Surgamus ; solet esse gravis cantantibus umbra.

son; je sentis mon cœur se gonfler; je m'éloignai brusquement pour me mêler aux derniers rangs.

Le bruit du cercueil qui frôlait la fosse me fit retourner malgré moi; j'entendis la terre s'ébouler, je vis les porteurs retirer avec effort les cordes qui grinçaient sous la lourde bière; puis la voix des prêtres se fit entendre de nouveau; le dernier adieu fut adressé au mort, et les fossoyeurs commencèrent à rejeter sur lui la terre tandis que nous passions l'un après l'autre.

Au moment où j'arrivai, on n'apercevait plus qu'un des bouts du cercueil; il se dressait du fond de la fosse, comme si le trépassé eût fait un effort, dans l'enveloppe de chêne, pour sortir de son lit funèbre. Je tressaillis, et dans mon trouble mon pied trébucha; j'aurais glissé dans la tombe encore entr'ouverte sans un bras qui me retint. C'était celui de notre excellent professeur.

« Prenez garde! dit-il avec une douce tristesse; c'est assez d'un, c'est trop! »

Puis il se retourna vers le cercueil qui allait disparaître: il découvrit lentement sa chevelure blanche, et adressa à celui que nous ne devions plus revoir, dans la langue qu'il savait si bien, le salut des combattants du cirque à César :

« *Ceux qui doivent mourir te saluent**. »

Les jours suivants furent tristes. Quand le Dauphin était là, bien peu y pensaient; mais depuis qu'il avait disparu, tous les yeux semblaient le chercher. Sa seule place vide occupait plus que toutes les places remplies.

Moi surtout, je ne pouvais m'accoutumer à ce départ. Il fallut pour cela bien des jours; enfin le temps fit son office. Près d'un mois s'était écoulé : un nouveau venu

* Morituri te salutant.

avait remplacé l'absent, chacun s'était repris à ses habitudes, lorsqu'un jour, au milieu de la récréation qui suivait le dîner, un mot courut tout à coup de proche en proche, et, bien que prononcé à demi-voix, il nous arrêta comme un cri :

« La mère du Dauphin ! la mère du Dauphin ! »

Tous les jeux furent suspendus ; tous les regards s'étaient tournés du même côté.

La veuve traversait la cour, toujours vêtue de noir, mais plus pâle et plus courbée. Derrière elle marchait le garçon de salle portant ce qui pouvait lui rappeler son fils : des livres, un violon, quelques cahiers remplis de son écriture. La pauvre femme se retournait à chaque instant vers ces tristes richesses dans la crainte de les perdre encore. Arrivée près de nous, elle s'arrêta ; son œil se promena dans nos rangs, comme si elle eût espéré y découvrir quelque trace plus vivante de son fils ; elle semblait demander ce qui pouvait le lui mieux rappeler, chercher les endroits où il avait coutume de se tenir, ceux d'entre nous qu'il préférait. Un instant je crus qu'elle allait nous parler ; elle avait fait un pas vers le groupe où je me trouvais, mais l'effort était sans doute trop grand ; elle s'arrêta brusquement, rabattit son voile noir, et traversa la cour d'un pas hâté.

Nous la suivîmes des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, puis nous nous regardâmes, et on se sépara sans rien dire.

Hélas ! quelques années auparavant, nous l'avions tous vue passer là, tenant par la main l'enfant qu'elle n'avait sevré de son lait que pour l'allaiter de tendresse ; nous l'avions vue revenir six fois pour jouir de ses triomphes. Mère trop confiante, elle avait livré au collége le fruit de ses douleurs et de ses veilles, les sacrifices de son passé,

les récompenses de son avenir, et le collége ne lui rendait que quelques livres désormais sans maître avec l'adresse d'une tombe.

Ce souvenir, qui m'est revenu à propos du volume de Virgile que j'ai dû feuilleter pour mon petit-fils, m'a fait faire un retour sur ma destinée. J'ai pensé que moi aussi j'aurais pu mourir au moment où finissaient les ennuis de l'apprentissage et où allait commencer la moisson. Les poëtes m'auraient sans doute envié de m'endormir ainsi, dès l'aurore, les mains pleines de fleurs et enseveli dans mes illusions de jeunesse, doux et splendide linceul! Mais moi, mon Dieu! qui ai toujours regardé ta création avec amour, je te sais gré de m'avoir laissé en jouir. Que d'autres soient amoureux de la mort, je te remercie de m'avoir donné la vie. Sois béni, toi qui m'as fait connaître les enivrements des jeunes années, les tremblements de la tentation et la joie sereine du devoir victorieux. Mourir à l'entrée de l'existence, c'est s'arrêter sur le seuil, le bâton de voyageur à la main. Les autres passent en chantant; ils parlent de grands fleuves, de cités merveilleuses, de riantes contrées, et nous, une main fatale nous tire en arrière; une voix nous dit : — Tu ne les verras pas. Moi, du moins, je les ai vus; j'ai lu tous les chants de l'épopée dont tant d'autres ne connaissent que la préface; j'ai poursuivi jusqu'au bout ma tâche humaine, en m'efforçant de braver tour à tour la pluie ou le soleil, et de ne pas m'oublier sous les doux abris : aussi je répète parfois tout bas, avec une humble fierté, ces vers d'un poëte contemporain, sur la destinée de l'homme :

Fermier d'un champ qu'à ferme il sait tenir,
Lassé, mais fort d'un travail salutaire,
Le laboureur rentre au toit solitaire :
Calme, il s'endort, voyant la nuit venir.

Et nous, songeons au jour qui va finir;
Nous, laboureurs, que Dieu mit sur la terre
Pour féconder cette moisson austère
Qui croît dans l'âme, et qu'on doit lui fournir.

Fendons du soc une ingrate nature;
Semons, semons la richesse future;
Loin du bon grain jetons l'herbe qui nuit.

O travailleurs! tandis que le jour dure,
Acquittons-nous d'une tâche si dure,
Pour bien dormir dans l'éternelle nuit *.

Est-il vrai que la tâche soit *si dure?* Ce laboureur dont parle le poëte n'y trouve-t-il donc que tourments et sueurs? N'a-t-il pas aussi la gaieté de l'aube, le repos du milieu du jour sous ses pommiers, le pain bis mangé au bout du sillon devant sa moisson jaunissante; et, à l'heure du retour, les chants des femmes mêlés aux rires des enfants? Si son toit est aujourd'hui solitaire comme le mien, il y reste les souvenirs de la jeunesse, sylphes riants dont la troupe invisible chante autour de son cœur. — Non, non, Dieu n'a pas fait la vie plus lourde que nous ne pouvons la porter. Il y a semé assez de douceur pour en faciliter les devoirs : aussi, quand nous paraîtrons devant lui, ne croyons pas qu'il suffise de répondre comme cet homme à qui l'on demandait ce qu'il avait fait pendant la terreur. — Rien; j'ai vécu.

* Boulay-Paty, volume de Sonnets qui a obtenu un prix de l'Académie française.

XVIII

LES CLASSIQUES.

La nécessité de fournir à Henri les livres que réclament ses études, m'a fait fouiller un coin de ma bibliothèque depuis longtemps mis en oubli. J'y ai retrouvé tous mes vieux auteurs ; je me suis mis à feuilleter debout et à bâtons rompus. D'abord je passais dix pages, puis deux, puis le revers seulement, puis rien, et la lecture se prolongeant, il fallut m'asseoir.

Les heures ont succédé aux heures, la nuit est venue ; j'ai allumé ma lampe et j'ai prolongé la veille.

Le lendemain, j'étais levé plus tôt que de coutume pour recommencer ; enfin une grande résolution a été prise : je me suis décidé à relire toute cette vieille littérature négligée pendant cinquante ans au profit d'arides recherches. Voilà mon esprit remis en nourrice chez les Grecs et les Romains.

Naguère, quand j'étais tenté par un livre d'art ou de fantaisie, si j'y demeurais pris, c'était comme Renaud dans le palais d'Armide : j'avais honte de ma faiblesse, je m'en cachais ; chaque coup qui sonnait à ma pendule me semblait un appel et un reproche. Aujourd'hui tout est changé : je ne suis plus *prisonnier dans le cercle des heures ;* le monde de l'intelligence m'ouvre ses mille allées où je puis errer à loisir. Revoyons donc ces régions fleuries pas à pas, sans nous presser ; le temps et l'espace sont à moi.

Je ne connais plus mes auteurs grecs et latins, même ceux dont je puis réciter encore de longs passages ; je les avais retenus, je ne les avais point compris.

Et le moyen qu'il en soit autrement dans cette étude sans amour des livres antiques, quand l'esprit inattentif de l'écolier s'arrête à la surface, interroge avec le lexique, écoute avec la grammaire! Tandis que ses yeux suivent la lettre moulée, que sa mémoire retient le mot, que sa main écrit l'explication, lui-même est absent : il s'égare là-bas, sur la route poudreuse où galope le cavalier; là-haut dans ces nuées qui prennent la forme de ses rêves; ici près, dans la cour ombreuse où chante la servante : aussi ne lui demandez pas de pénétrer le sens des pensées qu'il traduit; c'est un somnambule qui n'a point conscience de sa propre action.

Lorsque j'étais au collége, un de mes camarades de classe, charmant rêveur qui serait peut-être devenu un grand poëte si la nécessité n'en eût fait un mauvais homme de loi, traduisait près de moi la fable de l'*Homme et la fourmi*. Il en était au passage où l'auteur latin raconte la chute de l'insecte dans une petite fontaine, *decidit in fonticulam*. L'écolier feuilletait nonchalamment le dictionnaire, tandis que son esprit se promenait ailleurs; il trouva enfin le mot :

FONTICULA, diminutif...

Il n'en lit pas davantage : le dictionnaire est refermé; il prend sa plume en bâillant et écrit, sans hésitation, que *la fourmi tomba dans un diminutif*. — Le soir, à la lecture de la copie, vous devinez les éclats de rire; le sobriquet de *Fonticula* fut donné au traducteur d'un commun accord, et lui est resté sans qu'il ait su le glorifier, comme Tullius celui de Cicéron *.

Mais de tous ceux qui le raillaient alors, lequel eût pu se dire innocent de quelque sottise semblable? N'avions-

* Nom qui signifiait *pois chiche*.

nous pas tous traversé cette merveilleuse féerie de l'art grec et latin avec l'indifférence distraite de l'enfant qui, porté au milieu des merveilles alpestres, ne s'occupe que d'une fleur ou ne voit qu'un papillon? Triste destinée des chefs-d'œuvre antiques prédite par Horace, lorsque, parlant à ses vers, il leur dit : « Dès que les mains du vulgaire auront souillé vos marges, vous irez dans quelque quartier perdu moisir aux mains d'un magister qui bredouille la syntaxe aux marmots. »

Mais les marmots ne sont point seuls à méconnaître les pages immortelles. Plus tard, combien de leurs beautés nous échappent encore. Chaque âge lit avec ses préoccupations exclusives. Ce que nous cherchons dans un livre, c'est bien moins l'auteur que nous-mêmes.

« Écris-moi chaque jour le vers qui te frappe dans ton poëte favori, disait un sage, et je te ferai l'histoire de ton âme. »

Mais avec l'expérience le choix s'étend, plus de points arrêtent nos yeux ; le soleil de la vie semble grandir lentement et éclairer d'année en année, dans les œuvres sublimes, quelque coin jusqu'alors obscur pour nous. Voilà pourquoi le vieillard qui ne s'est pas muré dans la tombe en voit plus nettement l'ensemble, en distingue mieux les détails. Ayant tout vu, tout senti, il n'est étranger à aucune perspective ; il résume en lui toutes ces émotions par le souvenir. Chaque âge n'écoutait qu'une note du grand clavier, lui les a toutes successivement entendues.

Je l'éprouve vivement, pour ma part, en reprenant possession des vieux auteurs. Enfant, je n'y voyais, comme Chrysale dans son *grand Plutarque à mettre des rabats*, que des ustensiles intellectuels où l'on avait mis le Dictionnaire de Boudot et le Despautère ; j'y cherchais *la*

formation des temps avec les règles du QUE *retranché!* Aujourd'hui je ne songe qu'à ce qu'ils disent; je suis leur pensée, j'étudie leur accent: ce ne sont plus pour moi des répétiteurs de grammaire; c'est un sénat où les plus grands poëtes, les plus éloquents orateurs, les plus graves historiens, les plus profonds philosophes, prennent tour à tour la parole et m'enchantent.

Voici les Grecs d'abord. Quelle élégance dans leur force! que de clarté dans leur fantaisie, de précision dans leur ingéniosité! Chez eux, l'art littéraire ressemble à l'architecture, à la statuaire, dont les fins contours se dessinaient nettement sur le ciel limpide; tout est taillé en marbre, et le jour brille au fond!

Les Latins sont déjà moins spontanés; leur atmosphère plus trouble laisse entrevoir la forme un peu confusément: l'œuvre d'art n'est plus l'enfant qui vient au monde d'un seul jet et revêtu de ses grâces divines; c'est un labeur souvent repris et pour lequel on s'efforce. Mais quel charme encore! quel flot abondant et toujours renouvelé! La phrase grecque chantait, la période latine parle; là-bas c'était la jeunesse de l'intelligence avec son lyrisme, ses expansions, sa gaieté folle; ici c'est la virilité avec sa poésie modérée, l'éloquence des affaires et le sourire prudent.

Mais ce qui me frappe des deux côtés, c'est ce culte de la parole et ce goût du bien dire. Qui donnait donc à ces nations le loisir de sculpter et de polir le langage? Où était la classe illettrée chez ce peuple dont les marchandes d'herbes reconnaissaient Théophraste pour un étranger, *parce qu'il parlait trop purement*? Derrière les applaudisseurs de Sophocle ou les auditeurs de Cicéron, qui donc labourait, taillait la pierre, forgeait le fer? — Demandez à Spartacus.

XIX

Le bonhomme Bouvier est venu me parler pour son neveu déshérité par madame Lourière, malgré mes efforts. Le jeune homme a perdu l'espoir de faire agréer maintenant sa recherche par la famille de celle qu'il aime; s'il veut l'obtenir un jour, il faut qu'il songe à s'avancer. La persistance à végéter, du prix de quelques leçons, dans la petite ville qu'il habite, ne le conduirait à rien; il s'est décidé à ne pas attendre plus longtemps la fortune qui ne peut venir, et à aller à sa rencontre.

Il a fallu, pour cela, une longue délibération avec lui-même. Là-bas, il était près de la jeune fille qu'il a choisie; à défaut d'espoir de l'obtenir, il avait la joie de la voir et de lui parler; mais il a compris que, s'il s'endormait dans cette douce habitude, il sacrifierait la réalité du bonheur à son ombre : aussi, en apprenant que monsieur le comte de Rovère cherchait un précepteur pour son petit-fils, s'est-il décidé à s'offrir; mais il fallait un présentateur, un répondant près du comte, et le vieux Bouvier a pensé à moi.

Je ne connais monsieur de Rovère que très-légèrement; mais mon titre d'ancien professeur et mon âge me donnent certains droits; je puis, sans outrecuidance, supposer que ma recommandation sera de quelque poids. Je me décide donc à voir le comte.

Il habite, au centre de la ville, un vieil hôtel bâti dans le fond d'une cour. C'est une de ces architectures sans caractère, qui paraissent vieilles plutôt qu'antiques : grandes fenêtres défendues au rez-de-chaussée par des grilles, aux étages supérieurs par des volets; larges portes garnies de gros boulons de fer, cour pavée de petits grès

pointus, perron de granit; nul ornement, aucune verdure; tout est rigide et froid, tout vous ennuie d'avance.

Je frappe à la porte d'entrée (car on en est toujours au heurtoir chez le comte); un vieux domestique vient m'ouvrir; il est maigre, coiffé à l'oiseau royal, et porte une livrée de coupe ancienne.

Je demande monsieur de Rovère en me nommant; le domestique s'incline, ouvre une porte et m'annonce.

J'entre dans un immense salon à panneaux tendus de damas rouge et encadrés de boiseries grisâtres, formant une guirlande de fleurs, de lyres et de lacs d'amour maigrement sculptés; l'entre-deux des panneaux est occupé par des miroirs d'attache étroits et élevés; des bergères et des fauteuils à pieds grêles composent l'ameublement; le plafond est orné de trois petits lustres avec pendeloques de cristal.

A mon nom, monsieur le comte s'est levé et est venu à ma rencontre. C'est un vieux gentilhomme qui a conservé les vestes à longues poches sous l'habit à la française, et la culotte en casimir bouclée sur le bas de soie. Il a le grand air des gens accoutumés au commandement, et l'extrême politesse qui arrête la familiarité.

Après m'être laissé conduire par lui à un fauteuil, je m'aperçois que la table de jeu est dressée, et que plusieurs habitués de monsieur de Rovère font une partie de tarot.

Il y a d'abord la vieille chanoinesse allemande, dont la vie entière gravite entre un jeu de cartes et son petit chien Zéphyr; puis le chevalier, auteur d'une pièce de vers imprimée jadis dans le *Mercure*, et qui, ayant pris la peine d'avoir de l'esprit une fois dans sa vie, a pensé qu'il pouvait se reposer jusqu'à sa mort. Plus loin sont les deux cousins du comte, dont l'histoire est achevée quand on a dit qu'ils faisaient partie de l'émigration; la veuve du

président, qui naguère était bègue seulement, mais que voilà sourde; enfin le docteur, espèce de spectre qu'on dirait en deuil de tous les malades qu'il a soignés.

Je m'excuse de déranger cette noble compagnie, et, prenant le comte à part, je lui expose brièvement l'objet de ma visite.

Son petit-fils réclame, en effet, un précepteur, et ce que je lui dis de mon protégé paraît lui convenir; mais il m'avoue, avec une aristocratique négligence, qu'il est peu versé dans ces questions, et qu'il s'en remet à l'appréciation de monsieur l'abbé de Riol. Je me lève en répondant que je verrai l'abbé; mais monsieur de Rovère me dit qu'il va venir; il m'engage à l'attendre. L'espoir de terminer sur-le-champ me tente, et j'accepte, à condition que le comte reprendra les cartes.

Afin de lui laisser toute liberté, je demande la permission de me chauffer; je m'approche de la cheminée qui flambe à l'autre bout du salon, et je me mets à feuilleter une brochure pendant que le jeu recommence.

L'histoire fait généralement remonter l'invention des cartes à Charles VI, dont on essaya de distraire ainsi la démence: je comprends cette origine. La vue d'images grossièrement coloriées, leurs évolutions inattendues, leurs simulacres de bataille, semblent particulièrement propres à occuper un fou ou des enfants. Je m'explique encore qu'on en ait fait le prétexte d'une réunion régulière, la trêve du travail; mais comment certaines gens ont-ils pu s'y complaire et s'y oublier comme le fumeur d'opium dans son ivresse somnolente?

Monsieur le comte et ses partners en étaient là: les cartes reprises, tous semblèrent oublier le monde réel pour vivre seulement des péripéties et des aventures que le jeu leur créait. Engagés dans ce puéril roman, ils ne

voyaient plus rien en dehors. Non que ce fût la passion du joueur qui court après une proie toujours fuyante : on eût dit plutôt la manie d'esprits paresseux échappant systématiquement à la fatigue de penser. Dans cette compagnie d'hommes et de femmes qu'avait dû cultiver le loisir et qui avaient reçu les enseignements d'une longue existence, pas un mot n'était prononcé en dehors des annonces du jeu. A voir tous ces visages sérieux autour de cette table parsemée de petits cartons ; à entendre ces voix monotones laissant tomber, de loin en loin, un mot étrange qui n'éveillait dans l'esprit aucune pensée, on eût dit quelque assemblée de nécromants sortis de la tombe pour reprendre leurs conjurations. Seulement, la terreur manquait ; ces morts ennuyaient au lieu d'effrayer.

Eux-mêmes semblaient s'engourdir de plus en plus. Leurs yeux étaient fixes, leurs traits immobiles, les voix confuses, les mouvements lents et automatiques. Évidemment toutes ces âmes dormaient.

Soit contagion, soit influence de la chaleur, je sentis à mon tour une espèce de torpeur couler dans mes veines ; mes paupières commençaient à s'allourdir, quand la porte s'ouvrit doucement. Le domestique parut portant un plateau chargé de verres d'eau sucrée.

Lui aussi paraissait soumis à l'action générale ; il s'avança d'un pas de spectre, fit le tour de la table en présentant silencieusement le plateau sans qu'aucune main se tendît, puis reprit mécaniquement son chemin vers la porte. Au moment où il passait devant moi, je fis un effort pour secouer ce magnétisme de l'ennui, et, l'arrêtant, je pris un verre sur le plateau.

Cet acte inattendu d'existence sembla réveiller le valet fantôme. Il recula saisi, le verre m'échappa, et, au bruit, tous les joueurs se retournèrent avec une exclamation ;

j'avais rompu l'enchantement du château de la *Belle au bois dormant !*

Je ne savais trop comment m'excuser, lorsque l'arrivée de l'abbé de Riol vint me tirer d'embarras. Le comte me présenta en faisant connaître le motif de ma visite, et je conduisis l'abbé dans l'embrasure d'une des croisées pour lui tout expliquer.

Il m'écouta sans autre réponse qu'un *hum!* sourd dont il accompagnait toutes mes paroles. L'abbé était un habitué du logis dont le sommeil l'avait gagné. Il donnait seulement, par respect humain, à son engourdissement un air de méditation. Prenant son silence pour de l'hésitation, je revins dix fois sur mes éloges du jeune homme, sur sa capacité, sur ses bons sentiments; enfin, à bout de patience, je demandai un peu brusquement à l'abbé s'il pensait qu'on dût agréer ses services. Il fit un soubresaut, et parut sortir de sa sieste intellectuelle.

« Mais... je n'y vois pas... d'inconvénient, dit-il en levant sur moi un œil vague. Vous savez sans doute qu'il s'agit de partir avec le jeune vicomte pour l'Italie. »

Je l'ignorais; mais je répondis que ce ne serait pas vraisemblablement un obstacle pour mon protégé.

« Alors, qu'il vienne me voir, reprit l'abbé; monsieur le comte voudrait presser le départ de son petit-fils. »

Je me hasardai à demander si c'était une raison de santé qui l'obligeait à cet exil.

« Sa santé ne peut qu'y gagner, répliqua monsieur de Riol; mais la véritable raison du départ, c'est que le jeune vicomte a le sang trop vif; il court, il parle haut, il chante...

— Et cela gêne monsieur de Rovère, ajoutai-je; fort bien, je comprends. »

En effet, j'avais compris. Comment supporter au milieu

de ces ombres l'activité joyeuse d'un enfant? Ses éclats de rire troublaient leur somnolence sans rêve. — Hors d'ici ceux qui vivent! laissez les morts jouer tranquillement au tarot sur leur linceul!

Je me suis hâté de prendre congé et de sortir : cette atmosphère sépulcrale me pesait; j'avais besoin de retrouver au dehors la pensée, le bruit et le mouvement.

Il est donc vrai que la vieillesse se plaît quelquefois à hâter elle-même la marche du temps ; qu'elle se retire de la vie avant d'être dans la tombe ; qu'elle refuse d'imiter Caton, qui voulait conserver jusqu'au dernier jour sa part d'activité, ne s'éteindre qu'à force de brûler, et arriver « par la satiété de la vie à la maturité pour la mort. »

Dieu me garde de ce suicide! je veux jouir jusqu'au bout de ce que Dieu m'a donné ici-bas, être homme aussi longtemps qu'il n'aura point décidé que je sois autre chose.

L'existence bien remplie est la meilleure préparation à l'éternel repos. Le poëte Lucrèce l'a dit dans des vers admirables : « Si ton âme ingrate n'a pas laissé échapper les flots du bonheur comme un vase sans fond, convive rassasié, sors satisfait du festin de la vie. » Oui, *satisfait*, car jouir des biens du monde n'est pas s'y borner ; moi aussi je regarde au delà, par-dessus les jours, et j'aspire aux horizons inconnus; mais, sûr d'arriver, pourquoi dédaignerais-je les beautés de la route et les douceurs du char qui me transporte? Mon attache à ce monde n'est point le mépris de l'autre ; je répète souvent les paroles que prête Cicéron à son héros dans le *Dialogue sur la vieillesse :* « Le jour de mon départ, il ne serait point facile de me retenir ici-bas, et je ne voudrais pas être refondu comme Pélias, si quelque dieu croyait me faire largesse en me proposant de rebrousser chemin jusqu'à

l'enfance, et de vagir une seconde fois dans les langes. Je le refuserais sans hésitation, et je ne voudrais pas, quand la lice est parcourue, être rappelé de la borne au point de départ.... Non que je prétende déprécier la vie, comme l'ont fait souvent certains philosophes ; je ne me repens pas d'avoir vécu, parce que je crois avoir vécu de manière à ne pas être né en vain ; mais je sortirai de l'existence comme d'une hôtellerie, et non comme d'une demeure. La nature a donné à l'homme le monde terrestre pour qu'il s'y arrête ; il ne le condamne pas à y rester. Oh ! le beau jour que celui où je m'éloignerai de cette foule et de cette fange pour aller rejoindre l'assemblée céleste, le divin sénat des âmes ! »

XX

SOLITUDE.

Hier, Henri et Blanche sont repartis ; ce moment m'a été douloureux. Depuis six semaines qu'ils habitaient sous mon toit, je m'étais si bien accoutumé à leur présence ! Voilà que tout va redevenir désert et muet autour de moi.

Au moment de la séparation, je les ai conduits au petit salon, où j'avais rangé sur une table ce qui avait paru les tenter pendant leur trop court séjour : la boîte de travail dont se servait ma chère trépassée, des livres, des gravures. J'aurais voulu leur faire tout emporter, comme si j'eusse espéré qu'une partie de mon âme pourrait les suivre avec tant d'objets auxquels elle semblait unie par le souvenir.

Quand il a fallu se quitter, Blanche a versé beaucoup

de larmes ; elle répétait sans cesse qu'elle voulait revenir; elle se suspendait à mon cou avec des exclamations caressantes. Henri, qui tenait ma main, était plus silencieux; mais, à l'altération de ses traits, j'ai pu juger qu'il faisait effort pour comprimer son émotion. Enfin il a fallu se séparer. Je les ai conduits jusqu'à la voiture où les attendait l'ami auquel je devais les confier. Là, il y a encore eu des embrassements, des larmes, des promesses ; enfin chacun a pris sa place, le postillon a rassemblé les rênes, et le pavé s'est ébranlé sous la lourde diligence.

Les deux enfants sont restés penchés à la portière tant qu'ils ont pu m'apercevoir, agitant leurs petites mains en signe d'adieu ; enfin l'attelage a brusquement tourné la place, et tout a disparu : un instant encore j'ai entendu le bruit des roues, le claquement du fouet, puis le silence s'est fait.

Ils étaient partis pour ne jamais me revoir peut-être ; car chacun de mes jours d'existence est maintenant un délai de grâce.

A cette pensée, mon cœur a éclaté dans une explosion d'heureux souhaits.

« Allez, chères créatures qui venez d'égayer ma solitude, et qui avez traversé mon déclin comme un doux rayon d'aurore : puissent toutes les bénédictions descendre sur vous ! Ayez la santé qui donne une saveur à la vie, la paix qui permet d'en jouir, l'amour du devoir qui lui sert de pôle, l'acceptation qui brise ses aiguillons. O mon doux couple d'hirondelles, qui avez suspendu, pendant quelques semaines, votre nid sous mon toit et réjoui mon foyer par vos gazouillements, puissiez-vous ne traverser que des ciels purs et rencontrer partout, sur votre route, le printemps ! »

Tout en leur adressant ces adieux dans ma pensée, j'ai

regagné lentement mon logis. Le jour se levait à peine, la ville n'était pas encore éveillée, et je n'ai rencontré, dans les rues silencieuses, que le médecin qui courait à la hâte vers quelque malade, et le petit chariot de la laitière dont les grelots tintaient au loin dans la brume.

Je suis arrivé à mon seuil le cœur serré. Monsieur Baptiste guettait sans doute mon retour, car, avant que j'eusse sonné, la porte s'est ouverte. Je suis entré dans mon cabinet de travail ; le feu était déjà allumé. mon fauteuil à sa place, et on avait posé, sur le petit guéridon, le livre dont j'ai commencé la lecture.

Bientôt l'ami Roger a paru ; il était averti du départ de mes petits-enfants, et venait, pour me tenir compagnie, déjeuner avec moi.

J'ai été touché de cette affectueuse sollicitude du serviteur et de l'ami ; j'ai compris qu'après tout, je ne demeurais point seul, et que je devais songer, non à ce que j'avais perdu, mais à ce qui me restait.

XXI

LA PARALYTIQUE.

Armand est venu me remercier de l'avoir recommandé à monsieur de Rovère ; il a vu l'abbé, tout est convenu, et, dans quelques jours, il part avec le jeune vicomte.

Bien qu'il ait désiré obtenir cette place de précepteur, l'absence lui est visiblement pénible ; il laisse derrière lui la jeune fille qu'il aime sans avoir pu obtenir aucune promesse de la famille, et dans l'ignorance de ce qu'il trouvera au retour. J'ai deviné ses inquiétudes à quelques mots qui lui sont échappés ; mais je n'ai point voulu le

laisser voir. Provoquer une plus intime confidence, c'eût été l'entretenir dans sa préoccupation, m'obliger en quelque sorte à m'entremettre ; j'ai craint d'accepter une responsabilité dont je ne pouvais apprécier d'avance la gravité, et de nourrir des espérances impossibles à réaliser. Je me suis tenu dans une prudente réserve ; seulement, j'ai promis au jeune homme de revoir monsieur l'abbé de Riol pour les conditions d'argent qu'il n'a point osé débattre. Il m'a quitté en me remerciant avec effusion, et répétant qu'il devait à ma démarche d'avoir été agréé ; monsieur de Rovère le lui a déclaré sans détour. Il est donc vrai que, vieux, pauvre et obscur, on peut encore être un appui. . . . . .

Je suis allé porter à Armand l'acte passé en son nom avec monsieur le comte, et qui règle les détails de son engagement. Il m'avait donné l'adresse de sa marraine, chez laquelle il est descendu. J'ai monté un escalier tortueux dont les marches sont bosselées de boue durcie, et qui n'a pour rampe qu'une corde polie par le frottement. La montée était si rude que j'ai dû m'arrêter à chaque palier jusqu'au quatrième ; j'ai enfin trouvé la porte indiquée.

J'ai frappé ; une voix étrange, qui ressemblait à un glapissement, a murmuré des mots inintelligibles ; j'ai pressé le loquet, poussé la porte, et je me suis trouvé dans une grande chambre obscure garnie de meubles disparates par la forme et l'élégance. Quelques fauteuils en damas de soie, assez bien conservés, étaient rangés entre deux lits antiques à rideaux déteints ; de grossiers escabeaux de bois rampaient aux pieds d'un secrétaire d'acajou à garniture de cuivre doré ; dans le foyer brûlait un de ces feux méthodiquement chétifs, si énergiquement appelés par le peuple *feux de veuve*, et devant les

tisons, qui brûlaient lentement sous la cendre, avait été roulée une vaste *ganache*, où je distinguai enfin une forme humaine sans mouvement.

C'était une vieille femme, la marraine de mon jeune protégé sans doute; mais tellement ravagée par l'âge et les infirmités que l'œil hésitait un instant à retrouver en elle une créature vivante. La paralysie, qui la clouait sur son fauteuil, avait depuis peu gagné la tête elle-même, et enchaînait à moitié sa parole bégayante.

Au bruit que je fis en m'approchant, elle tourna vers moi un visage de momie, et demanda de sa voix entrecoupée :

« Qui est là ? »

Je remarquai alors la pâleur fixe des prunelles, et je compris qu'elle était aveugle.

« Mademoiselle Renaud ? demandai-je.

— C'est moi ! » glapit la paralytique.

Je me nommai ; les muscles de son visage tressaillirent ; c'était la seule chose qui, chez elle, fût encore douée de mouvement. Elle voulut balbutier quelques mots ; mais sa voix sortait en bouffées inégales, comme poussée par un effort intérieur. Je compris pourtant que son filleul était sorti et qu'elle me priait de l'attendre ; elle s'excusa, avec une visible affliction, de ne pouvoir m'offrir un siége. Je coupai court à ses regrets en prenant moi-même un fauteuil que je poussai près du sien.

Mademoiselle Renaud me remercia alors de ce que j'avais fait pour son filleul. Je m'accoutumais insensiblement à son étrange accentuation ; je comprenais plus facilement ; j'arrivai à séparer la voix des paroles, et je fus surpris de trouver celles-ci plus choisies que je ne l'aurais supposé. Mademoiselle Renaud arrondissait sa phrase avec une certaine élégance arrangée ; elle employait le

mot dans son acception classique en y joignant l'épithète obligée; on sentait enfin, au fond de tout ce qu'elle disait, l'association de la grammaire et de la rhétorique.

J'en fus moins étonné lorsque j'appris, dans le cours de l'entretien, qu'elle avait donné ailleurs des leçons de français pendant quinze années.

C'était, comme je pus le comprendre, une pauvre fille élevée loin du monde, dans les *bonnes lettres*, par un père qui, après avoir passé sa vie à négliger ses affaires pour étudier à fond les *Éléments de littérature* de Marmontel, et les *Tropes* de Dumarsais, l'avait laissée sans famille, sans amis et sans ressources, à un âge où les chances d'établissement étaient déjà perdues pour elle. Heureusement qu'elle possédait deux trésors supérieurs à toutes les dots : le courage et la sérénité. Elle ne songea ni à se désespérer ni à se plaindre; le temps lui manquait pour cela; il fallait avant tout faire face à la vie en s'assurant le pain journalier.

Elle accepta d'abord toutes les écolières qui lui furent offertes; puis sa consciencieuse application la fit connaître, et ses leçons devinrent plus fructueuses ; enfin, à force de travail, elle avait réussi à amasser quelques épargnes lorsque la maladie l'avait frappée.

Dans l'espoir que le repos et l'air de la campagne rendraient possible sa guérison, elle avait accepté l'offre du père Bouvier, et était venue habiter son pauvre cottage; mais loin de recouvrer ses forces, elle les avait vues s'éteindre de jour en jour, et en était arrivée à cette mort vivante que j'avais sous les yeux.

J'appris toute cette histoire successivement, et en mots entrecoupés, complétant ce qu'on omettait, devinant ce qu'on ne pouvait dire.

Mademoiselle Renaud acceptait son immobilité comme

elle avait accepté l'action, sans retours, sans murmures. Vaillante par simplicité, elle s'arrangeait dans l'épreuve, n'en demandait compte à persone, ne regardait jamais en avant, et réunissait toutes ses forces contre les souffrances de chaque seconde.

La seule privation qui lui parût difficile à supporter était celle de ses livres favoris ; elle m'indiqua de la main une petite armoire vitrée où ils se trouvaient encore rangés, mais désormais inutiles pour elle.

« Omar a passé par ici, balbutia-t-elle avec une sorte de gaieté ; je suis maintenant comme le genre humain après le brûlis de la bibliothèque d'Alexandrie ; il ne me reste que le souvenir confus de ce que les grands écrivains avaient transmis à la postérité.

— Quelqu'un ne peut-il vous les relire ?

— Mon filleul le fait depuis son arrivée; mais il va bientôt me quitter, et lui parti, le silence reviendra.

— Non pas, si vous le permettez, repris-je; c'est moi qui vous enlève votre lecteur, souffrez que je le remplace. »

Un léger frémissement agita les traits de la paralytique.

« Vous, monsieur ! balbutia-t-elle ; savez-vous bien ce que vous proposez ? Perdre vos heures dans ce tombeau... avoir toujours devant vos yeux une pauvre morte qui ne pourra pas même vous remercier... Ce serait trop accepter de qui ne me doit rien... je ne veux pas.

— Et moi je l'exige, ai-je repris en saisissant celle de ses mains qui n'avait point encore perdu toute sensibilité ; voulez-vous donc m'enlever les rares occasions que je puis avoir d'être bon à quelque chose ? Moi aussi, mademoiselle, je suis vieux, isolé ; je me dis souvent que je ne sers plus à rien ni à personne ; prouvez-moi le contraire, et je serai votre obligé. »

Je sentis sa main répondre faiblement à mon étreinte ;

les prunelles de l'aveugle se voilèrent ; il me sembla qu'une larme gonflait ses paupières rougies ; mais elle se glaça dans ces yeux de pierre et ne put couler. Seulement la voix murmura d'un accent encore plus haletant :

« Que Dieu... vous bénisse... monsieur... J'accepte... j'accepte !... »

Presque au même instant le jeune homme est entré ; je lui ai remis l'acte en lui donnant toutes les explications nécessaires, et je me suis hâté de repartir.

Lorsque je suis retourné chez mademoiselle Renaud son filleul avait pris congé d'elle le matin même ; elle était rentrée dans sa solitude accoutumée. Son seul compagnon est un serin qu'elle tient du père Bouvier, et qui chante dans une petite cage suspendue à la sombre croisée. La femme de ménage, qui vient tout ranger chez la paralytique et lui apporter ses repas, prend également soin de l'oiseau. Lui seul, dans cette triste chambre, semble encore représenter la vie ; quand il chante et qu'il bat des ailes, il empêche la vieille fille d'oublier ce que c'est que le mouvement et la gaieté.

J'ai commencé les lectures promises ; mademoiselle Renaud m'indique elle-même les auteurs qu'elle préfère ; ce sont, en général, ceux du dernier siècle. Les prosateurs me ravissent ; mais j'ai peine à accepter les poëtes. Elle me fait prendre successivement Crébillon, Lefranc de Pompignan, Saint-Lambert, Dorat, Lemierre, Destouches, Voltaire. L'étrange poésie ! Il me semble que je traverse d'arides bruyères sans une fleur à mes pieds, sans un rayon de soleil dans le ciel gris. Ces vers tombent toujours pareils comme une pluie d'hiver sur les toits ; jamais même une raffale qui en entrecoupe la monotonie.

L'ennui qui s'en exhale trouble mon regard et éteint ma voix. Mademoiselle Renaud, au contraire, est dans de

continuels ravissements. Toute cette rhétorique la ramène à ses années d'étude ou d'activité ; c'est pour elle comme les nœuds de rubans fanés et les fleurs de gaze salie qui rappellent à la coquette ses plaisirs d'autrefois. Elle me cite, à propos de chaque passage, les critiques de l'abbé Sabatier, les jugements de la Harpe ou les règles de Lebatteux.

Vingt fois j'ai été sur le point de laisser voir ce que je pensais de cette poésie sans flamme ; mais, Dieu soit loué ! je me suis toujours contenu. Pourquoi troubler son plaisir, dérouter ses admirations ? Un fabuliste arabe raconte qu'un paysan avait reçu de sa mère un habit de laine commune, filé et tissé de ses propres mains. Le jeune homme glorieux se croyait vêtu comme un roi. Un marchand qui passait et qui vit son contentement, se mit à rire.

« Sache, lui dit-il, que l'étoffe que tu portes et que tu admires, est à peine digne d'un gardien de moutons.

— Ah ! pourquoi m'en avoir averti ? s'écria le paysan chagrin : tu m'as enlevé la joie que me donnait mon costume, sans pouvoir m'en procurer un nouveau. »

Je ne veux point que mademoiselle Renaud puisse me faire le même reproche. Qu'elle continue à savourer cette fade ambroisie, comme eussent dit les poëtes qu'elle aime ; je ne lui laisserai voir ni mon étonnement ni mon ennui.

Est-ce pour moi d'ailleurs que je viens lire ici ? Ne dois-je pas imposer silence à mes goûts et ne consulter que les siens ? — Qu'elle demande, qu'elle ordonne ; s'il le faut, je lui lirai les vers de Demoustier.

XXII

INDIGENCE ET VIEILLESSE.

Hier soir, j'ai entendu, de mon cabinet de travail, Roger qui criait dans l'antichambre :

« Vite, monsieur Baptiste, faites le porte-manteau de Raymond: deux chemises, deux paires de bas, six mouchoirs : nous partons demain.

— Où allons-nous? ai-je demandé en ouvrant ma porte.

— Vous l'apprendrez plus tard, a-t-il répliqué ; pout le moment, il vous suffit de savoir que nous serons huit jours absents ; arrangez-vous en conséquence. »

Et comme il a vu que mon vieux domestique ne bougeait pas :

« Eh bien, s'est-il écrié, n'avez-vous point entendu? »

Baptiste a salué.

« Parfaitement, monsieur.

— Alors que faites-vous là ?

— J'attends les ordres auxquels je dois obéir. »

Et il m'a regardé de manière à faire comprendre que c'était à moi seul de les donner. Je me suis hâté de répéter ceux qu'il avait reçus, et il est sorti. Roger a haussé les épaules.

« Dieu me pardonne ! c'est un Chinois que vous avez là à votre service ! s'est-il écrié ; jamais lettré à bouton de diamant n'a été plus fort sur le cérémonial. Avec un pareil homme, la vie est une procédure; il faut suivre la marche légale, sous peine de toujours recommencer.

— Ne voyez-vous point que c'est sa seule défense? ai-je dit en souriant. Si dans le contrat entre le maître et le serviteur tout n'est pas réglé d'avance et inamovible, la

domesticité n'est plus une fonction, mais une servitude; au lieu de remplir des devoirs, on obéit à des fantaisies. La règle seule détermine équitablement ce que l'un doit faire et ce que l'autre a droit d'exiger. Elle est une sauvegarde pour tous deux, car elle prévient, en même temps, la négligence et le caprice. L'affaiblissement de la dignité et du sens moral chez les serviteurs vient surtout de l'incertitude de leurs devoirs ; en cessant de s'appartenir ils se désaccoutument de la responsabilité ; ce sont des volontés en lisière qui, faute de marcher seules, ne peuvent plus faire un pas sans chute.

— A la bonne heure, a répliqué Roger ; mais parlons de notre voyage. »

Il m'avait suivi au salon, nous nous sommes assis, et il m'a alors appris que monsieur de Lavaur, dont il administre les biens, le chargeait de l'achat d'une ferme qui doit compléter son domaine de la Brandaie. La recommandation était pressante et il fallait partir sans retard. J'ai promis d'être prêt à l'heure convenue.

Mardi matin. Nous sommes arrivés hier au manoir de la Brandaie ; le régisseur était averti et avait tout préparé pour nous recevoir.

Rien de plus charmant que notre voyage. L'air était frais et fortifiant; nous avons aperçu les premières hirondelles qui traversaient le bleu du ciel en jetant leur cri de joyeuse arrivée ; les chatons pendaient aux arbres et les épines fleuries parsemaient les haies d'une neige parfumée. Notre calèche allait au petit trot d'un attelage déjà sur le retour et conduit par un cocher en cheveux gris. On eût dit le char symbolique de la vieillesse traversant, sans se presser, le royaume du printemps.

J'ai reconnu tous les lieux que nous avons traversés ; tous se rattachent à quelque circonstance d'un autre âge,

et ont fait rebrousser ma mémoire vers le passé. — Les souvenirs sont comme des lambeaux de nous-mêmes que nous laissons à tous les buissons des routes parcourues ; ils nous reportent aux plus émouvantes heures de notre existence ; on peut dire que pour la douceur, ce sont des espérances en arrière.

Tandis que je cherchais à retrouver ce que j'avais vu autrefois, mon compagnon me faisait remarquer surtout les changements accomplis. Ici des taillis défrichés, là des marais transformés en prairies, plus loin des hameaux semés aux lisières de forêts naguère désertes. Ce qui le frappe partout, c'est cette marée humaine qui monte sans discontinuation, cette vie croissante dont le flot envahit les solitudes. A chacune de ces conquêtes de l'homme sur la nature brute, il applaudit avec un enthousiasme attendri. Combien je lui envie cette noble aptitude à sortir de lui-même et à vivre dans l'humanité ! Tandis que ma pensée s'agite autour de moi dans le cercle étroit de mes jours écoulés, la sienne embrasse l'histoire du monde ; il me laisse fêter dans mon coin mon saint patron, et il fête dans la foule le Dieu universel. . . . . .

Nous nous sommes arrêtés à moitié route pour déjeuner et faire reposer les chevaux. Comme nous sortions de table, j'ai aperçu près du seuil une vieille mendiante. Elle était assise sur la pierre, déjeunant à son tour de quelques restes donnés par l'aubergiste. On voyait à ses pieds le bissac enroulé à son bâton de houx. Ses vêtements pauvres n'avaient ni lambeaux ni souillures. Le peintre eût vainement cherché là un de ces beaux modèles déguenillés immortalisés par Murillo. Le visage lui-même n'avait rien de pittoresque ; il était vulgaire, mais calme.

En nous voyant, la vieille femme nous a salués avec une sorte de gaieté.

« Un beau jour, messieurs ! a-t-elle dit en tournant son visage vers le joyeux soleil dont la lueur s'est mise à jouer dans ses rides.

— Que Dieu vous le fasse trouver tel, bonne mère ! ai-je répondu.

— A moi et à tous ses enfants, a-t-elle repris pieusement ; mais c'est déjà fait : la bénédiction est sur le pays. Monsieur a-t-il vu comme le blé pousse dru, comme les pommiers fleurissent et comme les prés sont verts ?

—Alors les gens d'ici sont satisfaits ? a demandé Roger.

— Autant que peut l'être celui qui vendange et moissonne, a répondu la mendiante en souriant ; monsieur connaît le proverbe : *Qui a fruits a soucis !*

— Sur mon âme ! vous ne paraissez point de ceux-là, bonne mère.

— C'est la vérité, monsieur, la pauvreté n'a que faire de s'inquiéter ; quand on n'a rien, la pourvoyeuse est la Providence.

— Ainsi vous êtes contente de votre sort ?

— Pourquoi non, puisque Dieu nous l'a fait ?

— Malgré la vieillesse ?

— C'est à elle que je dois mon repos, monsieur. Enfant, on me méprisait d'être sans famille, et la plupart mettaient une injure sur le morceau de pain qu'ils me jetaient : aussi je mangeais en maudissant ; j'étais jalouse de tous les enfants qui avaient des mères. Plus tard, devenue grande, j'ai offert mon travail pour vivre ; mais on était en défiance. On disait toujours : — D'où vient celle-ci ? Ne sera-t-elle point, dans notre maison, un dommage ou une honte ? Puis, comme j'étais faible, on me croyait de mauvaise volonté. Quand je disais : — J'ai mal ! On répondait : — C'est une paresseuse !

—Et maintenant ? ai-je dit, involontairement intéressé.

—Maintenant que l'âge est venu, a repris la mendiante, on n'attend plus rien de moi ; on dit : — Elle est vieille ! et on me donne sans injure et sans reproche. »

J'ai mis dans la main de la pauvre femme une petite pièce d'argent, et nous sommes remontés en voiture. Je venais de découvrir encore un des avantages de la vieillesse.

XXIII

UN DESCENDANT D'HARPAGON.

Notre visite au propriétaire de la ferme que veut acquérir monsieur de Lavaur a été singulièrement curieuse. Il habite les faubourgs de la petite ville de B... Roger m'avait prévenu que nous allions voir un descendant direct d'Harpagon ; mais l'avertissement était inutile. Le premier aspect du logis et du personnage en disaient assez.

La maison de monsieur Brissot forme le fond d'une impasse humide, pavée de cailloux inégaux entre lesquels pousse l'herbe ; le seuil est verdi par la mousse, et les gouttières trouées ont sillonné la façade de longues traînées jaunâtres. La porte n'a ni heurtoir ni sonnette ; Roger a dû frapper longtemps du bout de sa canne, jusqu'à ce qu'un bruit de sabots se soit fait entendre à l'intérieur et qu'un œil ait paru au petit judas percé dans le battant. Il fallut se nommer, expliquer le motif de la visite ; enfin la porte a été ouverte et monsieur Brissot nous a introduits dans une pièce qui, à en juger par l'aménagement, cumule les fonctions de salon, de cuisine, de salle à manger et d'office. Ses seuls ornements étaient quelques ustensiles de cuivre accrochés au mur et des

guirlandes d'oignons, de thym, ou de laurier-sauce suspendues çà et là aux poutrelles du plafond.

Monsieur Brissot a eu beaucoup de peine à trouver deux chaises jouissant de leurs quatre pieds, et il ne lui est resté qu'un escabeau boiteux sur lequel il s'est assis en équilibre, dans le rayon de jour qui venait à travers une fenêtre sans rideaux.

J'en ai profité pour l'examiner en détail, pendant que Roger lui exposait les propositions de monsieur de Lavaur.

Notre hôte est un petit homme à figure de fouine, dont le front étroit est surmonté d'une houppe de cheveux gris. Des lunettes d'acier rouillées par le temps se promènent de ses yeux au-dessus de ses sourcils, selon qu'il veut trahir ou dérober son regard. Une sorte d'inquiétude le tient dans une agitation perpétuelle, et il accompagne vos paroles d'un petit gloussement continu que l'on peut prendre également pour une protestation timide ou pour une adhésion confuse.

Son costume se composait d'un vieux pantalon à pied de drap jaunâtre, d'une veste de même étoffe, et d'un bonnet de soie noire tournant au rouge, le tout si râpé, si piètre et si plissé au corps qu'on ne pouvait plus l'en séparer. Le costume de monsieur Brissot avait fini par devenir une partie de son être. Assis plus bas que nous, frétillant et replié pour ainsi dire sur lui-même, il avait l'air d'un reptile qui attend sa proie.

Roger ne la lui présenta d'abord qu'avec précaution. Le prix qu'il offrit était si loin des prétentions du vieux ladre que l'on comprenait difficilement la possibilité d'un accord; mais tous deux ne tardèrent pas à faire avancer réciproquement leurs chiffres comme deux armées qui marchent à la rencontre l'une de l'autre. A chaque évolution monsieur Brissot poussait des gémissements comme

à une défaite; enfin il ne resta plus entre eux que quelques mille francs ; mais arrivés là ils s'arrêtèrent sans vouloir avancer devantage ; c'était leur Rubicon. Roger parut renoncer à toute concession nouvelle et se leva ; le vendeur fit de même en se tordant comme un homme en convulsions. Tous deux étaient évidemment jaloux de ne point rompre et embarrassés de renouer.

Un coup frappé à la porte d'entrée vint heureusement faire diversion ; monsieur Brissot courut au judas.

« Le facteur ! s'écria-t-il effaré ; qu'est-ce encore ? que voulez-vous ?

— Une lettre ! cria-t-on du dehors.

— Donnez, dit l'avare qui entr'ouvrit la porte et tendit la main. »

Mais l'homme de la poste se contenta de montrer la missive.

« Quatre-vingts centimes, » dit-il.

L'avare retira la main comme s'il eût touché une vipère.

« Quatre-vingts fièvres quartaines ! s'écria-t-il, à la manière de son ancêtre; je ne reçois jamais que des lettres affranchies.

— Je sais, reprit le facteur ironiquement ; mais celle-ci est d'Angleterre.

— Et bien, après ?

— C'est le pays des mylords; j'ai pensé qu'on vous envoyait peut-être de l'argent.

— Hein ! s'écria le vieillard, dont les yeux brillèrent et qui tendit de nouveau la main ; vous dites qu'il y a de l'argent?

— Censé, répliqua le facteur en riant ; c'est facile à vérifier... pour quatre-vingts centimes ! »

Monsieur Brissot fit un nouveau mouvement.

« Non, non ! s'écria-t-il en repoussant la porte comme

s'il craignait de se laisser tenter; c'est trop cher, je ne connais personne en Angleterre... Remportez, remportez ! »

Le facteur haussa les épaules.

« A votre aise ! dit-il ! d'un air d'indifférence ; mais peut-être bien que vous faites comme le gros Pierre... vous savez, le gros Pierre qui, pour avoir refusé un paquet de deux francs, a manqué une succession de dix mille pistoles... enfin *charbonnier est maître chez lui !* Serviteur...

— Attendez ! interrompit l'avare qui était en proie à une incertitude douloureuse... si j'étais sûr... Donnez un peu la lettre, pour voir... »

Il l'examina quelque temps, la soupesa, lut à demi-voix la légende de tous les cachets ; le facteur finit par perdre patience.

« Allons, en voilà assez ! dit-il brusquement ; je n'ai point le temps d'attendre ; puisque vous ne voulez point de la lettre, rendez-la-moi ! »

Mais elle était aux mains du vieil avare, et abandonner ce qu'il tenait une fois lui semblait trop dur. Après beaucoup d'hésitations, de questions nouvelles, d'exclamations plaintives, il paya les quatre-vingts centimes sou à sou, referma la porte, s'approcha de la fenêtre, se mit à retourner la lettre sans la décacheter. On eût dit qu'il n'osait toucher à ce papier précieux qu'il venait de payer si chèrement. Enfin il brisa l'enveloppe avec un soupir ; une seconde lettre tomba, je la relevai.

« Pour ma nièce ! » dit le vieillard après avoir jeté les yeux sur l'adresse ; et, visiblement étonné, il retourna brusquement la feuille qu'il tenait, afin de voir la signature du correspondant. A peine l'eut-il lue qu'il jeta un cri.

« Encore lui! s'écria-t-il; ah! malheureux, je suis volé! »

Il courut à la porte :

« Facteur! facteur! rendez-moi mon argent; je ne veux point de cette lettre! »

Mais le facteur était reparti depuis longtemps, et Roger fit observer qu'il ne pourrait la reprendre ouverte.

« C'est juste! s'écria monsieur Brissot en se frappant le front. Étourdi que je suis! n'avoir pas deviné... Mais je ne savais pas ce vaurien en Angleterre... et... ses autres envois étaient affranchis... Ah! messieurs, c'est un abus, un effroyable abus!... Les postes ne devraient se charger que de lettres dont on a payé le port. »

Il retourna de nouveau la feuille et parcourut les premières lignes.

« C'est cela, murmura-t-il, c'est cela... Il a pensé que ses autres lettres n'étaient point parvenues, puisqu'on n'y avait point répondu... Il se décide à ne point affranchir celle-ci, dans l'espoir qu'elle arrivera plus sûrement... Oui, oui, comptes-y... attends ma réponse! »

Et, se tournant enfin vers nous :

« Pardon, messieurs, continua-t-il, en reployant la lettre dans ses plis, par une habitude de soin minutieux; pardon, ceci nous a détournés... Mais, vous comprenez, quand on n'est pas riche... ces petites dépenses... Voilà comme on ruine les pauvres gens!

— C'est juste, reprit ironiquement Roger, que la scène avait singulièrement diverti; croyez, monsieur, que nous ne sommes pas restés indifférents à ce qui vient de vous arriver; et la preuve, c'est que, pour vous dédommager un peu de cette perte de quatre-vingts centimes, j'ajoute un millier de francs à mes propositions. »

La figure de monsieur Brissot s'éclaircit.

« Permettez, reprit-il en souriant, nous différions de mille écus; c'est sans doute mille écus que monsieur veut dire?

— Mille francs! répéta Roger; on ne compte plus par écus.

— A la bonne heure, à la bonne heure! dit l'avare d'un ton conciliant; mais monsieur n'ignore pas que mille écus font trois mille francs.

— Et j'en offre le tiers, répliqua mon ami; mes pouvoirs ne vont pas plus loin. »

Monsieur Brissot regarda Roger par-dessus ses lunettes, et lui trouva un air si résolu qu'il parut un instant incertain, puis il plia les épaules.

« Voyons, dit-il d'un accent doucereux, on ne peut cependant pas se quitter ainsi; il ne faut pas que ces messieurs aient fait une course inutile; j'accepterai la somme offerte.

— Alors c'est affaire conclue, reprit Roger : quarante-trois mille francs comptant.

— Oui... avec quelques petites douceurs que vous ne refuserez point.

— Quelles douceurs, monsieur?

— La ferme me fournissait un peu de bois... j'y ai compté; monsieur ne voudrait pas exposer un homme de mon âge à avoir froid cet hiver.

— Nous allons entrer dans l'été, fit observer Roger; mais soit, vous aurez votre provision.

— Il y a de plus les petites redevances de printemps... j'y ai encore compté.

— Vous les aurez, monsieur. Est-ce tout?

— A peu près... c'est-à-dire sauf quelques corvées dues par le fermier.

— Et sur lesquelles vous avez également compté?

interrompit mon compagnon ; il vous les fera, monsieur. Mais nous en resterons là, s'il vous plaît; plus de douceurs, comme vous les appelez, nous deviendraient trop rudes. Veuillez me donner de quoi écrire ; nous signerons une promesse réciproque d'après laquelle le notaire pourra dresser le contrat. »

Monsieur Brissot alla ouvrir une armoire d'où il retira lentement une main de gros papier et des plumes d'oie dont il ne restait plus que le tronçon. L'encre manquait ; il appela sa nièce pour lui demander une écritoire.

Nous vîmes entrer une jeune fille d'environ vingt-deux ans, pauvrement vêtue, dont la physionomie nous frappa. Sans être belle, elle avait dans toute sa personne quelque chose de gracieux ; sa timidité paraissait extrême, mais à des tressaillements et à des regards furtifs qui traversaient pour ainsi dire son embarras, on devinait une âme active. Elle rougit d'abord en nous apercevant, puis notre air parut la rassurer. Elle posa l'écritoire sur la table, approcha une chaise et voulut se retirer ; son oncle lui fit impérieusement signe de rester.

Roger s'était assis et avait essayé l'une après l'autre toutes les plumes, sans en trouver une qui pût écrire. Monsieur Brissot demanda à sa nièce si elle n'en avait pas de moins ruinées. La jeune fille sortit et reparut bientôt avec un porte-plume assez élégant armé d'une véritable *perry*. Roger laissa échapper une exclamation de joie ; la plume d'oie lui faisait horreur : il y voyait le symbole de la routine et de l'obstination, tandis que la plume de fer était pour lui le témoignage du progrès moderne compris et accepté. Il exprima tout haut sa reconnaissance à la jeune fille. Monsieur Brissot profita de l'occasion.

« Eh bien ! eh bien ! monsieur peut donner à l'enfant

une petite preuve de sa satisfaction, dit-il avec son sourire saccadé ; j'aurais dû ne pas l'oublier... Eh ! eh ! eh ! Quand il y a des femmes dans la maison, il faut des épingles ; un marché ne se conclut jamais sans cela. »

La jeune fille fit un mouvement, comme si elle eût voulu protester ; mais un regard du vieillard lui imposa silence.

« C'est une pauvre orpheline, ajouta-t-il en se rapprochant de Roger ; sa mère l'a laissée à ma charge, monsieur !... Encore une grande injustice... Quand on ne se marie point, qu'on fait l'économie d'une femme, on devrait être sûr au moins de n'avoir pas charge d'enfants ; mais le monde vous impose ceux des autres ; on vous dit que ce sont vos parents !... Je vous demande un peu ce que c'est que des parents dont on n'hérite pas ? Eh ! eh ! eh ! Au reste, monsieur peut fixer lui-même le chiffre des épingles ; je ne voudrais pas arrêter sa générosité. »

Pendant que l'oncle parlait ainsi, la nièce était visiblement au supplice ; des larmes finirent par gonfler ses paupières, et elle se retourna pour les cacher. Roger s'en aperçut comme moi.

« C'est bien ! dit-il, en prévenant de nouvelles sollicitations de monsieur Brissot, je saurai me conformer à l'usage ; mais c'est une affaire à régler entre mademoiselle et moi, ne vous en inquiétez point. »

Les yeux de l'avare s'agrandirent.

« Pardon, reprit-il d'un air désappointé ; mais la petite ne s'occupe pas des affaires d'argent... c'est moi qui garde tout !

— Et voilà précisément pourquoi je désire que mademoiselle ait quelque chose, acheva mon compagnon d'un accent péremptoire... Mais nous reparlerons de ceci plus tard... Voyez si j'ai bien rédigé mes conventions. »

Il s'était levé, et tendait le papier à monsieur Brissot,

qui se mit à le lire lentement et tout bas, avec son petit gloussement; enfin il se décida à signer, et nous prîmes congé.

En regagnant la Brandaie, nous nous sommes communiqué nos impressions sur cette visite. Quelle existence que celle de ce malheureux que l'on dit riche, et qui se prive des plus légitimes jouissances, à qui la bonté de Dieu a donné une fille d'adoption, et qui regarde ce doux présent comme une charge! Insensé auquel il ne reste qu'un coucher de soleil dont il pourrait jouir, et qui s'épuise à égrener les derniers épis d"une moisson dont il n'a que faire.

C'est la première fois que je rencontre le véritable avare, également ardent à acquérir et à conserver, indifférent pour tout ce qui n'est point richesse, et ne vivant que pour un seul instinct. Il semble que cette monomanie ne soit plus de notre siècle. La facilité des rapports et la mobilité des fortunes ont désaccoutumé de l'isolement qui thésaurise; la multiplicité des moyens de jouissance a plus vivement sollicité les goûts. Qui eût été avare dans les âges précédents est devenu avide dans celui-ci. On n'aspire plus aux millions pour les enfouir, mais pour s'en faire des instruments de jouissance ou de volupté. Qu'en conclure, sinon que l'homme, par ses vices comme par ses vertus, sort plus qu'autrefois de lui-même, qu'il est plus mêlé au grand mouvement de la foule, qu'il participe davantage à la vie commune? Autrefois on mettait à part son or et son âme, on enfouissait l'une au couvent, l'autre dans la terre; aujourd'hui nous semons les deux au vent, sans savoir toujours, hélas! où tombe la semaille, et quelle moisson doit en sortir.

XXIV

UN ASILE DE VIEILLARDS.

Nous sommes retournés chez monsieur Brissot, nous avons revu sa nièce; le second coup d'œil ne lui est pas moins favorable que le premier. J'ai pu la faire parler, et j'ai été ravi de la douceur de sa voix, de sa simplicité émue. Mais quelle tristesse au fond de tout cela! On sent qu'il y a dans ce cœur quelque plaie vive.

J'ai voulu interroger le régisseur de la Brandaie : il a entendu parler d'un amour contrarié, d'un mariage auquel l'oncle veut faire consentir la jeune fille afin de se débarrasser d'elle. Mais il n'a pu me donner aucun détail. Je suis fâché de partir sitôt; j'aurais voulu mieux connaître cette pauvre délaissée et lui être de quelque secours...

On nous avait parlé d'un hospice de vieillards fondé dans le voisinage par la générosité d'un riche propriétaire; Roger et moi nous avons voulu le visiter. Les pensionnaires de cet asile sont doublement de notre famille : frères par Adam, frères par l'âge.

J'espérais trouver là du bien-être et de la sérénité; le désappointement a été douloureux. Nous avons vu de grandes cours à travers lesquelles des infirmes se traînaient péniblement, encore plus éprouvés par l'ennui que par la souffrance; des réfectoires où la ration pesée imposait à tous l'égalité de la faim; des dortoirs communs qui associaient le sommeil à l'insomnie et où la même cloche disait à tous : — Debout! — Régularité nécessaire, dit-on, et je le reconnais, mais qui imprime à l'ensemble je ne sais quoi de morne et de dur. Là, plus

rien de la famille; tout se fait réglementairement, sans intervention du goût ni de la tendresse; les hommes sont administrés comme des choses; ce ne sont plus que des groupes de chiffres sur deux colonnes : la vie a celle du *doit*, la mort a celle de l'*avoir*.

Ah! sera-t-on toujours condamné à parquer ainsi les misères du dernier âge, à les donner pour seul spectacle à elles-mêmes? Ne verra-t-on jamais une société assez enrichie par le travail et assez amie du devoir pour que le vieillard puisse rester là où Dieu a marqué sa place, c'est-à-dire, entre l'homme fort, la femme et l'enfant? Ces cheveux blancs font bien mêlés aux chevelures blondes! Cette faiblesse me plaît appuyée sur les forts; ces infirmités me touchent entourées des soins attendris de la santé florissante; mais ici je me sens abattu, humilié! Qu'est-ce que ce vestibule du cimetière où vous entassez tous les candidats de la mort déjà pâles, perclus, brisés? — Béni soit celui qui leur a ouvert un asile; mais mille fois plus bénis les temps où il cessera d'être nécessaire et où l'amour affranchira la pitié de cette triste parodie de la famille.

Nous avons causé avec le directeur de l'hospice; il se plaint surtout de son impuissance à vaincre les habitudes de ses pensionnaires. A l'âge que tous ont atteint, le pli est pris, le ressort de la volonté rouillé; l'âme reste asservie sans retour. La continuité d'un acte qui nous plaît semble d'abord de l'indulgence pour nous-même, mais bientôt elle devient tyrannie; ce n'est plus l'habitude qui nous appartient, c'est nous qui appartenons à l'habitude; elle nous mène en laisse, elle nous aiguillonne, elle nous condamne à une torture à la fois odieuse et désirée. L'effort même pour y échapper nous y ramène. C'est toujours l'histoire de ce soldat dont l'ivresse fréquente désho-

norait l'uniforme. Son capitaine l'appelle; il loue sa bravoure, sa soumission, sa probité : pourquoi faut-il qu'un seul vice lui ferme le chemin de l'avancement et des récompenses? Le soldat touché sort avec une ferme résolution de se corriger. Il arrive à la porte du cabaret où il a l'habitude d'entrer; sa volonté se roidit, il passe; alors, souriant à son courage :

« A la bonne heure, dit-il en se parlant à lui-même; je suis content de toi; allons, pour te récompenser, viens boire un coup ! »

Plusieurs des vieillards de l'asile s'encouragent sans doute de même, car nous en avons rencontré qui rentraient l'œil hagard et chancelants. — Étrange goût qui nous crée le besoin de perdre momentanément la conscience de notre individualité, et qui nous achemine vers la mort à travers des accès de délire volontaire !

Il est donc vrai que laisser grandir un vice c'est élever soi-même un bourreau ! que toutes les folles dépenses faites par la jeunesse en volonté, en modération, en santé, sont payées au centuple dans les vieilles années !

En voyant ces malheureux le visage enflammé, les mains tremblantes, le corps appauvri, je me suis rappelé cette légende du Gin, dessinée par un crayon fantasque. Le perfide tentateur apparaît d'abord sous la forme d'un génie souriant et couronné de flammes. Il a les mains pleines de promesses séduisantes : — palais de fées, — coffres ruisselants d'or, — danses de péris, — trônes et chars de triomphe ! La foule jeune et ignorante accourt pour oublier la réalité dans ces rêves; elle boit à la coupe trompeuse. Mais la soif augmente toujours, et en même temps le génie se transforme; son air devient impérieux; à mesure que ses adorateurs se courbent et s'affaiblissent, lui grandit et se montre plus terrible.

Enfin le voilà devenu maître; il a enserré cette foule haletante dans son réseau de feu liquide et enivrant; alors la fausse apparence qui le déguisait s'évanouit, le gracieux génie se montre dans sa réalité : c'est la Mort avec ses yeux de ténèbres et son rire sardonique! Elle entraîne, en courant, ses esclaves éperdus vers l'abîme où elle les précipite, et où l'on voit leurs ombres convulsives tourbillonner au milieu des monstres et des flammes.

XXV

MALADIE DE MONSIEUR BAPTISTE.

Nous sommes de retour depuis quelques jours déjà, et j'ai repris mon train de vie ordinaire. Cependant hier matin j'ai vainement attendu monsieur Baptiste; il n'est descendu de sa mansarde que très-tard et s'est présenté à moi le visage défait. Je lui ai demandé vivement ce qu'il avait.

« Je l'ignore, monsieur, m'a-t-il répondu avec effort; mais hier déjà je ne me sentais pas à mon aise, aujourd'hui je suis tout à fait malade.

— Il faut vous soigner, voir un médecin.

— C'est mon intention. Mais comme monsieur ne peut rester seul, je me suis assuré quelqu'un qui fera son service.

— Ne vous inquiétez point de cela.

— Pardon, je ne veux point que ma maladie laisse monsieur dans l'embarras; madame René, que j'ai avertie, a dit qu'elle trouverait à se faire remplacer au comptoir, et elle va venir.

— C'est bien, c'est bien ; mais songez d'abord à vous.

— J'y songe, monsieur ; aussi je venais prendre congé de monsieur.

— Comment ! et où allez-vous donc ?

— A l'hôpital, monsieur. »

Je me suis levé d'un bond.

« A l'hôpital ! ai-je répété, et vous avez pensé que je vous y laisserais aller !

— Il le faudra bien, monsieur, a-t-il répondu tranquillement ; je n'ai ici ni parents, ni maison.

— Et qu'est-ce donc que celle où vous êtes maintenant ?

— C'est... votre logis, monsieur.

— C'est le nôtre ! me suis-je écrié ; vous y avez votre place, et vous la garderez ; jamais les serviteurs qui pouvaient être soignés sous ce toit ne sont allés usurper à l'hôpital le lit du pauvre. »

Monsieur Baptiste a salué.

« Monsieur est bien bon, a-t-il repris, mais... je ne puis accepter.

— Et pourquoi cela ? ai-je demandé avec surprise. »

Il a paru embarrassé.

« Que Monsieur m'excuse, a-t-il répondu après un moment d'hésitation ; c'est une idée à moi... je préfère l'hôpital.

— N'auriez-vous point confiance dans mon docteur ?

— Au contraire, monsieur.

— Craignez-vous d'être ici mal soigné ?

— Ce n'est point cela.

— Alors expliquez-vous, de grâce ? me suis-je écrié avec un peu d'impatience. Je veux savoir le motif de votre préférence. »

Il m'a regardé et il a rougi.

« Mon Dieu... c'est que j'ai peur... de mécontenter monsieur !...

— Non, parlez.

— Eh bien, que monsieur me pardonne... mais je ne le connais pas encore assez pour accepter de lui ce service.

— Je ne vous comprends pas.

— Je veux dire que, si monsieur me soigne, il aura droit à ma reconnaissance.

— Et vous ne voulez point en avoir?

— Ce n'est pas cela, monsieur; mais monsieur le comte avait coutume de dire que la reconnaissance est une dette dont le chiffre reste en blanc, si bien que le débiteur et le créancier s'entendent rarement sur ce qui est dû.

— C'est-à-dire que vous avez peur de mes exigences?

— J'ai peur de passer aux yeux de monsieur pour un ingrat. Quand il aura plus fait pour moi, il pourra attendre en retour un meilleur service; ce qui satisfaisait dans un serviteur ordinaire ne sera peut-être plus suffisant de la part d'un obligé.

— J'entends, ai-je interrompu un peu piqué, monsieur Baptiste n'est pas assez sûr de moi pour permettre que je lui rende service.

— C'est vrai, a-t-il répliqué naïvement. Monsieur le comte avait coutume de dire que pour accepter un bienfait il fallait être certain de pouvoir le rembourser en reconnaissance.

— A la bonne heure, ai-je repris sérieusement; mais ne vous a-t-il pas dit aussi, monsieur Baptiste, que nous devions permettre à chacun de remplir son devoir?

— Sans doute, monsieur.

— Eh bien, le mien est de garder malade le serviteur que j'ai gagé bien portant; j'ai profité de ses forces, je

dois subir la gêne de ses infirmités. Ceci n'est point de la générosité, c'est de la justice, et vous n'avez point le droit de m'empêcher d'être juste.

— En effet, monsieur, a-t-il répondu en s'inclinant.

— Permettez-moi de vous dire, ai-je continué un peu ironiquement, que vous êtes trop prompt à me soupçonner capable de faire l'usure en fait de bienfaisance ; et puisque vous n'avez point encore eu le temps de me connaître, faites-moi, je vous en conjure, crédit de quelque humanité et de quelque désintéressement. »

Monsieur Baptiste a voulu s'excuser ; je l'ai interrompu.

« En voilà assez, me suis-je écrié d'un ton cordial ; nous reprendrons ce sujet plus tard ; pour le moment, ce qui importe, c'est de remonter et de vous mettre au lit.

Il semblait, en effet, plus étourdi ; son œil était vitreux, ses dents claquaient. Je l'ai pris par le bras et je l'ai conduit à sa mansarde.

Félicité, qui arrivait, est allée chercher le médecin. Celui-ci n'a trouvé au mal aucun caractère certain ; il a recommandé le repos et quelques tisanes. J'ai moi-même veillé à l'exécution de l'ordonnance, et je me suis établi dans la mansarde du malade.

Je n'y étais point venu depuis longtemps, et j'ai pu voir alors tout ce qui lui manquait. La cheminée fume, les fenêtres ferment mal ; la pièce est carrelée de briques, sans paillassons ni tapis ; le soleil arrive au lit qui n'a point de rideaux. Je me suis reproché cette négligence. Tandis que chaque jour ajoute à notre confort, nos serviteurs restent exposés à mille gênes. Nous les logeons sous les toits, nous les meublons de rebut, nous ne nous inquiétons ni de leur tempérament ni de leurs goûts Pour des millions de travailleurs, sans doute, la vie est

encore plus rude; mais ceux-ci ont toujours sous les yeux l'indulgence du maître pour lui-même, ses précautions, ses voluptés. Chaque regard les avertit de leur condition de déshérités.

Encore si cette pauvreté était à eux; s'ils n'avaient pas, suspendue au-dessus de chaque jour, la menace d'un congé; s'ils ne vivaient pas éternellement à l'auberge, servant seulement au lieu d'être servis!

Et nous nous plaignons de les trouver indifférents à l'économie d'un ménage qui n'est point le leur, souvent ennemis d'une prospérité qui agrandit la distance entre eux et le maître! Étonnons-nous plutôt de leur zèle. La plupart de leurs vices naissent de leur position; toutes leurs vertus sont à eux.

Je faisais ces réflexions en tâchant de remédier aux plus graves inconvénients de la mansarde occupée par le malade. Un vieux tapis a été apporté, des rideaux tendus devant les fenêtres, un poêle dressé devant la cheminée. Monsieur Baptiste remercie à chaque nouvel aménagement. Du reste jamais une plainte ni une marque d'impatience; mais toutes les prescriptions du médecin sont scrupuleusement exécutées; il semble traiter la maladie comme tout le monde, avec une cérémonieuse politesse, et ne vouloir la congédier que dans les formes.

15 *mars*. Rien de changé dans l'état de Baptiste; le mal couve sans prendre une forme précise. Roger est venu nous voir et a voulu s'entremettre. Depuis quelques semaines, il ne rêve qu'homœopathie. Il a voulu persuader monsieur Baptiste. D'abord c'étaient des raisonnements; puis cent exemples de malades désespérés, abandonnés, qui avaient trouvé leur salut dans les globules. Mais monsieur Baptiste s'est montré inébranlable. Il s'est confié à monsieur le docteur; il y a entre eux

un contrat synallagmatique : l'un doit suivre toutes les ordonnances, l'autre guérir ; c'est pour le veux domestique une affaire de probité.

Roger a beau lui objecter que l'allopathie n'y peut rien, que depuis huit jours elle le laisse dans le même état, qu'il se fait fort de le remettre sur pied avant la fin de la semaine : monsieur Baptiste remercie en portant la main à son bonnet de coton ; mais il persiste dans sa résolution. Alors Roger se lève en frappant sa canne contre le tapis.

« Eh bien ; au diable ! s'écrie-t-il ; vous ferez une grosse maladie !

— Monsieur le docteur la traitera, réplique tranquillement Baptiste.

— Mais s'il se trompe ?

— Cela le regarde, monsieur.

— Et si vous en mourez ?

— Monsieur le docteur en aura la responsabilité. »

Roger me regarde, prend son chapeau et sort furieux.

« Dieu me pardonne ! cet original assiste à sa propre maladie comme un huissier assiste aux réceptions de la cour, me dit-il sur le palier ; il se contente d'annoncer ces symptômes et les remèdes sans s'y intéresser autrement ; on dirait que le bal ne se donne pas chez lui. Après tout, qu'il s'arrange ! on ne peut pas forcer les gens à se bien porter. »

Cependant il ne tarde pas à revenir avec de nouveaux arguments et de nouveaux exemples. Monsieur Baptiste écoute tout et répond par les mêmes remercîments et le même coup de bonnet ; mais à la longue je crois m'apercevoir que ces visites lui déplaisent. La vivacité familière de Roger choque son formalisme ; mon vieil ami l'appelle parfois Baptiste tout court, le traite d'entêté, et

lui déclare que s'il était à son service, il l'homœopathiserait d'autorité. J'ai prié instamment Roger d'être plus circonspect; mais il ne comprend rien à ces ménagements; il me dit que monsieur Baptiste est un vieux fou et qu'il préfère encore son jocrisse de René.

Malgré ces boutades, il revient s'informer chaque jour de la santé du malade, il lui apporte toutes les petites friandises autorisées par le médecin; mais il y a dans ses attentions une brusquerie à laquelle Baptiste ne peut s'accoutumer. Le rôle de bourru bienfaisant ne plaît guère qu'au théâtre; dans la réalité on n'aime point les roses qui ont une épine sous chaque feuille.

25 *mars*. Notre malade est enfin debout, un peu maigre, un peu pâle, mais guéri.

Ce matin, quand je suis monté à sa mansarde, je l'ai trouvé habillé et près de descendre. Je l'ai laissé faire, mais en le mettant sous la garde de Félicité, qui a juré qu'au premier essai d'empiétement sur ses attributions elle renverrait le convalescent au dortoir.

Je l'ai installé dans mon cabinet de travail que le soleil égaye et d'où il peut regarder les passants. J'ai mis à sa disposition des livres et la serinette, en lui permettant de s'en servir pour donner une leçon de chant à mon tarin. A chaque arrangement il me remerciait d'un air pénétré. J'ai enfin demandé à monsieur Baptiste s'il ne désirait rien autre chose.

« Rien, rien, a-t-il répondu, sinon que je prierais monsieur de m'appeler désormais Baptiste tout court.

— Pourquoi cela?

— Pour que ce jour me soit rappelé par un changement dans mes rapports avec monsieur. »

J'ai été touché, et j'ai tendu la main au vieux domestique en le remerciant.

XXVI

MOINEAUX ET HIRONDELLES.

Quand la brume ou la pluie ont contrarié ma promenade dans la campagne, et qu'un tardif rayon de soleil me permet enfin de sortir, je descends jusqu'à la jolie place plantée qui s'ouvre à l'extrémité de mon faubourg et où Roger ne manque guère de venir me rejoindre. C'est le rendez-vous habituel des enfants et des vieillards; il semble que les deux extrémités de la chaîne humaine viennent s'y rejoindre. Ici les cris folâtres, les courses étourdies, les cheveux flottants sur des joues roses; là les fronts chauves, les démarches lentes et les longs silences.

J'aime ce mélange : ainsi rapprochée, l'enfance paraît plus grave, la vieillesse moins triste; l'une complète l'autre. On comprend mieux la vie en apercevant à la fois le point de départ et le point d'arrivée.

Pourquoi ne pas multiplier les occasions de ces contacts salutaires? Les anciens n'avaient garde d'y manquer. Chez eux, les hommes qui avaient vécu étaient les éducateurs choisis de ceux qui devaient apprendre à vivre. Les premiers communiquaient l'expérience, les seconds apprenaient le respect; la jeunesse s'instruisait alors, comme le dit Aristophane dans la comédie des *Nuées*, « à haïr les discordes, à rougir des choses déshonnêtes, à s'indigner quand on riait de sa pudeur, à se lever devant les vieillards. » Je ne demande point, sans doute, d'en revenir à l'éducation d'Athènes; chaque siècle a ses besoins, chaque société ses instruments; mais je voudrais que parmi tant de palais élevés aux rois, aux arts, à l'industrie, on conservât quelques coins de terre ombragés

et fleuris à l'enfance et à la vieillesse. Je voudrais retrouver dans cette sollicitude pour ce qui ne sert plus et ce qui ne sert point encore, la preuve que notre société n'est point seulement une reine, mais une mère; qu'elle aime ce qu'elle gouverne et ne veut point substituer une ruche à une famille; je voudrais surtout qu'en réunissant l'être qui naît à l'être qui finit, on en tirât un enseignement public; que l'enfant apprît, en vénérant le vieillard, a reconnaissance pour les services rendus, la condescendance pour la faiblesse, la compassion pour les infirmités.

Mais le moyen qu'on s'arrête à de pareilles idées dans notre monde moderne, où tout n'est que campement, où les institutions sont des tentes sous lesquelles les idées bivouaquent une nuit pour se remettre en marche dès l'aurore. Depuis un siècle, quelle moisson a pu mûrir? Quel jour a eu son lendemain? A chaque station un chœur de voix crie vainement au genre humain : Restons ici; c'est la terre promise! La multitude éteint ses feux et reprend tumultueusement son voyage, revenant vingt fois sur ses pas pour retourner bientôt en avant. Incessante recherche de la postérité d'Adam, qui, toujours lasse et toujours en route, semble condamnée à errer dans son rêve pendant l'éternité!

Je disais tout ceci à Roger ce matin, tandis que je me promenais avec lui sous les arbres de la petite place; il s'est indigné de mon étonnement et de mes plaintes.

« Parbleu! croyez-vous donc que Dieu ait fait le genre humain pour l'immobilité? s'est-il écrié. Ne voyez-vous pas que tout dans l'univers est en mouvement; que c'est la grande loi de la création? Si l'homme atteignait son espérance, il ne serait plus homme, car le complet accord de la réalité avec son idéal le ferait passer dieu! La première condition de sa vie momentanée est l'aspiration, et

qui aspire marche. Seulement, comme les lueurs sont confuses, cette marche est incertaine; l'humanité tourne souvent sur elle-même et revient aux anciens campements, mais toujours mieux instruite. L'erreur reconnue est un pas fait vers la vérité. Si les hommes écoutaient ces voix qui leur crient de s'établir à demeure dans une idée et une forme, le monde entier passerait à l'état de l'ancienne Égypte théocratique, immense pétrification sociale où tout s'était arrêté au point où l'avait laissé la tradition. Le genre humain n'aurait plus qu'à prendre comme elle, pour emblème, des divinités assises, aux bras immobiles et coiffées du vautour aux ailes symboliquement rabattues. Que ferait, en effet, l'intelligence de ces ailes, là où on ne lui laisse plus d'air pour les étendre?

— Ainsi, ai-je repris, vous regardez l'homme social comme une sorte d'Ahasvérus condamné à errer jusqu'à la consommation des siècles, sans boussole et sans but.

— Sans boussole, non, car il a dans l'étude des lois éternelles une perpétuelle manifestation des volontés suprêmes, a repris vivement Roger, il n'est pas sans but s'il marche où Dieu l'envoie. Ne le comparez point à Ahasvérus, mais au peuple hébreu errant dans le désert et envoyant devant lui toutes ses espérances à tire-d'aile vers la terre promise. Cette terre, nous ne l'atteindrons qu'après beaucoup de dangers courus, de veaux d'or adorés; il faudra nous fortifier dans la foi, nous endurcir sous l'épreuve, désapprendre ces vices de l'Égypte, et laisser, comme le peuple de Dieu, dans les sables du désert le cadavre de la servitude. Alors seulement retentiront les trompettes de Jéricho! Mais le pays de Chanaan lui-même ne sera point le port; la lutte continuera jusqu'au dernier jour, parce que cet effort est la loi même de notre perfectionnement. Ne parlez donc jamais, cher

ami, d'établissement définitif, de repos; le repos c'est la fin de la vie, et le définitif n'est point de ce monde. »

..... Tout en causant ainsi nous avions gagné un banc, et nous nous sommes assis à l'ombre des touffes de lilas. Les bourgeons commençaient à brunir l'extrémité des rameaux; *ver rubescens*, dit Virgile. Les branches des arbres et des buissons dépouillés projetaient leur ombre sur le sable et y dessinaient mille entrelacements capricieux. On eût dit un immense réseau tendu sur cette nappe de lumière pour la retenir captive. Entre chaque maille sautillaient les moineaux familiers qui venaient presque à nos pieds, nous regardaient en penchant la tête d'un air de curiosité mutine, puis gazouillaient entre eux d'un accent moqueur, comme s'ils eussent compris que nous parlions de philosophie.

J'ai avoué à Roger que j'avais toujours eu un faible pour le moineau : c'est le seul oiseau qui vive dans nos villes en toutes saisons et nous y fasse entendre quelques notes des mélodies de la campagne. Nos tuyaux de cheminée sont ses forêts, nos ardoises ses pelouses. Il réveille chaque matin la jeune servante en chantant dans la giroflée qui orne sa fenêtre; il amuse de son caquet l'enfant du pauvre ouvrier confiné dans les combles : c'est le rossignol des toits.

« Dites plutôt le musicien des carrefours, a répondu Roger; car il ne vit, comme nos Orphées vagabonds, que d'aumône ou de rapine. A vous entendre, ce serait une espèce de messager des champs, occupé d'entretenir chez nous la diligence et la bonne humeur; mais moi qui le connais, je vous déclare que c'est tout simplement un de ces drôles qui, à force d'effronterie, font rire de leurs vices. Paresseux, gourmand, voleur, le moineau est le véritable chevalier d'industrie des airs. Connaissez-

vous, par exemple, ses procédés envers l'hirondelle? »

J'avouai en souriant mon ignorance.

« Eh bien, reprit Roger qui s'animait comme s'il se fût agi de quelque procès scandaleux rapporté par la *Gazette des Tribunaux*, je vais vous le dire, moi! et je ne vous répéterai point ce qu'on m'a conté, mais ce que j'ai vu de mes yeux, *ce qui s'appelle vu!* comme dirait Orgon. Vous savez qu'une des fenêtres de mon cabinet donne sur une grande basse-cour entourée de bâtiments de service. J'en ai fait mon observatoire. A notre âge on a le temps de regarder; les préoccupations turbulentes sont suffisamment apaisées pour nous permettre de bien voir, et l'expérience nous a appris à ne rien dédaigner. Je passe donc presque tous les jours une heure à étudier mes voisins ailés, et je vous recommande cette distraction; elle est paisible, instructive et sans danger, ce qu'on ne peut pas dire de beaucoup de distractions. »

J'ai fait un signe d'adhésion en promettant de profiter du conseil.

« Or donc, a repris Roger, vous saurez que la basse-cour que j'étudie attire une nuée de moineaux; les parasites ne manquent jamais là où il y a table servie. — Je les vois chaque jour picorer jusque sous le bec des maîtres du logis et pépier avec rage quand ceux-ci se permettent de les déranger. Soit, je passe encore condamnation; Racine a dit aux oiseaux que Dieu était leur pourvoyeur :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture.

Les moineaux ont pris le poëte au mot et se sont faits communistes; mais voici où commence l'indignité. A chaque printemps les hirondelles reparaissent autour des bâtiments de la basse-cour et s'y choisissent une place pour leurs nids. Vous savez avec quel soin ces vaillantes

ouvrières construisent l'abri destiné à leur future famille? Mortier solide au dehors, lit de duvet au dedans; le père et la mère travaillent à l'envi avec des cris d'encouragement joyeux. Les moineaux, qui sont également entrés en ménage, devraient les imiter; mais non : ils les regardent faire en jasant; ils prolongent leurs fêtes de noces, ils se promènent, ils se querellent, jusqu'à ce que tout soit achevé chez les voisines. Alors ils profitent d'une absence des propriétaires, ils entrent dans le nouveau logis et l'examinent; s'ils le trouvent à leur gré ils y transportent un brin de paille comme symbole de prise de possession, en s'écriant à la manière de Tartufe : *La maison est à moi!* Et lorsque les hirondelles se présentent à la porte, elles sont reçues à coups de bec. »

J'ai été forcé de blâmer des moineaux qui justifiaient si criminellement le vers de Virgile :

Ainsi, oiseaux, ce n'est point pour vous que vous faites vos nids *.

J'ai seulement ajouté que le crime de ces vauriens ailés n'était pas sans exemple parmi les hommes.

« Et voilà ce qui me le rend plus exécrable! a répondu Roger avec une indignation plaisante; ils donnent un enseignement pervers dont on s'autorise; ils ont l'air de dire aux hommes : — La création est ainsi faite : aux uns le travail, aux autres le plaisir; laissez les hirondelles construire pour les moineaux! Que de nids usurpés de même dans le monde. Combien de gens qui pour s'emparer de l'édifice élevé par d'autres n'ont qu'à y apporter

* « Sic vos, non vobis, nidificatis aves. »

Les détails qui précèdent sont de la plus rigoureuse exactitude, et nous avons été plusieurs fois témoins de ces usurpations des nids construits par les hirondelles.

aussi un fétu ! Celui-ci, c'est son nom, son crédit ; cette autre, sa fortune ou sa beauté ! Toujours des brins de paille qui ne leur ont rien coûté !

— A la bonne heure, ai-je repris en riant ; mais qui nous oblige d'imiter l'usurpateur ailé de nos toits ? La leçon que donne la nature n'a d'autre valeur que celle de l'écolier ; il peut toujours choisir entre les exemples. La vue du mal ne corrompt que celui qui l'aime ; il repousse quiconque aime le bien. L'homme fait sa destinée, et il dépend de sa volonté d'être moineau ou hirondelle. »

XXVII

M. DUTILLEUL ET SA DÉFINITION DE L'IDÉE. — LETTRE D'IMAAN ALI-TADE. — A QUOI PEUT SERVIR L'INACTIVITÉ DES VIEILLARDS.

Le petit commerce de Félicité prospère ; elle voudrait l'étendre, mais le capital lui manque ; elle est venue me visiter ce matin et m'a fait part de son embarras. Elle ne voit qu'un seul moyen d'en sortir, c'est d'obtenir un crédit de quelques milliers de francs en marchandises chez monsieur Dutilleul, notre plus riche négociant. Mais comment oserait-elle seulement le demander, elle pauvre fille qui ne peut finir une phrase dès qu'on la regarde ? Elle avait d'abord pensé à faire écrire une lettre par René ; car René a le don de la rédaction, comme j'ai déjà pu m'en apercevoir pour sa demande en mariage ; puis tous deux ont pensé qu'une demande de ma part aurait bien plus de chance de réussir. Je la ferai, bien que j'aie peu d'espoir.

.... Monsieur Dutilleul est mon aîné de plusieurs années, et on le dit cinq à six fois millionnaire ; mais ni l'âge ni la

richesse n'ont pu lui faire prendre goût au repos. Il est levé avant le jour et veille, avec ses commis, très-avant dans la nuit. Il conduit tout de l'intelligence, de la voix et de l'œil, — de cet œil de maître qui, au dire du fabuliste, suffit pour engraisser le bétail. — Le bétail de monsieur Dutilleul, ce sont les écus, et Dieu sait s'il connaît l'art de les faire multiplier!

Il a fallu le poursuivre de magasin en magasin. Il venait toujours de quitter ceux où j'arrivais; enfin je l'ai trouvé surveillant un déchargement de marchandises coloniales. Il vérifiait le compte des boucans, refusait ceux qui avaient souffert du voyage, et discutait l'application des tarifs. Dix personnes étaient occupées à exécuter ses ordres, dix autres à recevoir ses réclamations. Il a fallu le laisser faire; enfin, quand tout a été réglé, il a pris le chemin d'un autre quai où s'opérait un chargement; nous avons pu causer en faisant route ensemble.

Ma requête formulée, il en a pris note, a dit qu'il s'informerait, et m'a promis réponse après examen. Je me suis excusé de l'avoir interrompu dans ses occupations pour une demande de si faible importance.

« Tout est important en affaires, cher professeur, a-t-il répondu de sa forte voix qu'accompagne un gros rire; nous autres commerçants, nous ne dédaignons rien. C'est avec les gros sous qu'on fait les écus; — eh! eh! eh! — Je suis un vrai yankie : aussi, tout m'est bon de ce qui profite à l'actif. Je ne ressemble pas à vos damoiseaux de négociants qui, dès qu'ils ont quelques centaines de mille francs, laissent la place à d'autres et se retirent à la campagne pour lire et cultiver des œillets. — Eh! eh! eh! — A soixante et onze ans, je suis encore le plus actif d'eux tous, et la camarde me trouvera le nez sur mon grand livre ou la sonde à la main dans mes entrepôts.

— De sorte que vous ne sentez pas le besoin de quelques heures de recueillement vers la fin de la vie?

— Moi! pourquoi faire!

— Mais pour se rappeler, pour regarder en avant! Lorsque les cochers arrivent à un passage inconnu et sombre, ils mettent leur attelage au pas.

— Temps perdu! temps perdu! L'homme est ici-bas pour faire son métier, pour gagner de l'argent! J'ai la devise, moi, de ce gentleman anglais qui a été, à ce qu'on dit, un grand poëte : *En avant!* mais en avant dans un champ de blé. — Eh! eh! eh! — Tant qu'on est debout il faut moissonner.

— Oui, c'est ce que Carlyle appelle *l'Évangile des œuvres;* pour lui, agir, c'est accomplir la loi de Dieu; mais un de ses compatriotes, monsieur Mill, vante de son côté *l'Évangile des loisirs.*

— Quelque fainéant, sans doute?

— Non, un économiste philosophe.

— C'est la même chose.

— Il donne pourtant des raisons qui ne m'ont point paru sans force. Selon lui, employer l'énergie humaine, sans trêve, à lutter contre des concurrents pour acquérir des richesses, ressemble singulièrement à ce que faisaient nos pères lorsqu'ils dépensaient leur vie à conquérir des terres par l'épée; c'est un déplacement de la volonté, un progrès sans doute, mais un emploi encore exagéré de nos facultés. Il ne peut croire que l'idéal de la société soit dans cette bataille toujours croissante de gens qui, pour se dépasser, se heurtent, se foulent, s'abattent, et arrivent ainsi à se procurer un superflu dont ils ne peuvent jouir et dont ils privent les autres. Il est médiocrement épris de ce monde américain, où toute la vie d'un sexe est employée à chasser des dollars, et toute la vie de l'autre à

élever de petits chasseurs de dollars. Il préfère sans doute cette fièvre d'activité à l'apathie de certaines nations déclinantes ; il y voit une des phases indispensables, mais douloureuses, du progrès de l'humanité, et il aspire au moment où chaque homme, après avoir donné à la société la fleur de son intelligence, de ses forces et de sa vie, rentrera dans un repos occupé pour laisser le champ libre à de plus jeunes travailleurs.

— Bien, bien, je comprends ; c'est une idée qu'a monsieur Mill ! s'est écrié mon compagnon avec son gros rire ; mais mon cocher m'a appris l'autre jour ce que c'était qu'une idée. Je voulais lui faire prendre une route, il voulait en prendre une autre, et comme je soutenais que la mienne était la plus courte, il a haussé les épaules en disant : — C'est une idée de Monsieur... comme il eût dit : C'est une bêtise. — Eh ! eh ! eh ! »

Là-dessus monsieur Dutilleul a pris congé de moi ; nous étions arrivés au navire dont il venait surveiller le chargement. Je l'ai vu se perdre au milieu des caisses, des futailles, des ballots, et je suis revenu à petits pas en réfléchissant.

Est-il bien vrai que l'idée de l'économiste anglais soit de celles dont parlait le cocher ? Quoi ! tant de dons accordés par Dieu à sa créature, tant d'efforts d'intelligence et de courage, tant de sang versé, tant de dévouements sublimes, et tout cela seulement pour augmenter l'encaisse du genre humain ? Ne serions-nous donc ici-bas que pour acquérir une richesse dont nous ne devons pas jouir, et la transmettre à des descendants qui l'augmenteront à leur tour sans en jouir davantage ? Tous ces penchants qui ne trouvent satisfaction que dans le loisir, l'art, la science, la contemplation de la nature et de l'homme, l'élancement de l'âme vers Dieu, tout cela serait

autant d'*idées*, comme le dit monsieur Dutilleul par euphémisme. N'est-ce pas lui plutôt qui ment à sa nature d'homme en sacrifiant toutes les aspirations naturelles à un seul instinct? Qu'est-il autre chose qu'un sauvage, ce furieux travailleur qui réduit la vie à la transformation de la matière ou à l'échange, et qui néglige les besoins les plus délicats de son âme? Ce que le peau-rouge dépense d'activité, de patience, de courage à trapper le castor et à scalper ses ennemis, il l'emploie, lui, à scalper ses concurrents et à trapper les écus! C'est la différence des sociétés, mais, au fond, l'emploi des mêmes instincts. Ce qu'il fait n'est qu'une guerre déguisée, préférable à l'autre sans doute, mais qui ne peut être le but définitif de l'homme sur la terre.

C'est devant cette fièvre saxonne que les natures passives se sentent prises d'un plus vif amour pour l'état stationnaire; en voyant tant de vains mouvements, on persiste, plus que jamais, à rester assis.

Nous avons trouvé, il y a quelques jours, dans l'appendice de la Ninive de l'anglais Layard, un témoignage éloquent de cet effet de notre turbulente agitation. C'est la réponse d'un cadi musulman à la lettre dans laquelle le voyageur anglais lui demandait des détails sur la population, le commerce et le passé de la ville où il avait exercé sa magistrature. Je traduis ici cette réponse pour mon propre plaisir.

« Mon illustre ami, ô joie des vivants!

» Ce que tu me demandes est à la fois inutile et nuisible.

» Bien que tous mes jours se soient écoulés dans ce pays, je n'ai jamais songé à compter les maisons ni à m'informer du nombre de leurs habitants; et quant à ce

que celui-ci met de marchandises sur ses mulets, celui-là au fond de sa barque, en vérité c'est une chose qui ne me regarde nullement. Pour l'histoire antérieure de cette cité, Dieu seul la sait, et seul il pourrait dire de combien d'erreurs ses habitants se sont abreuvés avant la conquête de l'islamisme; il serait dangereux à nous de vouloir les connaître.

» O mon ami! ô ma brebis! ne cherche pas à apprendre ce qui ne te concerne pas. Tu es venu parmi nous et nous t'avons donné le salut de bienvenue; va-t'en en paix! A la vérité, toutes les paroles que tu m'as dites n'ont fait aucun mal, car celui qui parle est un et celui qui écoute est un autre. Selon la coutume des hommes de ta nation, tu as parcouru beaucoup de contrées, jusqu'à ce que tu n'aies plus trouvé le bonheur nulle part; nous (Dieu en soit béni!), nous sommes nés ici et nous ne désirons point en partir.

» Écoute, ô mon fils, il n'y a point de sagesse égale à celle de croire en Dieu; il a créé le monde; devons-nous tenter de l'égaler en cherchant à pénétrer les mystères de sa création? devons-nous dire: — Vois cette étoile qui tourne autour de cette étoile; regarde cette autre étoile qui traîne une queue, et qui met tant d'années à venir et tant d'années à s'éloigner! Laisse-la, mon fils; celui dont les mains la formèrent saura bien la conduire et la diriger.

» Mais tu me diras peut-être: O homme! retire-toi, car je suis plus savant que toi et j'ai vu des choses que tu ignores. — Si tu penses que ces choses t'ont rendu meilleur que je ne le suis, sois doublement le bienvenu; mais moi je bénis Dieu de ne pas chercher ce dont je n'ai pas besoin. Tu es instruit dans des choses qui ne m'intéressent pas, et ce que tu as vu je le dédaigne. Beaucoup de science te créera-t-elle un second estomac, et tes yeux

qui vont furetant partout te feront-ils trouver un paradis?

» O mon ami! si tu veux être heureux, écrie-toi : — Dieu seul est Dieu! — Ne fais point de mal, et alors tu ne craindras ni les hommes, ni la mort, car ton heure viendra.

» IMAAM ALI-TADE. »

Voilà l'autre sauvage, celui qui attend sur sa colonne que les corbeaux du ciel viennent lui fournir la nourriture. Le devoir et la vérité sont entre le Turc et monsieur Dutilleul, entre l'immobilité du fataliste et l'activité sans repos de l'utilitaire. Salomon l'a dit : « Il y a un temps d'être debout et un temps d'être assis. » L'homme n'est ni une plante qui doit végéter attachée à une racine sans mouvement, ni un cheval aveugle attelé jusqu'à la mort à la meule qui broie le blé destiné au pain du corps. Il faut aussi qu'il songe au pain de l'âme ; qu'il prenne le temps de féconder son cœur, d'ouvrir les yeux de son esprit.

C'est à cela surtout que doit servir la vieillesse. Après avoir fait sa journée de labeur, il faut employer le soir aux récréations spirituelles, aux loisirs affectueux, à cette étude de l'impalpable et de l'invisible qui est aussi certainement que la terre et l'océan une partie de l'héritage d'Adam.

XXVIII

LE VIEUX DUELLISTE.

Le printemps continue à être pluvieux ; les longues promenades nous sont interdites, et Roger et moi devons nous contenter de la place plantée où nous nous donnons rendez-vous.

Cette après-midi, des vieillards, nos contemporains, y

étaient dispersés, comme d'habitude. C'étaient des couples amis mesurant d'un pas régulier les allées sablées, ou des groupes causeurs occupant les bancs à claire voie. Roger m'a fait regarder toutes ces figures où le temps a marqué si diversement son passage.

« Nous ressemblons tous, m'a-t-il dit en riant, à ces vieux monuments égyptiens qui portent au front l'histoire d'une dynastie; le tout est de savoir déchiffrer l'inscription. Les plis qui sillonnent nos traits, nos yeux éteints, nos cous branlants, nos têtes chenues, sont autant d'hiéroglyphes qui racontent l'histoire de notre vie. On a beaucoup parlé de la tranquillité de certains coupables et de la prospérité de certains méchants; mais regardez-les en face, quand la vieillesse aura gravé sur leur front les secrets de leur âme : vous aurez le masque de Louis XI, de de Philippe II, de Catherine de Médicis ou de Tibère. Après tout, nulle maison ne conserve soixante ans un mauvais locataire sans en garder les marques; le front qui a longtemps renfermé d'odieuses pensées est comme le cachot où sont restés longtemps enchaînés de grands coupables : en cherchant bien, vous trouvez le mur souillé par quelque inscription infâme.

— Peut-être, ai-je répondu; mais combien d'hommes n'ont rien à écrire! Les grands coupables sont, comme les grands saints, des exceptions; l'immense majorité flotte entre le bien et le mal, presque sans préférence; enlevée plus haut ou précipitée plus bas, selon la raffale qui passe, et, comme le cerf-volant que lance l'écolier, toujours entre le ruisseau et la nuée. Que vous lisiez sur le masque de Tibère, je le comprends; mais que pourrez-vous découvrir sur celui de Polichinelle?

— Ses vices, a repris Roger. Pensez-vous donc que les inscriptions doivent avoir la gravité épique pour être dé-

chiffrées? Oubliez-vous qu'on a trouvé sur les pyramides je ne sais quel compte de cuisine? Polichinelle, dites-vous; mais n'a-t-il pas maltraité sa femme, battu le commissaire, provoqué le diable, c'est-à-dire manqué à ses devoirs envers sa famille, envers la société, envers Dieu? Et qui peut se dire, à cet égard, pur de tous points? Polichinelle, cher ami, c'est moi, c'est vous, c'est tout le monde; et pour être vulgaire l'histoire n'en est pas moins réelle, ni moins visible. Étudiez bien ces physionomies qui nous entourent: il n'y a là, je suppose, ni fameux criminels, ni vertus admirables, ni génies merveilleux. Ce que vous voyez n'est que de la monnaie humaine; mais, comme les pièces d'argent ou d'or, elle a son empreinte; le coin du temps l'a frappée et en creuse chaque jour les traits. »

Alors, pour me prouver son dire, Roger s'est mis à me commenter chacun des vieux visages qui passaient sous nos yeux, et à me faire l'histoire de celui qui le portait; on eût dit une série d'*illustrations* vivantes et sans titres dont il devait inventer l'explication.

J'ai pris plaisir quelque temps à ce jeu, dans lequel mon compagnon de promenade mettait sa gaieté accoutumée et son inépuisable imaginative; mais mon regard a fini par s'arrêter sur un promeneur solitaire qui avait jusqu'alors échappé aux remarques de Roger.

Son aspect annonçait une de ces décrépitudes hâtives qui accusent moins le nombre que l'emploi des années. Courbé sur une béquille, il traînait lentement ses pieds endoloris en agitant sa tête, qui semblait vaciller sur un cou tordu; lorsqu'il la relevait par un effort, il promenait autour de lui un œil hagard dont l'audace sombre semblait défier. Nul compagnon n'égayait sa promenade; aucun salut ne l'accueillait au passage; il était seul entre

la double rangée d'arbres qu'il avait choisie, comme si on eût voulu lui laisser sa place et son air.

Je n'avais fait toutes ces remarques que successivement, et je ne savais encore si je ne donnais pas une intention au hasard, lorsque je vis le promeneur isolé s'avancer vers un banc pour s'asseoir. A sa vue, deux vieillards qui s'y trouvaient se levèrent brusquement et s'éloignèrent en silence. L'infirme les suivit d'un regard courroucé, en murmurant quelques mots qui se perdirent dans un sourire fauve.

Étonné, je le montrai à Roger.

« Savez-vous quel est cet homme ? » demandai-je.

Il se tourna vers le banc qu'indiquait mon regard, et tressaillit.

« Cet homme ! répéta-t-il en faisant un mouvement qui nous éloignait de lui ; ne le connaissez-vous point?

— Je crois l'avoir déjà aperçu, mais sans savoir son nom.

— C'est Simon Chamard.

— Le duelliste?

— Oui ; il habitait depuis longtemps un village des environs ; la nécessité de se faire soigner l'aura sans doute ramené à la ville. »

Je fis observer que le malheureux pouvait à peine se soutenir.

« Plût à Dieu qu'il en eût été toujours ainsi ! répliqua Roger ; ou plutôt, qui pourrait dire pourquoi un pareil homme est né?... à moins que ce ne soit comme châtiment de nos folies... Oui, je veux croire que même ces misérables qui ont le privilége d'assassiner devant témoins ne sont point complétement inutiles; qu'il font comprendre à la société la barbarie de ses préjugés, et qu'en lui montrant leurs excès dans toute leur horreur ils préparent les réformes de l'avenir.

— Ah! qu'elles se hâtent donc! me suis-je écrié, et qu'on cesse enfin de justifier une insulte en frappant celui qui l'a reçue. Pourquoi avoir supprimé des codes le *jugement de Dieu* du moyen âge, quand on l'a conservé dans les mœurs? Sont-ce bien des nations civilisées par le christianisme que celles où l'adresse et l'audace peuvent prescrire la moralité et la raison? où, pour être respecté, il suffit, non d'être respectable, mais de faire peur? où l'honneur consiste, dans un débat, non à avoir de son côté le bon droit, mais à tuer ou à être tué?

— Patience, a dit Roger; la lumière se fera dans les consciences! Elle commence déjà; cet homme en est la preuve : il expie aujourd'hui le meurtre du capitaine Ribert. »

J'ai regardé Roger d'un air interrogateur.

« Peut-être ignorez-vous cette triste histoire, a-t-il continué; vous étiez alors parti pour votre voyage d'Allemagne. Mais tous nos contemporains pourront vous la raconter; car qui n'a connu le capitaine Ribert? On l'aimait pour la grâce qu'il savait mettre dans sa bonté, et aussi pour sa bonne humeur; où il se montrait, c'était toujours fête. Quand il se promenait au Mail, tenant le bras de sa jeune femme et la main de son enfant, tout le monde se retournait et bénissait l'heureux ménage, tant il semblait mériter son bonheur. Un seul homme en paraissait blessé; c'était Simon Chamard. Il haïssait le capitaine; pourquoi? nul n'aurait pu le dire. Jamais une parole ne s'était échangée entre eux; Ribert savait à peine que Simon existât. Mais cette ignorance même était une insulte pour le duelliste; il s'étonnait, sans doute, qu'un homme eût la prétention de vivre sans qu'il le lui eût permis. Ce bonheur qu'il n'épouvantait point lui parut une insulte; l'attention générale qui se tournait vers le

capitaine irritait d'ailleurs sa vanité : tous les temples d'Éphèse font naître leurs Érostrates. Il se décida à éteindre un concert de louanges qui le fatiguait; mais il fallait un prétexte. Le capitaine ne visitait aucun des lieux fréquentés par Simon Chamard; l'occasion d'une rencontre pouvait ne se présenter de longtemps; Simon n'eut point la patience de l'attendre. Un jour que le capitaine traversait cette promenade, il alla droit à lui, le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche, et lui demanda brusquement pourquoi il le regardait. Le capitaine surpris voulut protester; mais c'était la scène du loup et de l'agneau. Chamard prétendit que son adversaire avait aussi *médit de lui l'an passé* et devait en rendre raison. Le reste est facile à deviner : l'uniforme du capitaine le faisait esclave de l'usage féroce qui met la vie de l'honnête homme à la merci du premier bandit qui passe; le duel eut lieu et lui fut fatal. On le rapporta mourant à sa femme, qui ne voulait point croire à un tel malheur. Il eut encore la force de la nommer, d'embrasser son enfant; puis il expira.

— Et son meurtrier resta impuni! me suis-je écrié.

— Non, a repris Roger; cette fois l'opinion se souleva; à force d'indignation on cessa d'avoir peur, le mépris se laissa voir librement, et les provocations de Simon Chamard ne furent plus relevées. Après avoir lutté quelque temps contre l'animadversion publique, il dut abandonner la ville, et depuis il n'avait point quitté sa solitude. Mais vous voyez que son absence n'a pu faire oublier le passé; une popularité d'infamie reste attachée à son nom; tout le monde ici le connaît; on le fuit, on le montre au doigt, on l'insulte, sans qu'il puisse s'en défendre ni se venger... Et tenez, n'est-ce point lui que poursuivent, là-bas, ces huées? »

La main de Roger m'indiquait la porte de la promenade, où j'aperçus, en effet, le vieux duelliste arrêté. Il s'efforçait de descendre les marches du perron d'entrée en s'appuyant, avec un geste douloureux, à la balustrade de pierre, tandis qu'une troupe d'écoliers ameutée dans le carrefour raillait ses efforts et lui jetait les rires et l'insulte.

« C'est Simon le Tueur ! criaient les voix... Ah ! ah ! regarde comme il se traîne !

— Veux-tu te battre maintenant avec nous, Simon ?

— Nous te défions tous !

— Eh ! le lâche, qui refuse !

— Voyez, voyez, il a peur ! »

Et les huées reprenaient plus bruyantes.

Celui auquel elles s'adressaient avait d'abord essayé de descendre, en menaçant la troupe injurieuse du bâton qui le soutenait ; mais, vaincu par la douleur, il avait dû s'arrêter. Appuyé au mur, les lèvres frémissantes et les mains crispées, il exprimait si complétement la rage impuissante, que je me sentis saisi à la fois d'horreur et de pitié.

« Quelle punition ! m'écriai-je très-ému.

— Quelle, mais juste ! répliqua Roger sévèrement. Il n'a point reconnu le droit, le droit ne le reconnaît plus ; il s'est montré sans pitié, on est pour lui sans merci ; il a abusé de l'audace, de la force, de l'adresse, et les voilà qui se retournent maintenant contre lui. Ah ! je voudrais que tous ceux qui se plaisent aux émotions du duel comme à une chasse perfectionnée, que tous ces dégustateurs de sang humain qui disposent de la vie d'un homme entre leurs repas, pussent voir un pareil exemple ! Dans ces flétrissantes clameurs d'enfants, je crois entendre la voix de tous les orphelins qu'a faits cet homme :

leur chœur de malédictions s'élève maintenant qu'il ne peut y échapper ; la suprême faiblesse venge les faibles, et l'homme implacable est puni par l'implacabilité des enfants ! Ici, comme toujours, la jeunesse et l'âge mûr ont préparé la vieillesse ; car cette dernière n'est qu'une conséquence, nous la faisons nous-mêmes. Un grand orateur * l'a dit, l'âme humaine subit sur la terre une série de métempsycoses qui ressortent l'une de l'autre : portée, à travers les ignorances du premier âge, jusqu'aux flammes de la jeunesse, elle s'y envenime ou s'y purifie, puis accomplit les graves devoirs de la maturité, dont elle sort allourdie d'expérience pour entrer dans la vieillesse ; et là enfin est le port ou le naufrage. »

XXIX

CE QUE ROGER PENSE DE LA TACHE DES VIEILLARDS. — LE PÈRE BÉNÉDICTION ; SON HISTOIRE. — LE GRAND JACQUES. — LE BATON DU BERGER. — ESPÉRANCES DU PÈRE BÉNÉDICTION.

Ce matin j'ai trouvé Roger occupé à faire exécuter quelques améliorations dans ses ménageries. Il s'applique à la domestication de plusieurs nouvelles espèces d'animaux qui doivent ajouter aux aisances ou aux ressources de nos descendants.

« Jusqu'ici, me disait-il, tout en s'assurant que rien ne manquait au couple de lamas dont il espère acclimater la race dans le pays, jusqu'ici les sociétés trop jeunes ne se sont point inquiétées de mettre de l'ordre dans leurs

* Le P. Lacordaire.

ménages; elles ont été toujours en mouvement, allant pour aller, achetant ou vendant à ce misérable marché qu'on appelle la guerre, et bien plus soucieuses d'acquérir que d'exploiter. Mais l'âge mûr est venu pour elles; il est temps que chacun songe à ranger son intérieur, à mieux cultiver ses champs et à soigner ses troupeaux. Voilà les peuples passés de l'adolescence, où l'on chasse, où l'on joue et où l'on se querelle, à l'âge mûr, où l'on songe à tirer parti de soi et de ses voisins. Il faut que l'équilibre des richesses s'établisse partout par l'échange; que chaque terre donne ce qu'elle a et reçoive ce qui lui manque. Dans chaque contrée, le banquet du genre humain est incomplétement servi; il faut y ajouter tout ce qui peut y tenir. Chaque plante nouvelle conquise, chaque animal devenu l'auxiliaire de l'homme, est un accomplissement de la loi qui lui a donné la terre en fermage. A nous, qui avons les loisirs de la vieillesse, appartient surtout cette tâche; notre sang refroidi nous a rendus patients; les heures qui nous restent sont comme un appoint de la Providence dont nous pouvons faire largesse au genre humain : aussi désormais ma seule ambition serait de laisser au pays où je suis né quelqu'une de ces pacifiques conquêtes, et de pouvoir me réveiller dans la vallée de Josaphat, comme Parmentier, en tenant à la main une petite fleur qui aurait annoncé naguère à mes frères les hommes que je venais de fermer une des portes de la faim. Toutes les nuits j'y rêve, je crois l'avoir trouvée...

— Et c'est la récompense de vos bons désirs? ai-je interrompu ; les pensées de la veille deviennent les fantômes du sommeil; amis ou bourreaux, selon que nous l'avons mérité.

— Eh bien, vous répétez là, cher ami, ce que je me

disais ce matin, a repris Roger; et voici précisément celui qui me faisait faire cette reflexion. »

Il me montrait un homme modestement vêtu qui conduisait une brouette attelée d'un chien, alors arrêtée dans la première cour. J'ai cru reconnaître un vieil Anglais qui parcourt nos rues, recueillant sur chaque seuil les débris devenus inutiles, verres brisés, ossements ou chiffons.

« N'est-ce pas le Huguenot? ai-je demandé.

— C'est ainsi que beaucoup l'appellent, a répondu Roger; mais ici, une de ses habitudes de langage l'a fait nommer le *père Bénédiction*. Ce matin le bruit de son chariot et son cri d'appel m'ont réveillé en sursaut, au milieu d'un de mes rêves favoris, et j'ai pensé alors à tous ceux qu'il devait rendre ainsi brusquement, chaque jour, à sa réalité! Que de rois détrônés par ce passant! que d'amants séparés! que de grands poëtes redevenus obscurs, d'illustres orateurs ramenés au silence, de victorieux descendus de leur char de triomphe! Mais aussi combien de victimes en péril tout à coup rassurées, de crimes supposés ou de deuils imaginaires heureusement démentis! Ce vieillard, qui interrompt tous les jours tant d'illusions, qu'est-il autre chose que le symbole de cet autre marcheur matinal qui passe, à chaque aurore, sous quelque fenêtre où son cri interrompt brusquement le rêve de la vie, réveille le dormeur et le rend à l'éternelle réalité?

— A la bonne heure, ai-je repris en souriant; mais voilà un rôle poétique et grandiose dont vraisemblablement le bonhomme ne se doute guère?

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien! a répliqué Roger; connaissez-vous le père Bénédiction?

— De vue seulement.

— Alors il faut que je vous le présente; ce n'est point l'homme que sa profession et son costume semblent an-

noncer; venez, je veux que vous l'entendiez causer et qu'il vous raconte son histoire. »

Nous avons rejoint le vieux huguenot que je n'avais jamais vu de près. C'est une figure socratique, qui déplaît au premier aspect; mais, quand on est averti, on remarque le développement extraordinaire du front, qui donne à son expression une sorte d'idéalité chimérique. L'œil est fin et la bouche singulièrement bonne.

En nous voyant venir, il a fait quelque pas à notre rencontre et a salué Roger qui m'a nommé. Le père Bénédiction me connaît plus que je ne l'avais supposé. Il est depuis longues années le client de mon humble ménage. Félicité lui réservait autrefois tout ce qui pouvait enrichir son commerce, et maintenant monsieur Baptiste continue. Aussi l'entretien s'est-il engagé sans efforts.

J'ai été surpris du langage du chiffonnier huguenot. Malgré quelques fautes d'accentuation et de genre qui révèlent l'étranger, il est facile de reconnaître en lui une culture littéraire qui n'est même pas sans prétention. Il est clair que le père Bénédiction aime à voir l'étonnement de ceux qui l'écoutent. Il aime à citer, et il parle lentement, avec une légère teinte d'emphase, mais non sans charme.

Il y a dans tout ce qu'il dit je ne sais quel stoïcisme adouci. Son histoire, que Roger lui a fait conter par fragments, m'a tout expliqué.

Il est fils d'un pauvre pasteur du pays de Galles qui l'avait élevé pour lui succéder. La position difficile de la famille, et aussi, autant que j'ai pu comprendre, une inclination contrariée, l'engagèrent à s'embarquer. Fait prisonnier, il arriva mourant en France, où il eût succombé à la maladie et à la misère sans le secours compatissant d'une femme que son abandon intéressa : c'était

une petite marchande, veuve depuis plusieurs années, qui, après l'avoir soigné comme une sœur, accepta ses services. Lorsque l'heure de la délivrance arriva, le prisonnier était devenu nécessaire à sa bienfaitrice, dont il tenait seul les comptes et surveillait les affaires. Elle s'était d'ailleurs insensiblement accoutumée à sa présence; la pitié avait été remplacée par un sentiment plus tendre; elle le laissa voir, et celui dont elle avait sauvé la vie n'hésita point à la lui consacrer.

Leur union fut longue et heureuse. En mourant, la femme de l'ancien prisonnier lui avait laissé tout ce qu'elle possédait; il ne songea plus qu'à vendre son fonds de commerce et à retourner vers sa famille pour apporter quelque soulagement à sa pauvreté. L'héritage était réalisé et le jour du départ convenu; il sortit pour prendre congé du frère de sa femme avec qui il avait toujours vécu brouillé, mais qu'il ne voulait point quitter sans avoir tenté une réconciliation.

Ce frère était un homme habile et ambitieux. D'heureuses spéculations l'avaient enrichi; il voulut l'opulence, risqua davantage, et la chance lui tourna. Depuis la veille sa ruine était consommée! quand notre héritier, qui ignorait tout, se présenta, il trouva la maison envahie par les gens de justice et le maître en fuite. On parlait de banqueroute et de poursuite criminelle!...

Ici le vieillard s'est arrêté comme si ce souvenir réveillait ses émotions du moment. Roger lui a mis une main sur l'épaule en me regardant, et s'est écrié :

« Achevez, bon père, achevez! dites que pour épargner au frère de votre femme une pareille honte vous avez sacrifié librement tout ce qui vous appartenait. »

Le vieux huguenot a poussé l'exclamation favorite à laquelle il doit son surnom.

« Bénédiction! ne croyez pas que je l'ai fait tout de suite et sans peine, a-t-il répliqué; non, non, l'homme de la chair s'est d'abord révolté en moi. Je m'étais dit, comme les juifs exilés, que j'allais enfin revoir le Jourdain. — Nous autres Gallois, voyez-vous, nous aimons nos pauvres bruyères. — Croiriez-vous, monsieur, qu'aujourd'hui encore une seule bouffée de l'âcre fumée de tourbe remue mon vieux cœur comme un souvenir d'enfance! — Non, non, je n'ai pas donné ainsi du premier mouvement ce qui pouvait me reconduire près de mes buissons de houx. »

— Et cependant vous vous y êtes décidé, ai-je fait observer.

Il a levé la main avec une sorte de solennité.

« Quand le démon a tout dit, Dieu prend aussi la parole, a-t-il répondu gravement. Le premier me parlait de ceux qui étaient là-bas vers le canal de Bristol; il me montrait le jardin du presbytère et la porte rouge où j'avais embrassé pour la dernière fois mes petites sœurs. Mais Dieu me rappela à son tour la morte, qui m'avait donné tout ce que je possédais, et me demanda ce qu'elle eût fait s'il avait fallu sauver l'honneur et la vie de son frère! — Je suis resté plusieurs heures sans répondre, messieurs; mais la voix a répondu pour moi. Elle a dit qu'elle eût tout donné à celui qui en avait le plus besoin; et ma conscience a dit : *Amen*.

— De sorte que vous avez pu payer les créanciers?

— En partie seulement, mais les écus d'argent ont été comptés pour des écus d'or; quand tout a été donné, ils ont fait grâce du reste.

— Et vous avez ainsi sauvé le failli?

Il a secoué la tête.

« Il n'y a que Dieu qui sauve, monsieur; celui que je

voulais servir l'avait oublié ; et n'espérant plus rien de la vie, il avait, comme dit l'Écriture, épousé le sépulcre.

— Et vous, alors, qu'avez-vous fait?

— Moi, j'ai imité le mercenaire de l'Évangile, j'ai offert mes bras à la dixième heure ; par malheur les places étaient prises. Pour m'occuper, il fallait renvoyer un plus ancien serviteur ou me prendre par charité ; beaucoup de gens proposaient de le faire, j'ai refusé et je me suis dit : —Cherche au-dessous de tous les autres, tu trouveras des places vides. C'est de cette manière que je suis devenu ce que vous me voyez.

— Ainsi, me suis-je écrié avec un peu d'amertume, voilà où conduit ici-bas le sacrifice : à la misère et à l'abandon !

— Bénédiction ! qui dit cela? a repris vivement le vieillard ; ne croyez pas que rien me manque, monsieur ; je suis plus riche que vous ne pensez. Il ne faut pas juger l'arbre à l'écorce. Je pourrais, si c'était ma fantaisie, m'accorder davantage ; mais le livre a dit que la vie était un campement ; pourquoi l'orner de rideaux de soie quand la voyageuse à la grande faux doit passer d'un instant à l'autre, couper les cordes, prendre la tente et nous en faire un drap mortuaire?

— A la bonne heure, ai-je répondu, mais tant qu'il reste ici-bas, chacun doit à la société tout ce qu'il a de force et d'intelligence ; pourquoi se faire plus petit que sa taille. Tel que Dieu vous a fait, bon père, ne pouviez-vous entreprendre une tâche plus haute et être plus utile à la société?

— Je n'en sais rien, monsieur, a-t-il dit en souriant ; peut-être est-il bon d'apprendre aux autres que l'on peut se baisser sans tomber. Il n'y aurait point de mal, selon mon opinion, à voir descendre aux derniers rangs quel-

ques-uns de ceux qui peuvent se tenir au milieu; ils tireraient à eux les derniers, vu que les épaules qui se touchent cherchent toujours à se mettre de niveau : c'est une loi de la nature humaine. Mais, à vrai dire, je n'en ai point pensé si long en me faisant ce que je suis; ce qui m'a décidé, c'est la facilité de la tâche, et aussi son humilité. Il y a une grande douceur à se mettre ainsi plus bas que toutes les poutres où va se heurter le front de notre orgueil, à marcher librement sans plier la tête, comme les petits enfants. L'humilité est la meilleure sauvegarde des humiliations, outre que c'est véritablement le sentiment qui convient à l'homme et surtout à un vieillard, Que sont les plus forts dans la main de Dieu? et nous autres, que sommes-nous sous le poids des années? Les générations entières ne ressemblent-elles pas à ces grains de poussière que le vent fait tourbillonner là, au coin de votre cour?

— Ainsi vous ne vous plaignez ni du sort, ni des hommes, père Bénédiction? a fait observer Roger doucement.

— Je n'en ai point le droit, monsieur, a-t-il répliqué; depuis que j'existe j'ai toujours trouvé sur mon chemin consolation et secours. On n'est mécontent des autres que parce qu'on s'estime trop haut; nous voudrions que le genre humain fût uniquement occupé de notre conservation comme de celle d'un trésor sans prix. La première condition pour ne se plaindre de personne, c'est de ne point se surfaire et de penser que là où l'on cherche la matière d'un administrateur, d'un magistrat, d'un général, il n'y a bien souvent que l'étoffe d'un chiffonnier. »

En prononçant ces dernières paroles, le vieux huguenot a souri, et se tournant vers René qui lui apportait un panier plein de vieux débris, il les a distribués dans les divers compartiments de sa brouette en adressant quel-

ques mots d'encouragement au gros chien qui la traînait.

Celui-ci s'était couché nonchalamment, ses deux fortes pattes en avant, comme un lion, et les yeux à demi fermés; il semblait s'endormir dans le rayon de soleil qui l'enveloppait. A la voix du père Bénédiction, il a levé la tête, et une véritable conversation s'est établie entre le vieillard et lui. A chaque parole caressante ou à chaque question, le chien répondait par un grognement particulier, un mouvement des oreilles et de la queue interprété par son maître, qui reprenait aussitôt comme s'il avait saisi le sens de la réplique.

J'ai fait remarquer à Roger cette entente singulière; le vieux huguenot a secoué la tête.

« Oui, oui, a-t-il dit, les animaux comprennent la voix humaine comme nous comprenons la musique. Elle ne leur traduit pas des idées, mais des expressions de sentiment qui les réjouissent ou les attristent, les irritent ou les apaisent, les rassurent ou les épouvantent. Il faut avoir notre âge pour remarquer cela, messieurs. Tant qu'on est jeune, à défaut d'amis on a du moins des compagnons; mais plus tard, les rangs s'éclaircissent, on reste seul, et alors nos yeux s'arrêtent sur ces pauvres êtres muets qui vivent à nos pieds, et on tâche de les comprendre. A vingt ans, un chien n'est qu'un serviteur ou un amusement; à soixante, c'est un secours contre la solitude. »

Tout en parlant ainsi, le père Bénédiction avait achevé de vider un des paniers apportés par René et allait prendre le second, quand un cri de colère suivi de malédictions nous a fait retourner.

Près de la grille de la porte d'entrée se tenait un homme en haillons, les épaules chargées d'une hotte. Sa barbe grisonnante tachetait un visage cicatrisé par la petite vé-

role et alors allumé par une demi-ivresse; il tourmentait d'un de ses poings sa casquette en lambeaux qui laissait passer des touffes de cheveux hérissés en brosse, tandis que son autre main agitait, avec menace, le crochet de chiffonnier.

« Le voilà encore, ce voleur du pain des pauvres gens! s'écriait-il; ce gueux qui s'engraisse de notre substance, cet ennemi du bon Dieu. A bas l'Anglais! à bas le huguenot, à bas ceux qui lui donnent plutôt qu'à des chrétiens qui meurent de faim!

— Au moins ne meurent-ils pas de soif, ai-je ajouté en regardant Roger; qu'est-ce donc que ce malheureux?

— Qui je suis? s'est-il écrié sans laisser à notre hôte le temps de répondre; les voilà bien ces richards, mépriseurs du pauvre monde! Qui je suis? demandez-le à votre brigand d'accapareur qui remplit là sa charrette à nos dépens; il me connaît bien, lui!

— Bénédiction! c'est la vérité, a repris doucement le vieillard, il se nomme le grand Jacques.

— Surnommé la Pinte, a ajouté Roger.

— C'est ça! a continué l'ivrogne; et surnommé Prison, surnommé Hôpital, surnommé Famine! autant de noms qu'il doit à sa mère, dame Pauvreté! ah! ah! ah! Nous savons bien comment on nous appelle, nous autres qui n'avons pas été baptisés rentiers en venant au monde! Nous sommes des ennemis, des chiens enragés qu'on voudrait voir crever au coin de la borne! pas vrai, les bourgeois? Et c'est à cette fin qu'on garde tous les *bonis* pour un scélérat de goddam, tandis que les chiffonniers patriotes grattent le ruisseau. Et c'est là ce que vous appelez de l'égalité, vous autres!

— C'est là ce qu'on appelle de la justice, a repris Roger d'un ton sévère. Qu'as-tu fait pour mériter l'intérêt

des honnêtes gens? Es-tu autrement connu que par ton ivrognerie et ton insolence? As-tu dans ta vie, comme cet homme que tu insultes, de quoi servir d'exemple aux meilleurs? Qu'as-tu fait pour qu'on s'occupe de toi? Voyons, cite un acte louable, seulement une bonne intention. Allons, parle, je t'écoute. »

Roger avait dit ces mots avec une sévérité véhémente en s'avançant jusqu'à la porte, vis-à-vis du chiffonnier dont il n'était séparé que par la grille. Maître la Pinte, un peu déconcerté, a balbutié quelques mots; toute sa faconde avait disparu, et quand notre ami a ouvert la porte, il a reculé en murmurant qu'il n'avait point voulu lui faire affront.

Mais le père Bénédiction s'est avancé sans rien dire, et a déchargé dans sa hotte tout le contenu du second panier : l'ivrogne l'a regardé d'un air hébété; il a paru hésiter un instant sur ce qu'il devait faire, puis il nous a brusquement tourné le dos et s'est éloigné en chantant.

Roger a haussé les épaules.

« Mauvaise aumône! a-t-il murmuré sourdement. Cet homme m'est odieux; il déshonore la vieillesse! Lui-même le comprend. Avez-vous vu, lorsque je lui ai demandé quels étaient ses droits à notre intérêt? il n'a pu rien répondre.

— Parce qu'il l'avait dit précédemment, a répondu le père Bénédiction.

— Quand donc cela?

— Lorsqu'il vous a dit le nom de sa mère, Pauvreté! Ah! monsieur, on ne sait pas assez ce que ce mot renferme. C'est la boîte à Pandore! tous les maux s'en échappent, et la seule espérance qui reste au fond, c'est la mort! Je ne vois jamais le grand Jacques sans que mon cœur se serre. Pauvre homme, qui ne connaît rien au

delà des jouissances de la terre, et à qui elles sont toutes refusées ! Et penser que c'est le sort de tant de milliers de misérables ! De toutes les joies du monde il ne leur est resté que l'eau-de-vie.

— Mais vous pourtant, père Bénédiction, vous aussi vous êtes pauvre. »

Il a redressé son front haut et chauve.

« Ne croyez pas cela, a-t-il répondu vivement ; Jacques disait vrai tout à l'heure : je suis riche, messieurs ; j'ai de quoi acheter un domaine plus beau que tous ceux qui vous sont connus. »

Nous nous sommes regardés avec surprise, et je me suis rappelé involontairement ce qu'on m'avait dit de la raison un peu dérangée du vieux huguenot. Il a deviné sans doute mon soupçon, car il a souri, et, posant une main sur le bras de Roger, une autre sur le mien, il a continué avec la lenteur solennelle qu'il affecte par instants :

« Ceci vous étonne, n'est-il pas vrai ? Mais écoutez une parabole que mon père m'a souvent racontée dans mon enfance :

« Au dire des anciens historiens de la Perse, il y avait autrefois dans cette contrée un fleuve qui répandait partout l'abondance ; où il passait, l'herbe avait la taille du blé, et le blé celle des buissons : aussi le peuple avait-il pour lui la reconnaissance que l'on a pour un bienfaiteur et le respect que l'on a pour un dieu.

» Or il arriva que tout à coup le fleuve baissa et tarit, de sorte que les campagnes devinrent arides et qu'il y eut une grande famine dans le pays. Le roi de Perse ne savait comment découvrir ce qui avait amené ce subit changement, et il promit à celui qui le lui apprendrait la plus belle province de son empire.

» Cependant on lui avait remis un bâton de berger apporté par les dernières eaux, et sur lequel était gravé le nom de son maître. Un de ses courtisans le lui demanda en disant qu'il espérait arriver par son moyen à la découverte souhaitée, et il partit en remontant le lit desséché du fleuve. Partout il présentait le bâton en annonçant une forte récompense à qui lui ferait retrouver le berger auquel il avait appartenu. Il parvint ainsi jusqu'à Damas, et il y montrait encore le bâton et demandait si personne ne connaissait son maître; un pâtre de la montagne s'approcha en criant qu'il lui appartenait, et indiqua tous les signes que lui-même y avait gravés.

» Alors le courtisan le prit à part et lui demanda comment il avait perdu son bâton dans les eaux.

» — Je gardais des troupeaux sur une haute montagne, répondit le berger, tout près d'un grand lac où je les abreuvais soir et matin. Mais l'eau du lac était plus basse que la rive, ce qui gênait beaucoup le troupeau. Je m'aperçus enfin que cette eau s'enfuyait par un canal souterrain; et pour qu'elle pût s'élever davantage, j'entassai des pierres à l'ouverture du canal qui fut ainsi bouché; de sorte que le lac se remplit jusqu'au niveau de ses bords; mais dans cette opération j'avais perdu mon bâton de pâtre, emporté dans ce canal souterrain, et c'est pour moi merveille que vous l'ayez trouvé.

» — Réjouis-toi, reprit le courtisan, car nous devrons tous deux notre fortune à ce hasard.

» Et s'étant rendu avec lui au lac de la montagne, il écarta les pierres qui bouchaient l'issue souterraine, de sorte que le fleuve reparut en Perse et y répandit de nouveau la fertilité, au grand contentement du roi, qui accorda au courtisan une récompense double de celle qu'il avait promise. »

Ici le vieux Huguenot s'arrêta un instant; puis, nous regardant d'un air grave :

« Sachez que je suis ce courtisan, ajouta-t-il; j'ai là le bâton de berger avec lequel on trouve la source du fleuve messager d'abondance, et qui doit me faire obtenir un domaine à perpétuité dans le royaume de mon maître. »

Il avait tiré de son sein une petite Bible qu'il baisa.

« Voilà ce qui me fait riche et ce qui fait que le grand Jacques est pauvre, ajouta-t-il doucement; le fleuve coule pour moi, tandis que pour lui il a tari ou plutôt n'a jamais coulé. Vieillir quand on ne voit rien au delà de la terre, c'est assister, heure par heure, à sa ruine; mais pour celui qui a placé ses richesses ailleurs, vieillir c'est approcher du jour où tout l'arriéré qu'on nous doit sera payé au centuple.

Cela dit, il nous a salués avec une gravité douce; il a fait entendre un petit cri d'encouragement. Le gros chien s'est levé, et le père Bénédiction nous a quittés avec sa brouette dont nous avons entendu le tintement s'éteindre au loin dans les carrefours.

XXX

LEÇON D'HISTOIRE DONNÉE PAR UNE VIEILLE PORTE DE VILLE. — PART DE LA PROVIDENCE ET PART DE LA VOLONTÉ HUMAINE.

En revenant hier de chez sa vieille cousine, Roger a trouvé dans la petite diligence qui fait le service de la banlieue nos anciens condisciples, le conseiller, Hériot et Lefort, qu'il n'avait point revus depuis le banquet de la Saint-Nicolas. Beaulieu a interrompu une romance de

Garat qu'il chantonnait. Lefort l'a salué par un vers d'Horace, et Hériot a pris trois prises de tabac coup sur coup, ce qui équivaut pour lui à une réflexion. Il y a eu des poignées de main échangées et des questions sur la santé, sur les occupations, sur les plaisirs... puis on est venu à parler politique, — banalité inévitable entre gens qui n'ont rien à se dire ; — c'est la pluie et le beau temps de la société. On se demande ce qu'on pense des affaires, comme on se demanderait si l'on a trop chaud ou trop froid. — Quand on n'a rien à se dire de particulier, il faut bien parler du genre humain.

Hériot a toussé exclamativement et d'un air profond sur une douzaine de questions actuelles, manière habituelle dont il exprime son opinion ; Lefort a prouvé par plusieurs passages de Cicéron et par une maxime d'Hésiode que le dernier projet de loi serait désastreux pour la nation, et le conseiller a regretté les parlements.

Roger, qui prenait de l'humeur, a dû changer d'entretien. Il s'est mis à regarder par la portière et à s'extasier sur les améliorations apportées à tout ce qu'il apercevait. Il a fait remarquer les champs mieux cultivés, les montées adoucies, les maisons plus nombreuses. Mais Beaulieu l'a interrompu en s'écriant « qu'on lui avait gâté sa banlieue. » Il a parlé d'une mare qui barrait autrefois la route et qui, dans les promenades champêtres, obligeait les dames à se laisser porter ; des croix de meurtre parsemées sur les fossés, et dont chacune devenait l'occasion d'une terrible histoire ; de la roideur de l'ancienne côte qu'il fallait monter à pied, et au sommet de laquelle était une guinguette où l'on servait aux voyageurs de la bière et des échaudés.

« Heureuse route ! heureux temps ! a dit Hériot en scandant chacune de ses interjections par un hochement

de tête qui leur donnait la profondeur d'une pensée de Tacite.

— *Et forsan olim meminisse juvabit!* a ajouté Lefort.

— A la bonne heure! s'est écrié notre ami; mais vos échaudés et votre bière, messieurs, faisaient perdre une heure; vos histoires dédommageaient médiocrement les défunts du désagrément d'avoir été assassinés; et les paysannes, qui n'avaient pas de galants cavaliers pour les aider à passer la fondrière, y entraient jusqu'au genou.

— Taisez-vous, calomniateur du passé, a interrompu le conseiller en riant; ingrat qui reniez vos souvenirs et trahissez votre jeunesse. Moi, je dis d'elle, mon cher, comme la romance :

Ma Fanchette est charmante
Dans sa simplicité.

Je ne me console de vos prétendues améliorations qu'en regardant ce qui nous reste encore d'autrefois, par exemple cette belle porte qui nous a été seule conservée des anciennes fortifications.

— Et sous laquelle les rouliers ne peuvent passer sans décharger leurs chariots, fit observer Roger en forme de parenthèse.

—Quel aspect de force! et que l'ennemi devait rester penaud devant cette voûte basse et étroite, reprit Beaulieu.

— Voici notre cocher précisément dans la position de l'ennemi, ajouta mon vieil ami en montrant l'attelage arrêté devant le passage encombré.

— Aussi Charles le Téméraire a-t-il vainement essayé de le forcer, continua le conseiller sans écouter; car le terrible duc a campé là, messieurs, avec ses compagnies de gens d'armes, et la vaillante porte a refusé de s'ouvrir pour lui.

— Dieu soit loué! interrompit Roger en sentant la diligence entrer sous la voûte; elle s'est aperçue que nous n'étions pas des Bourguignons.

— Chaque fois que je passe sous ce porche obscur, reprit son interlocuteur avec complaisance, il me semble y voir un symbole des fortes institutions de ce temps où tout était solidement assis sur une base immuable.

— Y compris les voitures, j'espère, interrompit Roger qui sentit tout à coup la diligence pencher... Dieu me pardonne, messieurs, notre roue est sur la borne... Nous versons. »

Un cri général répondit; l'annonce venait de se réaliser.

Il y eut un moment de confusion et d'effroi. Poussés les uns sur les autres, étourdis du choc, les voyageurs eurent d'abord quelque peine à se reconnaître. Le char-à-bancs dont la présence sous l'étroite porte avait occasionné l'accident ne pouvait reculer ni passer outre; les cochers, au lieu de se prêter secours, s'injuriaient en se menaçant. Pourtant la portière fut ouverte; chacun sortit avec un peu d'aide, et il se trouva que tout se bornait à quelques meurtrissures.

Le conseiller seul, dont la perruque avait disparu dans le bouleversement, était furieux et menaçait les conducteurs de la justice. Mais tous deux criaient en jurant que c'était la faute du passage trop étroit.

« Qu'est-ce qu'ils disent là? s'écria gaiement Roger; oser se plaindre d'une porte qu'a assiégée Charles le Téméraire! »

Et s'adressant au postillon, il ajouta :

« Sais-tu bien, malheureux, que c'est grâce à elle que notre bourgeoisie a pu autrefois repousser ses ennemis.

— Tonnerre! c'est-il une raison pour qu'à cette heure

elle empêche d'entrer les amis? demanda le cocher qui s'efforçait de dégager la roue arrêtée par la borne. »

Roger se retourna vers ses compagnons :

« Eh mais ! il y a du vrai, savez-vous, dans ce que dit ce garçon, reprit-il ; peut-être que ce qui convenait à une époque où l'on avait intérêt à laisser les gens dehors ne convient plus aussi bien lorsqu'on a intérêt à les voir dedans. Ce qui était excellent pour vos heureux siècles de défiance et de guerre pourrait bien ne pas convenir autant à notre siècle de commerce et de paix. »

Et comme le conseiller faisait un geste d'impatience :

« Je m'en tiens à votre idée, a-t-il ajouté en lui pressant amicalement le bras ; cette porte est le symbole des institutions de son temps : excellentes pour nos pères, impossibles pour nous. Ce qu'il en reste dans nos habitudes et dans nos lois ressemble à ce vieux débris d'une organisation détruite, et ne sert qu'à entraver l'action du présent. Croyez-moi, chers amis, les règles établies par les hommes leur ressemblent. Il arrive un jour où, comme eux, elles ont besoin de faire place à de plus jeunes. Laissez donc abattre les portes devenues trop étroites, de peur de verser, et ne faites pas de procès à notre cocher ; le voici qui rapporte votre perruque.

Sur quoi Roger a serré la main à ses trois compagnons et est parti.

Tout à l'heure il me racontait en riant cette aventure, et, à ce propos, nous avons parlé du bonheur qu'éprouvait le vieillard qui avait su conserver l'indépendance de son esprit, à suivre la marche du genre humain au milieu des âges.

L'histoire est notre véritable étude à nous qui n'appartenons plus au passé, qui sommes à peine du présent, et qui ne verrons point l'avenir. Placés, pour ainsi dire,

hors du temps, nous sommes en position de mieux regarder; l'action ne nous emporte pas dans ses tourbillons. Descendus aux stalles des spectateurs, nous pouvons suivre le drame du monde avec le calme qui permet de comprendre et d'apprécier : aussi est-ce notre continuel sujet d'entretien. Aujourd'hui nous y sommes longuement revenus.

Roger ne pouvait se lasser de railler nos vieux camarades arrêtés dans l'ornière de leurs souvenirs et croyant que la route ne va point au delà. Il s'exaltait à me raconter ce roman du genre humain qui est l'astrologie des philosophes; il m'expliquait comment les grandes évolutions des peuples sont soumises à des lois providentielles, et je le crois comme lui; il me montrait la société comme un champ perpétuellement labouré, dont les moissons s'améliorent à proportion du travail, et je le crois encore; il me disait que les génies sont des coursiers attendus qui s'attellent instinctivement dans le sens où ils doivent entraîner le monde, et je veux bien ne pas dire le contraire. Mais il me montrait les guerres comme l'agent le plus puissant de la civilisation; il déclarait que les affaires humaines marchaient indépendamment des efforts individuels, des révoltes de la conscience, et que les victorieux étaient dans la voie de Dieu, puisqu'ils réussissaient, et je n'ai pu me taire davantage : je me suis révolté contre cette action providentielle qui, comme la fatalité des anciens, enlève à l'homme sa liberté et fait toujours de la victime un ennemi des dieux.

Quoi! le succès déciderait seul de la justice des causes! Quoi! le genre humain n'aurait jamais dévié! Quoi! il n'y aurait qu'à se laisser aller à la pente des événements, sûr qu'ils nous emportent où nous devons aller! Vous regardez d'où le vent souffle et vous orientez vos voiles.

Peine inutile! le vaisseau a en lui la loi qui le conduira avec ou malgré votre aide! — Ainsi, plus d'admiration pour les dévouements infructueux; plus de pitié pour les vaincus! l'œuvre providentielle n'a que faire de nous. — Quelle valeur ont alors nos actions, si faire le bien ou le mal ne peut influencer les destinées humaines? Pourquoi cette haine de l'un, cette admiration de l'autre? — Non, non, l'homme n'est point une feuille roulée sous le souffle de Dieu! la main qu'il met dans l'œuvre nuit ou profite selon les lumières et selon l'intention. Réussir ne justifie pas plus un acte qu'échouer ne le condamne.

Qui sait d'ailleurs combien il faut de défaites pour conduire à la victoire applaudie, et combien d'hommes obscurs travaillent sans résultat visible au triomphe de celui qui paraît accomplir les volontés du ciel? Quand vous criez : — Gloire à Alexandre, vainqueur des Perses! ne criez-vous pas en même temps : — Gloire à tous les Grecs inconnus qui, depuis Troie jusqu'à Platée, ont montré à l'Europe comment on pouvait vaincre l'Asie. Quand vous répétez : — Vive à jamais la mémoire de Descartes qui a affranchi l'esprit humain! ne dites-vous pas implicitement : — Honneur au souvenir des penseurs obscurs qui pendant tant de siècles ont bu la ciguë ou sont montés sur les bûchers pour cet affranchissement! — Mais Roger résiste; l'étude des Allemands l'a conduit à une sorte de fatalisme providentiel qui lui fait regarder l'histoire comme un grand poëme dont les scènes sont écrites d'avance sans que nous puissions faire autre chose que réciter le rôle qui nous a été distribué.

XXX (suite.)

RENÉ FAIT DE LA PHILOSOPHIE HISTORIQUE SANS LE SAVOIR.

Nous sommes au plus fort de notre débat sur ce point lorsque René arrive tout troublé. Il est quelque temps avant de pouvoir se faire comprendre ; il se dandine d'une jambe sur l'autre. Roger s'impatiente, et le pauvre garçon s'embrouille de plus en plus. Je me décide alors à m'entremettre au premier mot. René se tourne vers moi comme vers un protecteur.

« Oui, monsieur, balbutie-t-il d'un air effaré, c'est ça, c'est juste ça. »

Je comprends qu'il doit avoir donné une explication, et je tâche de ressaisir quelque fil dans cet écheveau de paroles sans commencement ni fin.

« Parfaitement, René, lui dis-je ; ainsi vous veniez annoncer à votre maître...

— Comme vous dites, monsieur, interrompt-il précipitamment.

— Et vous paraissez troublé de ce que...

— Certainement, monsieur, mais ce n'est point de ma faute.

— Alors, c'est celle...

— De personne, monsieur.

— De sorte que vous veniez...

— Pour rien, monsieur. »

Roger lève les deux bras au ciel.

« Et le malheureux a été baptisé comme un être doué de raison ! s'écrie-t-il.

— Baptisé, répète René offensé et surpris ; certainement que je l'ai été ! — Si monsieur en doute, je puis faire venir mes papiers du pays... Baptisé à la paroisse ; — et vacciné aussi. — Ah ! faut pas croire qu'il me manque quelque chose, non ; on n'est pas un païen parce qu'il est arrivé malheur aux poteries de monsieur.

— Mes poteries ! répéta Roger ; quelles poteries ? Que veux-tu dire ? Parleras-tu enfin ? »

René recule, les yeux plus ronds et la bouche plus ouverte que jamais. J'arrête son maître d'un geste. En réunissant tous les mots incohérents prononcés par notre effaré, je commence à entrevoir de quoi il peut être question. Je me décide, comme Vertot, à faire mon siége en attendant les documents, et je m'écrie :

« J'y suis ; n'êtes-vous pas en correspondance avec un collecteur allemand qui s'occupe de la céramique des différents peuples ?

— Le docteur Luttroff, sans doute.

— Et n'attendiez-vous rien de lui ?

— Rien... Ah ! c'est-à-dire que je lui avais témoigné le désir de connaître quelques vases guanches.

— Eh bien ! voilà, cher ami : il vous les aura expédiés par le bateau ; n'est-il pas vrai, René ?

— Monsieur, par la diligence.

— Et peut-être la caisse a-t-elle été égarée.

— Ça se peut bien, monsieur, mais elle est arrivée ce matin ; à preuve qu'on est venu m'avertir.

— Alors, René, va la chercher.

— Certainement, si monsieur me le commande ; mais j'y suis déjà allé.

— Et on a refusé de la livrer ?

— Juste, monsieur... rapport qu'on l'a envoyée par le facteur.

— De sorte qu'elle est à la maison ?

— Il n'y a pas de doute, monsieur ; j'ai mis de côté tous les morceaux.

— Comment, les morceaux ! s'écrie Roger ; la caisse est donc brisée ? Mais dis-le alors, malheureux !

— Eh ! seigneur, est-ce que je fais autre chose ? s'écrie René enfin impatienté qu'on ne mette pas plus d'intelligence à le comprendre. C'est le premièr mot que j'ai dit à monsieur ; monsieur doit se rappeler que je me suis exclamé en arrivant : — Ah ! monsieur, c'est pas ma faute ; c'est rapport que le roulageur a trouvé un pays qui l'a fait entrer à *l'Épée d'or*, et qui a tant bu que le roulageur n'y voyait plus ; d'où vient que la caisse a roulé dans l'escalier, et parce que les clous étaient mal solides... monsieur sera pas content ; mais j'y pouvais rien ; ça devait arriver. — Voilà ce que j'ai dit à monsieur ; il me paraît que c'est clair pourtant. »

Et le brave garçon, visiblement satisfait, me jette un regard qui signifie. — J'en appelle à votre équité ; vous devez me soutenir !

Je souris et j'arrête Roger qui se prépare à lui prouver qu'il est un imbécile.

« Voilà qui est clair cette fois, lui dis-je ; vos poteries guanches sont en poussière ; il faut en prendre son parti.

— Parbleu ! cela vous est facile, à vous, a repris mon antiquaire exaspéré ; mais moi, j'y tenais, j'en avais vainement cherché jusqu'ici ! c'est une perte irréparable ! Et penser que la faute en est à cet ivrogne de facteur !

— Croyez-vous ? ai-je interrompu.

— Eh ! n'avez-vous pas entendu que la caisse était arrivée intacte ?

— Sans doute.

— Qu'elle a échappé à cet homme dans l'escalier ?

— Il est vrai.

— Et que tout vient de sa maladresse ?

— Voilà où je vous arrête, cher ami. S'il est certain que tout ce qui arrive est l'accomplissement d'un arrêt providentiel, pourquoi vous en prendre aux hommes de ce qu'ils ne peuvent empêcher.

— Pardon, mais je prendrai la liberté...

— Elle est prise, mon vieil ami ; grâce à votre doctrine, il ne nous en reste plus la moindre parcelle ; nous ne sommes que des outils entre des mains invisibles et toutes-puissantes.

— Permettez...

— Rien, rien, je ne puis rien permettre, vu que je ne suis maître de rien. Vos poteries guanches ont disparu comme la race qui les avait fabriquées, parce que cela était dans l'ordre établi. Vous ne voulez point que celle-ci ait péri par les fautes et par les crimes des navigateurs qui découvrirent les Canaries ; pourquoi voulez-vous que ce qui restait d'elle ait disparu par la mauvaise construction de la caisse ou l'ivrognerie d'un facteur ? Les pots cassés ont tort, absolument comme les nations exterminées ! René vous a donné le dernier mot de votre philosophie de l'histoire en vous disant tout à l'heure : — Ça devait arriver ! »

Et comme Roger, un peu déconcerté, grommelait le fameux : « C'est autre chose ! » de *l'École des Vieillards*, éternelle réponse de ceux qui n'en ont pas, je l'ai pris sous le bras et j'ai ajouté à demi-voix :

« Allons, cher ami, les antiquités sont en verve aujourd'hui. Une vieille porte a parlé pour vous ce matin ; ce soir les vieilles poteries parlent pour moi ; mais soumettez-vous sans humeur, et dites comme le musulman qu'on empale : — C'était écrit ! »

XXXI

M. BÈCHEREL LE RECEVEUR.—COMMENT LES OISEAUX EN CAGE PEUVENT SERVIR D'INTRODUCTEURS CHEZ LES VOISINS —UN NOUVEAU MÉNAGE.—MES SUPPOSITIONS.

J'ai depuis quinze jours de nouveaux voisins. Je n'ai jamais pu comprendre les habitudes des grandes villes, où chacun demeure indifférent à l'être qui vit près de lui sous le même toit. Quelques briques revêtues de plâtre suffisent pour que l'homme qui respire là, à six pouces de nous, soit à nos yeux comme s'il n'existait pas. Les cloisons séparent les cœurs et les appartements. Que nous entendions à travers des pleurs ou des rires, des chants ou des menaces, ce n'est pour nous que du bruit. Le *bon voisin* est celui dont on ne soupçonne point la présence, qui vit chez lui comme dans un sépulcre. Le voisin parfait serait un mort s'il n'effrayait pas !

Je n'ai pu arriver à me ramasser ainsi entre les quatre murs de mon étage ; malgré moi, je m'associe en idée à ces existences qui bruissent autour de moi ; il me semble qu'il y a entre nous le lien d'une commune hospitalité. Nous voici arrêtés pour quelques heures au même caravansérail ; nous partageons l'ombre du même toit et le même rayon de soleil ; les fumées de nos foyers se mêlent, nos voix se confondent. Passerons-nous l'un près de l'autre sans nous souhaiter au moins, comme les Peaux-Rouges qui se rencontrent dans les solitudes, « un ciel bleu et des peaux de castor ? »

L'embarras est de traduire le vœu sauvage en langue civilisée ; de savoir la couleur que le voisin désire au ciel, et quelle est la peau du castor qu'il chasse.

J'ai interrogé ce matin monsieur Baptiste pour m'en instruire.

Le nouveau locataire s'appelle monsieur Bécherel ; il occupe un petit emploi à la mairie, et il a travaillé au dernier recensement du quartier. Maintenant, en effet, je crois le reconnaître. J'ai reçu autrefois de lui une visite dont j'ai consigné le souvenir dans mon journal.

Monsieur Baptiste me dit qu'il s'est récemment marié dans son pays ; sa femme vit avec lui, mais ne sort jamais et ne parle à personne. — Elle rêve sans doute à la douce lueur de ce premier quartier de la lune de miel qui ne brille de tout son éclat que dans le silence et la solitude. Je bénis dans mon cœur les deux jeunes époux.

Mais en revoyant le mari hier, je m'aperçois qu'il est déjà vieux ; son visage a une expression rechignée ; il a quelque chose de chétif et de malheureux dans toute sa personne ; on lui sent deux côtés gauches ; rien n'est fait comme il faut, ni à sa place. Quand je le rencontre, il hésite toujours à me saluer, et quand je l'ai prévenu il me salue trop peu ou trop bas. Monsieur Baptiste, qui a des principes sur tout, prétend que cela vient de ce qu'il est grêlé et fonctionnaire public. La petite vérole l'a rendu timide, et ses fonctions l'ont rendu important. De là, selon mon philosophe, son mélange de gaucherie et de fierté. Quoi qu'il en soit, je suis devenu plus curieux de connaître madame Bécherel.

14... J'ai beau regarder par la fenêtre de mon cabinet vers celles du voisin, tout reste clos et muet. Les petits rideaux sont collés aux vitres ; jamais un éclat de rire ni un chant. J'en fais la remarque à monsieur Baptiste, qui en conclut simplement que les deux époux sont sérieux et n'ont pas de voix ; mais je commence à croire que leur lune de miel pourrait bien être une lune rousse.

25... Voici enfin un changement chez nos voisins; depuis deux jours une cage est suspendue à la fenêtre de leur chambre, et un petit bouvreuil y chante seul. De temps en temps la fenêtre s'entr'ouvre sans bruit; une main s'avance pour garnir la cage de quelque friandise; puis tout se referme sans qu'on ait pu apercevoir le visage de la pourvoyeuse.

J'apporte mes serins à mes fenêtres, afin qu'eux du moins puissent voisiner avec le bouvreuil; voici qu'ils se sont entendus réciproquement; ils se rapprochent des barreaux; ils se regardent en penchant la tête; ils gazouillent, ils s'agitent. La glace est rompue; ils font évidemment connaissance; bientôt ils vont se raconter leurs affaires de ménage.

Le bouvreuil, en sa qualité de célibataire, est le plus empressé; il voudrait faire visite à ses voisins; il cherche une issue en voletant de tous côtés; il se heurte contre les barreaux et retombe avec de petits cris plaintifs.

Le rideau se soulève vivement, et j'aperçois à travers la vitre un visage qui ne me semble point inconnu; enfin la fenêtre s'ouvre; cette fois, je ne me trompe point; j'ai déjà vu ces traits... oui... c'est la nièce du vieux propriétaire que Roger et moi avons visité il y a quelques mois; l'avare forcé de payer un port de lettre!

Elle me reconnaît aussi, sans doute, car elle me salue avec une politesse respectueuse; je lui fais de la main un signe amical, et je lui demande des nouvelles de M.***. Mais en remarquant ses habits noirs, je me reprends aussitôt. Elle se hâte de répondre que son oncle se porte bien.

« Pardon, lui dis-je, votre costume m'avait effrayé. »

Elle change de couleur.

« Je porte le deuil de ma mère, monsieur, dit-elle

d'une voix dans laquelle je sens trembler des larmes. »

Et, comme si elle craignait de me laisser voir son émotion, elle se penche vers la cage et s'efforce d'apaiser le bouvreuil par de doux appels.

Je fais observer en souriant qu'il est triste de sa solitude. Je propose de rapprocher nos prisonniers, et, sur un demi-consentement de la jeune femme, j'appelle monsieur Baptiste qui lui porte mes serins.

Les deux cages sont suspendues à la même fenêtre, et les oiseaux expriment leur joie par un redoublement de chansons et de battements d'ailes. Ma voisine me remercie. Je salue et je referme ma fenêtre.

J'avais oublié cette nièce de M.*** : en la retrouvant, je reprends l'intérêt qu'elle m'avait inspiré au premier coup d'œil. Bien que je l'aie seulement entrevue, et de loin, il m'a semblé qu'elle était triste et toute pâle. Maintenant cette immobilité et ce silence que je regardais comme le recueillement du bonheur me semblent avoir une autre signification. Je veux m'en assurer.

30... J'ai fait visite à ma voisine. Il a fallu pour cela attendre le dimanche, seul jour où le mari soit au logis.

Monsieur Bécherel, à qui la jeune femme avait expliqué notre connaissance antérieure, a paru tout à la fois embarrassé et satisfait. C'est un homme timide, non par défaut d'énergie, mais par sentiment de sa disgrâce. Quelques gestes plus vifs qu'il n'a pu réprimer, les subits changements de son regard, et surtout la contraction habituelle de ses traits, m'ont fait soupçonner chez lui une grande violence de caractère. Tout son être est dans une tension indiquant la contrainte d'un homme qui se craint lui-même.—Je me suis toujours défié de ces chartreux de la vie qui marchent les yeux baissés, les mains en croix sur la poitrine et les lèvres silencieuses;

un calme si travaillé m'effraye sur ce qu'il cache. — Sa voix, lorsqu'il s'adresse à la jeune femme, est pourtant douce, mais mesurée ; il ne la regarde point en parlant, et deux ou trois fois, à son accent plus vif, je l'ai vue tressaillir : aussi les ai-je quittés avec un sentiment d'oppression. Il règne dans cet intérieur je ne sais quelle atmosphère glacée sous laquelle on sent la tempête.

J'ai interrogé de nouveau monsieur Baptiste avec précaution sur la manière dont vivaient nos voisins ; mais il n'a pu rien me dire. Le mari est laborieux et rangé, sa femme sédentaire ; on ne les entend jamais élever la voix ; les fournisseurs sont payés régulièrement; ce sont, en un mot, des gens tranquilles ! — mot banal qui peut comprendre toutes les tortures et toutes les discordes, pourvu qu'elles n'aient rien de bruyant. Combien de ces gens tranquilles, après avoir longtemps passé près de vous sans rien dire et en saluant, cessent un jour de reparaître, et leur porte forcée laisse voir un cadavre endormi près d'un réchaud éteint !

Mais peut-être ai-je donné trop de valeur à des observations frivoles ! L'habitude de l'analyse est comme un verre grossissant devant l'esprit; elle exagère les détails ; nous apercevons la trompe du ciron et nous le prenons pour un éléphant ! Ne nous hâtons point de juger ; — nos voisins m'ont permis de retourner les voir ; attendons à les mieux connaître.

4 juin... Monsieur Baptiste m'a dit ce matin avec un sourire, en voyant que je me préparais à visiter les époux Bécherel :

« Il est bien heureux que monsieur ait, comme on dit, l'âge canonique.

— Pourquoi cela ? ai-je demandé.

— Parce que si monsieur était plus jeune, il ne serait

point reçu, a-t-il repris; monsieur Bécherel est jaloux comme un tigre ! »

J'ai été sur le point de lui demander d'où il le savait; mais j'ai réfléchi que mes questions précédentes l'avaient déjà trop occupé de nos voisins, et que ma curiosité devenait un encouragement à une sorte d'espionnage : aussi me suis-je hâté de détourner l'entretien.

Il a fait un mouvement de surprise, puis a paru réfléchir.

« Au fait, l'expression est probablement impropre, a-t-il dit gravement; n'ayant aucune connaissance en histoire naturelle, je ne pourrais la justifier ; j'ai seulement voulu dire à Monsieur...

— Que mon âge me donnait des priviléges? me suis-je empressé de dire, afin de prévenir toute nouvelle explication ; je le sais, monsieur Baptiste, je le sais, et mon principal soin, depuis longtemps, est de les passer en revue. Les cheveux blancs sont une couronne qui donne droit à la confiance, au respect, et celle-là ne craint rien des révolutions; aussi croyez bien que j'apprécie les douceurs de ma royauté. »

J'ai pris mon chapeau et je suis monté voir le nouveau ménage.

Tout y était dans le même ordre qu'à l'ordinaire; mais je suis toujours plus frappé de ce qu'il y a de morne dans ce calme. Monsieur Bécherel n'est occupé que de son travail d'administration : il le reprend le matin chez lui avant de se rendre à son bureau ; il le continue le soir après en être revenu ; il s'y acharne le dimanche sans interruption. On entend sans cesse le bruit de sa plume, de sa règle ou de son grattoir, tandis que la jeune femme coud silencieusement près de la fenêtre. Pour tous deux, le travail ne semble ni un devoir ni un plaisir, mais un refuge.

J'ai demandé s'ils ne promenaient point? — Jamais! S'ils ne lisaient pas? —Jamais! — S'ils ne voyaient point quelques parents ou quelques amis? —Jamais! jamais! Je sens que si j'avais pu leur demander s'ils avaient au moins pour dédommagement les expansions et les communes espérances, tous deux m'auraient fait la même réponse. Qu'est-ce donc que ces deux existences pétrifiées l'une près de l'autre, et au fond desquelles pourtant il semble que quelque chose remue?

Quand je regarde cette jeune femme penchée sur son aiguille, la tête languissante, les mains lentes, la taille affaissée, je voudrais lui crier de se redresser et de vivre. Vingt fois j'ai été sur le point de l'interroger; mais si elle relève alors le front, je m'arrête devant ces yeux de statue sans regard. A voir leur éclat immobile, on dirait ces miroirs sombres des eaux souterraines que ne ride aucun souffle et dans lesquelles ne se reflète ni un nuage ni un rayon de soleil.

Monsieur Bécherel n'est pas moins impénétrable, bien que d'apparence moins calme: les deux âmes sont également fermées, l'une par un glacier immobile et brillant, l'autre par de triples verrous qui grincent dans leurs anneaux.

3 *juillet*... D'où vient que la difficulté et le mystère sont pour nous des aiguillons? Supposez nos voisins gais et ouverts, semblables à tout le monde; j'aurais paisiblement joui de leur société sans m'arrêter outre mesure à leur souvenir. Je les trouve bizarres, fermés, et voilà qu'ils me préoccupent sans trêve. Romanesque curiosité dont l'âge ne peut guérir! Enfants ou vieillards, n'aurons-nous jamais d'appétit que pour les plats couverts?

Après tout, je crois être sur la voie d'une découverte. Monsieur Bécherel a eu à me consulter à propos d'un point

de droit qui l'intéresse. Il s'agit d'un détail relatif à la mère de sa femme, morte insolvable, si j'ai bien compris, et dont on a achevé de payer les dettes. Il y a quelques mesures à prendre pour s'assurer de la réalité des créances. Je les ai indiquées au voisin. Comme je demandais qui avait pris à sa charge les obligations de la morte, il m'a répondu, avec un peu d'embarras, que c'était l'oncle de sa femme, ce même avare dont Roger et moi avons fait connaissance il y a quelques mois. Harpagon serait-il donc sensible à l'honneur de famille? Qui sait? Il n'y a de logique chez les hommes que la contradiction.

Lorsque j'ai parlé de ceci à la jeune femme, elle a changé de visage; mais elle a confirmé le dire de son mari. Il m'a semblé seulement qu'elle parlait trop froidement de la générosité de son oncle. Pas une expression de reconnaissance ni d'attendrissement. C'est que le service rendu a bien moins de prix par lui-même que par la façon de le rendre. Le verre d'eau offert avec une douce parole laisse plus de souvenirs que le sang versé pour vous de mauvaise grâce. Ce qui attache dans le don, c'est sa spontanéité. Le bienfait marchandé ne laisse le plus souvent que la douleur d'avoir dû l'accepter.

XXXII

ARMAND VÉRIFIE LE PROVERBE QUE LES ABSENTS ONT TORT.

Le père Bouvier est venu me voir; il m'apportait des fleurs et un rayon de miel de ses ruches; mais le brave homme m'a paru triste, contre son habitude. J'ai voulu savoir s'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux.

« Eh, seigneur! que peut-il m'arriver, à moi? a-t-il soupiré; mon temps est fini, monsieur Raymond; ma vie est comme ces vins arrivés à la lie : on peut la laisser couler maintenant sans prendre garde à ce qu'elle devient. Mais je pense à Armand.

— Votre neveu! ai-je repris; n'est-il donc plus satisfait de sa condition? aurait-il à se plaindre de son élève? »

Le père Bouvier a secoué la tête.

« C'est pas ça, monsieur; tout ça ne serait rien : une place déplaît, on en cherche une autre; tant que l'oiseau a ses ailes, il trouve où voler; mais si l'on y met le ciseau, adieu, va! tout est dit; et celles d'Armand sont à cette heure coupées jusqu'à la racine.

— Que voulez-vous dire? votre neveu n'a-t-il plus l'honnête ambition qui l'a fait consentir à s'éloigner? N'est-il plus soutenu par cet attachement?

— Plus rien, plus rien, monsieur Raymond! s'est écrié le vieillard, dont les yeux se sont remplis de larmes.

— Vous savez que les parents de la jeune fille refusaient de consentir au mariage tant qu'Armand n'aurait point épargné une somme... Pour lors donc il est parti afin de la gagner. Il devait écrire et recevoir une lettre chaque semaine; sa première est partie, puis une autre, puis une autre encore; mais pas de réponse. Alors il s'est épouvanté; il a écrit aux parents. Toujours le même silence, monsieur. Ça a bien continué ainsi trois mois. Armand se disait : « Les adresses auront été mal mises... Le service est mal fait à l'étranger... Nous allons de ville en ville, et les lettres courent peut-être après moi; » enfin tout ce qu'on se dit quand on ne veut pas désespérer; mais à la fin il a épuisé toutes les raisons, alors il m'a écrit.

— Eh bien?

— Eh bien, je suis allé pour savoir ce qui se passait...

Vous ne me croiriez pas, monsieur Raymond, mais, en approchant de la maison, mes jambes tremblaient; je me disais : « Tu vas trouver la porte tendue de noir, ou bien on te dira que la jeune fille est depuis longtemps au cimetière. » Des sottises, monsieur; elle n'avait pas même été malade.

— Alors vous l'avez vue?

— Elle, non pas; elle a eu honte... mais on m'a dit de sa part comment elle avait réfléchi qu'Armand aurait trop de peine à gagner l'argent nécessaire... qu'elle ne voulait pas nuire à son avenir... qu'il pourrait faire à l'étranger un riche mariage... Vous savez, monsieur... les phrases ordinaires de celles qui veulent manquer de parole. Moi, je suis revenu le cœur outré; j'ai écrit à Armand; et, voyez la chance! ma lettre s'est égarée; il ne l'a reçue qu'à Venise. Aussitôt il a cru répondre, en m'envoyant un billet que je devais remettre à la jeune fille elle-même... Il n'y avait que quelques lignes, monsieur, mais capables de faire pleurer le bourreau... Je me suis mis en route tout de suite, je suis arrivé; mais... »

Le père Bouvier s'est arrêté; l'émotion l'étouffait. Je l'ai regardé d'un air interrogateur:

« Mais je n'ai trouvé personne! a-t-il ajouté précipitamment.

— Quoi! me suis-je écrié, la jeune fille était partie?

— Non, a-t-il balbutié, non, monsieur... elle était... mariée! »

Je n'ai pu retenir une exclamation de surprise douloureuse. L'oncle d'Armand a levé les mains, puis les a jointes sur ses genoux d'un air accablé.

« Mariée! a-t-il repris en regardant fixement devant lui... depuis déjà huit jours! si bien qu'à ma première visite la chose était convenue, préparée!

— Et Armand a-t-il été instruit?...

— Sur-le-champ je lui ai écrit... je ne sais plus trop quoi... tout ce qui m'est alors passé dans l'esprit.

— Il vous a répondu?

— Poste pour poste... Rien que ces mots : « Vous me » restez, mon oncle, j'aurai encore du bonheur à vivre » pour vous. »

Ici le vieillard s'est arrêté, les pleurs le suffoquaient. Moi-même j'étais ému ; je lui ai pris la main :

« Allons, père Bouvier, ai-je dit, du courage; vous voyez que votre neveu vous donne l'exemple. J'espère qu'il a persévéré dans sa résolution?

— Oui, oui, monsieur, a-t-il repris en essuyant ses yeux avec ses mains ridées et calleuses, sur lesquelles on voyait rouler des traînées de larmes; il continue à m'écrire... même plus souvent qu'autrefois... et ces lettres sont pleines de bonnes paroles. J'ai pensé que monsieur aurait du plaisir à les voir, et je les ai apportées. »

Il tire alors de sa poche un vieux portefeuille fermé d'un lacet de cuir qui en fait plusieurs fois le tour; il déroule celui-ci lentement, prend dans la poche de cuir un petit paquet enveloppé d'un fragment de journal et encore serré d'un ruban : ce sont les lettres de son neveu, qu'il me remet avec une sorte de respect attendri.

Je les ouvre l'une après l'autre, et comme je vois que le bonhomme a envie de les entendre, je les lis à demi-voix. Il écoute, ravi, interrompant, de minute en minute, par une exclamation admirative ou par une admiration attendrie.

A vrai dire, les lettres méritent d'être lues. A travers leur douleur, on trouve la fermeté d'une âme vaillante. Le jeune homme ne donne à son chagrin que la place qu'il lui doit; il le traverse rapidement comme le ferait

un soldat d'un point balayé par la mitraille, puis reprend sa marche régulière et habituelle.

Cependant cette domination sur lui-même ne peut tromper ; on sent au fond de sa courageuse acceptation un endolorissement qui le tient tout entier ; chacune de ses paroles semble un effort ; son calme lui-même inquiète ; on dirait le sourire d'un malade qui veut déguiser ses souffrances, mais ne peut cacher sa pâleur. Il parle au père Bouvier de son prochain retour avec le petit-fils de monsieur de Rovère, mais pour repartir bientôt. A l'en croire, il a pris goût aux voyages, il jouit de ces aspects toujours nouveaux, de ce mouvement, de ces changements d'habitudes. J'ai compris qu'il cherchait l'agitation pour s'échapper à lui-même : le bonheur aime à demeurer tranquille et craint le bruit.

Le père Bouvier m'a prié de lui écrire ; il prétend que mes encouragements l'aideront à guérir. J'ai promis d'essayer : mon âge me facilite une pareille tâche ; il me permet de parler de tout avec l'autorité de l'expérience et l'accent paisible du souvenir. Sorti de la grande bataille des passions, je n'en ai plus que les cicatrices. On peut se confier à nous autres vieillards sans rougir, parce que nous avons tout éprouvé ; avec sécurité, parce que nous sommes entrés dans le calme du soir. Le temps a fait en notre faveur ce qu'un effort surhumain peut seul faire pour le prêtre qui confesse. Nous n'avons plus ni sexe, ni intérêts mondains, ni flammes cachées ; tout notre être est rentré dans l'apaisement, et nous nous trouvons désormais dans une neutralité consciente au milieu de tous les débats de la terre.

C'est à nous de conserver intact ce privilége, d'en faire profiter les autres et nous-mêmes.

XXXIII

UNE PLUIE D'ORAGE.—AVENTURE DE VIEILLARD.—CE QU'ON PEUT FAIRE DANS UNE FENIÈRE EN TEMPS DE PLUIE.

... 7 *juillet*. Je suis allé porter au père Bouvier la lettre écrite pour son neveu. Monsieur Baptiste m'a accompagné. Depuis quelque temps, la marche me fatigue davantage; l'haleine me manque, mes jambes fléchissent; pour gravir les collines, j'ai besoin d'un bras, quoique soutenu.

Le ciel était voilé; d'immenses nuées d'un blanc de neige se tenaient immobiles à l'horizon; l'atmosphère était lourde, de chaudes bouffées passaient par rafales sur les blés, dont les épis ondoyaient comme les eaux d'un lac, mais sans agiter les arbres, qui découpaient leurs silhouettes immobiles aussi nettement que s'ils eussent été gravés en vert sombre sur l'azur du ciel.

Nous avons gagné lentement la maisonnette du père Bouvier, à qui j'ai remis la lettre; puis la crainte de l'orage nous a fait redescendre sans retard.

Les nuées blanches étaient toujours sans mouvement; mais à droite d'autres nuées couleur de plomb s'étaient mises en marche derrière elles; le tonnerre commençait à retentir. Je me suis arrêté involontairement pour admirer le spectacle grandiose que j'avais sous les yeux. Du haut de ces collines, la plaine entière apparaissait comme un immense champ de bataille ouvert aux forces de la nature. Les nuages sombres s'avançaient toujours, semblables à une armée d'attaque. Sur le flanc de ces masses redoutables le vent, qui commençait à s'élever, faisait courir des nuées plus pâles qu'on eût prises pour

de rapides escadrons; derrière grondait déjà l'artillerie céleste, dont le retentissement se prolongeait de colline en colline. Pendant que je contemplais ces préparatifs de lutte, monsieur Baptiste, qui regardait prudemment à ses pieds, me montra que les oiseaux s'enfuyaient à tire-d'aile, que les troupeaux se rassemblaient et que les paysans se hâtaient de réunir leurs instruments de labour pour regagner leurs demeures. Il me fit observer qu'il n'y avait autour de nous aucun abri, et que nous risquions d'être surpris en pleine campagne par l'orage. L'avertissement était sage; je pris son bras, et je me décidai à presser le pas, non sans lever souvent les yeux pour suivre les mouvements stratégiques de mes deux armées aériennes.

Les nuages blancs commençaient lentement leur retraite; mais l'avant-garde, qui courait à leur rencontre, ne tarda pas à les atteindre; le reste suivit, et alors une lutte acharnée s'engagea. Les deux masses se heurtèrent et se confondirent. On voyait des traînées du nuage noirâtre pénétrer le nuage blanc et l'entr'ouvrir, comme des bataillons lancés dans la mêlée qui percent un passage à travers l'ennemi. Le tonnerre, qui avait grandi, retentissait en éclats furieux à des intervalles toujours plus rapprochés. Des lueurs inondaient l'horizon de clartés fulgurantes; enfin, une crépitation que l'on eût prise pour l'écho d'une mousqueterie éloignée, traversa l'atmosphère, et de gros grêlons commencèrent à pétiller autour de nous sur le feuillage.

Monsieur Baptiste chercha des yeux un abri, mais il n'apercevait que des bouquets d'arbres parsemés çà et là dans les cultures; les faubourgs étaient encore loin; la grêle ne tarda pas à fondre et à se transformer en une ondée d'orage dont les larges gouttes, à chaque instant

plus pressées, se plaquaient avec fracas sur l'unique parapluie que nous eussions apporté. Mon scrupuleux compagnon fut pris d'une véritable inquiétude.

« Monsieur va se mouiller, dit-il en regardant quelques éclaboussures qui marbraient déjà mon habit d'été ; la route sera tout à l'heure détrempée, et monsieur glissera dans sa descente ; j'aurais dû prendre garde au temps, et prévenir monsieur de ne point sortir.

— C'était à moi d'y songer, monsieur Baptiste, ai-je répondu gaiement, et il est trop juste que je supporte les conséquences de mon étourderie ; je n'ai qu'un seul regret, c'est de vous y avoir associé. Un courtisan, surpris par une ondée en promenant avec Louis XIV, affirmait que « la pluie de Versailles ne mouillait pas ; » mais il n'en est pas de même de celle-ci, et vous voilà déjà ruisselant. Ne me couvrez pas seul, je vous prie, et marchons plus vite. »

Je fis un effort pour allonger le pas ; mais l'orage, comme s'il nous eût personnellement poursuivis, redoubla aussitôt de violence. Un voile d'eau obscurcit brusquement le jour, et s'abattit sur nous. On ne pouvait plus distinguer les gouttes de cette pluie pressée qui formait une sorte de cascade ; de longs ruisseaux spontanément créés commencèrent à sillonner les chemins et à bondir le long des pentes ; la marche devenait de plus en plus pénible ; je sentais l'haleine me manquer, lorsque des cris jetés avec mon nom nous firent détourner la tête, et nous aperçûmes à notre droite, à demi cachée par des buissons de sureau, une grange très-basse d'où l'on nous appelait.

Monsieur Baptiste et moi nous tournâmes rapidement vers l'asile qui nous était offert, et nous y arrivâmes haletants.

Vingt jeunes voix nous accueillirent avec des exclamations sympathiques et souriantes : je reconnus la pension des demoiselles Normand. Surprise comme nous par l'orage, elle avait trouvé un refuge dans cette fenière abandonnée.

Les deux maîtresses s'empressent de me faire faire place au coin le plus abrité. Les jeunes filles vont me chercher un siége rustique ; on tend des parapluies derrière moi pour empêcher les rafales pluvieuses de m'atteindre. Je comprends que ce sont mes cheveux blancs qui me donnent droit à tous ces égards : on eût laissé le jeune homme passer sous l'orage, on a appelé et abrité le vieillard.

Je veux payer au moins ma bienvenue en bonne humeur. Je demande aux demoiselles Normand les noms de leurs élèves ; j'en reconnais plusieurs. Je m'informe des grands parents avec lesquels j'ai vécu autrefois. Ceci me ramène aux souvenirs de ma jeunesse, que je raconte. On sourit, on fait connaissance ; les plus hardies me répondent d'abord, puis m'interrogent. Au silence qui s'était fait à mon arrivée succèdent peu à peu les tourbillons de paroles, les éclats de rire, les cris de joie. La vie déborde dans cette enfance fleurie ; elle s'agite enfermée sous ce réseau de pluie qui nous enveloppe, car l'orage continue : bien que le tonnerre se soit éloigné, les cataractes du ciel restent ouvertes. La captivité menace de se prolonger. Et que faire dans l'étroit espace de cette fenière? J'ai pitié de tant d'activité inoccupée et de joie sans issue ; j'impose silence de la main, et je fais signe d'approcher. Tous accourent. Me voilà entouré d'une guirlande de visages roses, comme ces vieux pins alpestres qu'enveloppe une ceinture de rhododendrons fleuris. Je leur annonce un jeu de mon enfance, mainte-

nant oublié, perdu ; — car les jeux ont aussi leurs révolutions ; ce ne sont que des modes de l'activité du temps et de ses préoccupations : — celui-ci est un souvenir du règne de Louis XVI ; on l'appelait le *Jeu des insurgents*. Celui qui le mène prononce une certaine phrase avec une grimace de défi à l'Angleterre ; chaque membre du cercle redit la formule, refait la grimace ; puis le chef du jeu ajoute un nouveau mot et une nargue nouvelle également imitée. Le plaisant naît de la confusion qui s'établit, à la longue, entre ces paroles et ces signes diversement reproduits ; le fou rire ne manque jamais de prendre au milieu de toutes ces voix hésitantes et de tous ces visages en mouvement.

Ce fut ce qui arriva. La gaieté des élèves des demoiselles Normand devint un vrai transport. Elles trépignaient de cette fièvre joyeuse connue seulement de leur âge. Tous les yeux nageaient dans des larmes de rire. Je me sentais rajeunir à leur gaieté.

Le jeu achevé, les plus audacieuses vinrent me remercier ; les autres me regardaient d'un air qui en disait plus que les paroles. Pendant ce temps, le tonnerre s'était éloigné, les nuées avaient disparu, un arc-en-ciel s'était dressé à l'horizon, comme un portique, pour célébrer la victoire du soleil. Celui-ci venait d'apparaître glorieux et poursuivant de ses flèches d'or les dernières traînées de brouillard qui s'enfuyaient à l'occident. Les routes montraient leurs pentes lavées par l'eau des ravines, et les oiseaux recommençaient à chanter sur les buissons, en secouant leurs ailes mouillées.

Nous sortîmes tous ensemble, et nous reprîmes le chemin de la ville. Les plus petites écolières couraient en avant, avertissant des mauvais pas et montrant les pierres qui formaient des arches de pont sur les petits ruisseaux ;

les demoiselles Normand m'entouraient avec les plus grandes, et l'arrière-garde, composée des plus joyeuses, nous accompagnait d'une symphonie de cris, d'éclats de rire, de chants et d'appels.

J'arrivai ainsi chez moi, emporté, pour ainsi dire, dans cette marche triomphale. Je semblais rentrer à la ville avec le printemps et la jeunesse. Les élèves des demoiselles Normand voulurent me reconduire jusqu'à ma porte, et ne se séparèrent qu'après de longs remercîments. Plusieurs me forcèrent à accepter leurs bouquets, et je rentrai les deux mains fleuries et le cœur rafraîchi de leur innocente joie.

XXXIV

UN HÉRITAGE TARDIF. — UNE RECONNAISSANCE.

Mademoiselle Renaud se meurt, et a demandé avec instance à voir son filleul Armand. Il devait revenir dans un mois. Je lui ai écrit de hâter son voyage s'il le pouvait. Il est arrivé hier, et il a pu voir encore la pauvre paralytique; mais elle avait perdu la parole, et tous ses efforts pour se faire entendre de lui ont été inutiles. Au milieu de sons inarticulés, il a pu seulement saisir le nom de monsieur Lebrun. Il s'agit sans doute de quelque recommandation à ce notaire qui était chargé de ses intérêts. Armand le verra.

... Nous avons conduit ce matin mademoiselle Renaud à sa dernière demeure. En voyant la morte (à peine plus morte qu'autrefois) sortir de son logement sombre et

muet, pour aller prendre place sous le soleil, au milieu des fleurs du cimetière, je ne pouvais m'empêcher de trouver qu'elle gagnait au change.

Armand est très-abattu de cette perte. Tout est un rude coup pour les âmes ébranlées. Il ne lui reste plus que le père Bouvier, dont le dos se courbe. Ce matin nous nous promenions ensemble, et je m'efforçais de le ranimer en lui rappelant qu'il était jeune et fort. Je lui ai montré au coin du chemin un chèvrefeuille couvert de fleurs, et je lui ai dit :

« Vous voilà.

— Oui, a-t-il répondu vivement, mais regardez, l'arbuste est appuyé à un vieux mur dont la chute ne tardera pas à l'entraîner. »

J'ai secoué la tête. Il en est des esprits malades comme des mauvais estomacs ; la plus douce nourriture les aigrit et tout leur est malsain.

Au fond, Armand ne peut oublier cet attachement trompé; il en avait fait toute son espérance, et maintenant il en fait tout son souvenir. A son âge, rien ne paraît pouvoir finir; on date toutes ses affections de l'éternité. Quand je lui parle du temps qui guérit les plus cruelles blessures, il sourit tristement : c'est un médecin auquel on n'a foi qu'après en avoir fait longuement l'expérience. Dans la vieillesse, l'on est forcé de croire à sa science en comptant les cicatrices de son cœur.

... Armand est arrivé chez moi très-troublé; il sortait de chez monsieur Lebrun, qui lui a donné connaissance d'un testament par lequel mademoiselle Renaud le fait légataire de tout ce qui lui a appartenu : ce serait peu pour un autre : pour notre orphelin, c'est une fortune. Il m'a montré les titres de rentes qui lui ont été remis par le notaire.

« Vous voyez, ai-je dit en lui prenant la main, que tout le monde ici-bas a ses heureuses chances et ses jours qui, selon le vers d'Horace, « doivent être marqués en « blanc sous la niche des pénates. » Vous voilà riche, mon enfant !

— Trop tard ! a-t-il murmuré avec un soupir. »

J'ai compris qu'il pensait encore à sa liaison brisée, et j'ai voulu l'en détourner ; mais il y est revenu plus vivement et plus ouvertement qu'il ne l'avait fait jusque-là. Il m'a raconté les projets formés avec celle qu'il espérait associer à sa vie, leurs calculs mille fois recommencés, leurs prévisions, leurs chimères.

J'écoutais balbutier cet hymne de la jeunesse dont je reconnaissais encore les accents comme l'on reconnaît les notes d'un vieil air qui vous a quelquefois ravi. Nous étions tous deux accoudés à une fenêtre; les oiseaux chantaient près de nous dans leur cage festonnée de verdure; Armand pressait d'une main ces papiers qui venaient de lui rouvrir la porte d'ivoire des visions heureuses, et son regard errait dans la cour avec un vague enchantement. Lui-même se berçait dans son rêve. Il me parlait des goûts de la jeune fille, il me répétait ses paroles, il me dépeignait son visage. Tout à coup il s'est arrêté avec un cri; je l'ai vu se redresser, pâlir : sa main me montrait notre jeune voisine, dont la douce figure venait de se montrer derrière la vitre.

« Elle ! c'est elle ! a-t-il balbutié.

— Madame Bécherel ! me suis-je écrié.

— C'est cela ! c'est le nom du mari... Elle ici ! Ah ! je saurai... Il faut que je la voie ! »

Il avait fait un mouvement pour sortir ; je l'ai retenu.

« C'est impossible ! ai-je dit; tout est désormais fini entre vous; une explication ne peut conduire à rien et

vous troublerait tous deux. Laissez cette jeune femme à ses devoirs et soyez aux vôtres. »

Il n'a point répondu, mais il s'est penché au balcon pour la revoir. Elle avait, heureusement, disparu.

Je lui ai fait quitter la fenêtre, je l'ai forcé à s'asseoir; j'ai voulu lui parler, mais il m'écoutait à peine; son regard allait toujours vers la croisée voisine. Il m'interrompit à chaque instant pour répéter :

« Elle ici! elle ici! »

Je lui ai enfin pris les deux mains, je l'ai retourné vers moi, et je l'ai forcé de m'entendre.

Après lui avoir dit tout ce que je sentais sur la nécessité de ne point revoir la jeune femme, de partir même pour quelque temps, j'ai voulu obtenir de lui une promesse; il m'a interrompu :

« Du moins, est-elle heureuse? » a-t-il demandé avec émotion.

Je n'ai point voulu exprimer un doute, et je ne pouvais mentir à mes convictions : j'ai évité de répondre.

« Il faut que je le sache, a-t-il repris; je veux le savoir. »

Et comme j'essayais de nouvelles objections, il s'est levé brusquement, il m'a remercié de mes conseils avec une effusion troublée, et s'est échappé sans avoir rien promis.

... Voilà cinq jours que je n'ai point revu Armand. J'ai fait visite à mes voisins; rien ne paraît changé chez eux. La jeune femme est toujours aussi triste, le mari aussi contraint. Je ne puis douter qu'il n'y ait entre eux un de ces murs de glace qui ne font que grandir avec le temps.

... Hier soir, je suis encore retourné chez monsieur et madame Bécherel. La femme avait pleuré; les yeux du mari étaient plus creux et ses paroles plus brèves. Que s'est-il donc passé? Armand y serait-il pour quelque

chose? A tout prix, il faut que je le voie. J'écris, chez le père Bouvier où il demeure, un billet dans lequel je le prie de venir.

... Terrible journée! enfin la voilà finie; tous sont partis; je suis seul, je puis me recueillir et me rappeler.

Vers le milieu du jour, Baptiste est venu m'annoncer que madame Bécherel était là et demandait à me parler. C'est la première fois qu'elle me rend seule visite. J'ai pressenti quelque chose d'extraordinaire. Je suis allé la recevoir, et je l'ai fait entrer dans mon cabinet d'étude.

Elle était toute tremblante. Je l'ai rassurée de mon mieux, en lui disant le plaisir que j'aurais à lui être utile en quelque chose. Elle a voulu me remercier, mais les pleurs lui ont coupé la voix. Je l'ai laissée se décharger le cœur des larmes qui le gonflaient, puis je l'ai engagée à parler.

« C'est difficile, a-t-elle bégayé; cependant il le faut... Oui, oui, je parlerai... »

Mais elle a encore fait une pause. J'ai voulu l'aider, en lui demandant s'il ne s'agissait pas de quelqu'un de ma connaissance... Elle a tressailli.

« Ah! vous savez déjà? s'est-elle écriée; eh bien, oui, il s'agit de la personne...

— De monsieur Armand Bouvier? »

Elle a beaucoup rougi et a fait un signe affirmatif.

« Ainsi vous le savez ici? ai-je repris; il vous a revue?

— Moi? oh! non, non, a-t-elle dit vivement; mais l'autre jour j'ai cru le reconnaître ici, à la fenêtre... Cependant je doutais encore... quand monsieur Bécherel m'a appris lui-même son arrivée.

— Votre mari? Il le connaissait?

— De nom seulement; mais monsieur Armand a dû réclamer ces jours-ci à la mairie je ne sais quels papiers

pour la succession de sa marraine, de sorte que monsieur Bécherel l'a vu, et ce retour l'a troublé.

— Saurait-il donc?...

— Tout, monsieur, a-t-elle interrompu vivement; avant de consentir à l'épouser, je devais tout lui dire... j'espérais que ma franchise lui aurait donné confiance... mais non : depuis qu'il sait monsieur Armand arrivé, il n'a plus une heure de repos; il s'échappe de son bureau plusieurs fois par jour pour s'assurer que je ne suis point sortie, que personne n'est venu; il m'interroge, il me soupçonne. Cette défiance est une torture et une humiliation, monsieur; je sens que je ne pourrai la supporter patiemment, que je prendrai monsieur Bécherel en haine... Oh ! c'est mal ! c'est mal ! je le sais ; il faut le plaindre et le rassurer : c'est pour cela que j'ai voulu vous voir. Vous connaissez monsieur Armand; il écoute vos conseils... Eh bien, s'il a quelque pitié pour moi, suppliez-le de ne point chercher à me voir, de ne pas m'écrire ; car... il m'a écrit, monsieur... une lettre où il me demandait un entretien, en me promettant que ce serait le seul, le dernier.

— Et vous avez répondu ? ai-je demandé.

— Rien ! s'est-elle écriée; mais j'aurais dû déchirer la lettre, la brûler : je ne sais pourquoi... je l'ai gardée... et depuis hier je ne la retrouve plus : je tremble que monsieur Bécherel ne l'ait surprise. Ah ! monsieur, au nom de tout ce que vous aimez, tirez-moi de cette angoisse. Monsieur Armand m'annonçait qu'il partirait après notre entretien. Qu'il parte avant, tout de suite; je le lui demande comme une grâce, et je vous conjure de l'obtenir pour moi. »

Elle avait le visage couvert de pleurs, les mains jointes avec une expression de prière si fervente, que je me sen-

tis tout attendri. J'allais m'efforcer de la rassurer, quand un bruit de pas se fit entendre dans le corridor. J'avais oublié de défendre ma porte, et madame Bécherel se leva, un peu effrayée d'être ainsi surprise dans les larmes. A ce moment, on frappa. Je me levai pour empêcher d'entrer ; il était trop tard. La porte s'ouvrit vivement, et la jeune femme recula avec un cri : c'était Armand lui-même.

Il avait reçu ma lettre, et accourait à mon appel. Averti par Baptiste que madame Bécherel était là, il avait voulu profiter de l'occasion.

XXXV

SUR LE DANGER DE JOUER HORS DES TRAGEDIES LE ROLE DE CONFIDENT. — UN MARI JALOUX. — PAIX AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ.

Il referma vivement la porte derrière lui, et resta debout près du seuil : il était très-pâle et très-agité.

« J'allais vous avertir que je ne pouvais vous recevoir dans ce moment, lui dis-je en faisant un pas à sa rencontre.

— Pardon... monsieur Raymond... balbutia-t-il sans oser regarder la jeune femme, qui était retombée assise ; mais puisque le hasard m'a conduit ici... permettez-moi de rester... Je n'espérais plus cette entrevue... Dieu me l'accorde... Ne m'enlevez pas cette dernière consolation.»

Et, sans attendre ma réponse, il s'approcha de madame Bécherel, et ajouta avec un peu d'amertume :

« J'espère que madame ne refusera pas de m'écouter

dans de pareilles conditions... la présence de monsieur Raymond doit la rassurer... elle lui est garant que je ne dirai rien qu'elle ne puisse entendre.

— Et qu'espérez-vous d'une pareille explication? répliquai-je; madame vous conjure de la lui épargner.

— Non! interrompit le jeune homme avec exaltation; je veux savoir au moins comment j'ai pu mériter l'abandon; pourquoi, malgré tant de promesses, les lettres écrites dès le commencement de mon voyage sont demeurées sans réponse.

— Vos lettres! répliqua madame Bécherel, en avez-vous donc écrit?

— Ne les auriez-vous point reçues? demanda-t-il vivement.

— Aucune, dit-elle; et après vous en avoir adressé deux, j'ai dû cesser, ignorant votre résidence. »

Armand porta les deux mains à son front.

— Ah! je commence à comprendre, s'écria-t-il; votre oncle, — que Dieu le punisse! — votre oncle aura intercepté cette correspondance. Voilà donc pourquoi il l'avait si facilement autorisée! il était sûr d'avance qu'elle ne pourrait contrarier ses projets... »

Je me souvins dans ce moment de l'épisode de la lettre dont l'avare avait si malencontreusement payé le port; je rappelai la date et les circonstances: tous les doutes d'Armand et de la jeune femme furent éclaircis; ils se regardèrent, et l'un poussa une exclamation de colère, l'autre un soupir de douleur.

« Ainsi c'est la vérité, reprit le jeune homme dont l'œil s'était enflammé, on nous a trompés tous deux! Vous avez pu croire que je vous oubliais, comme je croyais être oublié moi-même. »

Et, après un court silence, il ajouta vivement:

« Mais je l'ai été pourtant, car, au bout de quelques mois, vous avez consenti à devenir la femme d'un autre.

— Ah ! si vous saviez comment ! reprit-elle avec accablement. Après tout, pourquoi ne le dirais-je point? rien n'a été caché. Je me croyais oubliée ; on assurait que vous aviez trouvé en Italie quelqu'un plus digne de vous; on répandait le bruit d'un riche mariage...

— Et c'est alors par dépit que vous avez accepté vous-même celui qui s'offrait?

— Non, non, j'ai refusé longtemps; j'aurais refusé toujours si la maladie de ma mère ne m'avait obligée à céder.

— Que voulez-vous dire?

— Ne le comprenez-vous donc pas? s'est écriée la jeune femme en sanglotant. Eh bien, mon oncle a déclaré que tant que je résisterais tout serait refusé à la mourante. Il fallait acheter par mon obéissance les derniers secours : j'ai cédé... ma mère est morte... et ses funérailles ont été mon cadeau de noces. »

Elle n'a pu en dire davantage. Armand, éperdu, poussait des exclamations indignées. Mais tout à coup il s'est approché de L..., il lui a pris les mains, et il est tombé à genoux devant elle, en lui demandant pardon de l'avoir accusée.

J'allais m'entremettre, quand un bruit de voix a retenti dans la pièce voisine. J'ai distingué celle de monsieur Baptiste, qui semblait moins calme que d'habitude ; puis une autre, qui s'élevait furieuse. En l'entendant, madame Béeherel, effrayée, a murmuré :

« Mon mari ! »

C'était lui, en effet, qui voulait passer malgré Baptiste.

« J'ai vu le jeune homme entrer ! criait-il. Ils sont ici tous deux, j'en suis sûr. Ah ! si je les trouve, malheur à eux ! »

On entendait sa canne ferrée frapper avec rage les dalles de la salle à manger. Armand s'est redressé, et la jeune femme a couru vers moi en me demandant protection. Les voix approchaient. J'ai eu peur d'un premier acte de violence que je n'aurais pu prévenir. Il n'y avait pas un moment à perdre. J'ai poussé Armand dans une chambre et madame Bécherel dans le petit salon. Comme j'achevais, la porte s'est ouverte d'un brusque mouvement, et le recenseur a paru sur le seuil les traits bouleversés. Je me suis avancé vers lui :

« Est-ce vous, mon voisin, qui faites tout ce bruit? ai-je demandé tranquillement. »

Mais il avait fouillé le cabinet d'un regard effaré, et il s'est écrié :

« Il y avait ici quelqu'un tout à l'heure ; j'ai entendu qu'on parlait. Ne cherchez pas à le nier.

— Et pourquoi nierais-je, monsieur ? » ai-je répondu sérieusement.

Il a tressailli.

« Ainsi vous avouez... C'étaient eux. Où sont-ils ? Répondez sur-le-champ. »

Je me suis efforcé de sourire.

« Pardon, nous jouons ici deux rôles que je ne puis accepter, lui ai-je dit : on croirait un juge qui interroge un coupable. Veuillez vous remettre, monsieur, et vous rappeler que vous êtes chez un voisin qui ne voudrait rien faire dont vous pussiez vous plaindre. »

En parlant ainsi, je roulais vers lui un fauteuil. Il a paru un peu saisi; le rouge et la pâleur se sont succédé à deux reprises sur son visage : il y avait évidemment lutte entre son respect et sa colère ; celle-ci a paru l'emporter un instant.

« Je demande une réponse ! s'est-il écrié en frappant le

parquet du pied. Une femme était ici il y a un instant... et elle n'était point seule... En voilà la preuve. »

Il montrait le chapeau d'Armand posé sur mon bureau; et, remarquant le geste de contrariété que je n'avais pu retenir :

« Vous êtes pris ! a-t-il ajouté brutalement. Allons, il est inutile de les cacher davantage. Qu'on me les montre, ou je chercherai moi-même. »

Il avait fait un pas vers la porte du petit salon. J'ai voulu l'arrêter, mais il ne se connaissait plus; il m'a repoussé avec une malédiction furieuse et m'a fait chanceler. Baptiste, qui était resté, a poussé un cri d'indignation, en étendant les deux bras pour prévenir ma chute. Le recenseur s'est arrêté, honteux de sa violence.

« Il était inutile de prouver que vous aviez plus de force qu'un vieillard, lui ai-je dit, et peut être n'auriez-vous pas dû oublier que vous étiez chez lui.

— Pardon, a-t-il balbutié, hésitant encore entre l'emportement et la honte; mais vous voyez bien que je ne suis plus maître de moi-même... Ah ! monsieur... vous ne savez pas !... »

Sa voix commençait à fléchir, comme si l'attendrissement le gagnait.

« Vous vous trompez, lui ai-je dit avec intérêt; je sais que celle qui porte votre nom espérait en porter un autre; mais je sais aussi qu'elle vous en a loyalement averti; qu'elle a refusé l'entrevue demandée par monsieur Armand Bouvier; qu'elle venait me supplier d'obtenir qu'il partît sans essayer de nouvelles sollicitations et en la laissant tout entière à ses devoirs.

— Est-ce vrai? s'est écrié monsieur Bécherel très-ému.

— Je sais enfin, ai-je ajouté, qu'elle souffre de vos soupçons, qu'elle craint vos violences, et qu'à défaut de

générosité elle aurait droit d'attendre de vous au moins de la compassion. Vous voyez que je sais tout.

— Non, a bégayé le recenseur dont la colère était épuisée et qui s'est laissé tomber sur un fauteuil, non, monsieur, vous ne savez pas tout, car elle n'a pu vous dire ce qu'elle ignore elle-même... c'est que je l'ai toujours aimée sans rien dire, moi. Je l'avais connue tout enfant, quand j'habitais près de sa mère; mais, aussi pauvre qu'elle, je ne pouvais songer à me marier. Je suis parti pour tenter la fortune; je suis entré à la mairie garçon de bureau d'abord, puis je suis devenu expéditionnaire, rédacteur, chef de service. Il m'avait fallu douze ans pour cela, monsieur! Dans l'intervalle, j'avais revu la jeune fille de loin en loin, mais toujours sans rien dire... Enfin, quand j'ai cru que je pouvais lui offrir de partager avec moi, j'ai parlé. Mais... j'arrivais trop tard, elle en aimait un autre.

— Et pourtant vous avez persisté?

— Parce que cet autre l'avait oubliée.

— Qui vous l'a dit?

— Son oncle, monsieur... et elle-même. Je ne pouvais le savoir autrement. J'aurais dû comprendre que la trahison du préféré ne me rendrait point plus aimable; que ce que je pouvais donner n'empêcherait pas de regretter ce qu'on avait perdu; mais je la voyais si rudement traitée par cet oncle qui lui reprochait sa soif et sa faim! j'ai pensé que ma protection serait au moins plus douce; elle-même l'a cru, car, après une explication, nous nous sommes entendus. Je pensais enfin tenir le bonheur. Malheureux fou que j'étais! nous venions de nous perdre tous deux.

— Comment?

— Oui, monsieur, nous perdre, car rien de ce que j'espérais n'est arrivé. Je m'étais dit qu'une fois à moi,

L... se prendrait d'un peu d'amitié; qu'elle oublierait ses idées d'autrefois. J'avais tort; elle n'a rien oublié. Dans les commencements, pour lui plaire j'essayais d'être gai, amical. Peine inutile, monsieur! elle restait toujours aussi triste : autant eût valu essayer de rendre la vie à une morte. Alors, moi, ma patience s'est lassée, c'est vrai; je me suis plaint trop vivement peut-être; elle n'a pas compris que ma colère, c'était encore de l'amitié; elle s'est effarouchée. D'abord je ne lui étais qu'indifférent; de ce moment, elle a eu peur. Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que de ne pouvoir parler sans faire tressaillir, de voir toujours des yeux humides, de sentir qu'on n'a de pouvoir sur une femme que pour la rendre malheureuse. Moi, cela m'ôte la raison. Voyez-vous, je voudrais tour à tour la battre ou la prier à genoux... Et rien, rien n'y a fait!... elle est restée enfermée dans son cœur avec son souvenir. J'avais beau frapper à la porte, elle n'entendait pas... Alors je n'ai plus eu qu'une ressource : je me suis fait muet, aveugle et sourd; je n'ai voulu parler qu'à mon travail; je me suis grisé de chiffres, comme certains malheureux d'eau-de-vie, pour m'étourdir... toujours inutilement, monsieur! l'épine m'est restée dans le cœur!

— Et vous n'avez point tenté de vous faire comprendre de celle que vous aimez tant? me suis-je écrié, sincèrement touché de son accent. Pourquoi ne lui avoir point parlé comme vous me parlez là?

— Impossible, monsieur! a-t-il répondu; elle a trop de puissance sur moi : un seul regard qui me semble triste, un mouvement des lèvres où je crois voir une expression de froideur, suffisent pour m'irriter ou me faire perdre courage... Et puis, voyez-vous, j'ai peur de me laisser aller à lui dire certaines choses que j'aurais pu lui

avouer si elle m'avait pris à gré, mais qui à cette heure lui sembleraient des reproches. »

Je l'ai regardé d'un air qui lui a prouvé que je ne comprenais pas.

« Eh bien, oui! a-t-il repris avec agitation, je peux lui dire maintenant que si je ne l'avais pas retirée des mains de son oncle, il l'aurait mariée de force à ce vieux voisin qui la demandait... que j'ai dû l'acheter de ce misérable... payer tout ce qu'il avait dépensé pour sa mère; tout, jusqu'à la pierre qu'on taille maintenant pour sa tombe!

— Quoi! c'est vous? me suis-je écrié.

— Ne le dites pas, monsieur, a-t-il repris vivement; il ne faut pas que L... le sache; elle aurait regret de m'avoir cette obligation. »

Ici nous avons été interrompu par un cri; la porte du petit salon s'est ouverte, et la jeune femme s'est élancée vers monsieur Bécherel, dont elle a saisi les mains, qu'elle a baisées.

« Non! s'est-elle écriée avec un flot de larmes, non, je ne serai pas ingrate à ce point! Ah! j'ai tout entendu... Je comprends tout maintenant... J'avais tort, j'avais tort. Me pardonnerez-vous, Henri? »

Le recenseur a fait un mouvement.

« Elle m'a appelé Henri! a-t-il dit pâle de joie et la lèvre frémissante... Répète encore, répète!

— Oui, Henri, oui, je tâcherai de devenir ce que je dois être. »

Il l'a enveloppée de ses bras avec un accent de joie, l'a baisée à plusieurs reprises sur les cheveux; puis, se tournant vers moi, il s'est excusé.

Je lui ai pris la main en le félicitant; j'ai fait des souhaits pour l'avenir de cette union qui ne commençait vé-

ritablement que de cette heure, et je les ai reconduits tous deux jusqu'à la porte d'entrée.

Lorsque je suis revenu, Armand était au milieu de mon cabinet, très-pâle, mais bien résolu.

« Monsieur Raymond n'a point de commissions pour l'Allemagne? m'a-t-il demandé; je pars demain.

« Va, lui ai-je dit, cher enfant, en le serrant dans mes bras, va, je te bénis ; que Dieu te console!. . . . . .

Ici s'arrête le manuscrit des *Souvenirs d'un Vieillard*, interrompu par la mort si prématurée et si regrettable de M. Émile Souvestre. Les pages qui suivent sont de M. Eugène Lesbazeilles, son gendre, qui, en nous les envoyant, y a joint ces lignes :

« Quelque téméraire qu'il me parût d'accepter cette » tâche, on m'en a fait un devoir et j'ai essayé de le rem- » plir. Mes relations avec M. Souvestre, aussi étroites » que la parenté la plus proche et l'affection la plus pro- » fonde pouvaient les rendre, m'ont mis à même de bien » connaître ses croyances, ses sentiments, son âme tout » entière. Je me suis appliqué, dans ce travail, à évo- » quer devant moi sa pensée et à m'y conformer le plus » fidèlement possible. Quant à la forme, il va sans dire » que je n'ai pas eu la prétention, ni même l'intention, » d'imiter celle de M. Souvestre. C'est ce sentiment de » mon insuffisance qui m'effraye en laissant publier ces » pages et trouble pour moi le plaisir de m'être acquitté » d'un devoir filial. »

(*Note de l'éditeur.*)

XXXVI

M. RENÉ A SON COMPTOIR.

Félicité a obtenu le crédit de marchandises que j'avais sollicité pour elle. Ce matin, quand je suis allé la voir, j'ai été accueilli par une avalanche de remercîments. En vain j'ai voulu lui persuader qu'elle devait attribuer le succès de sa demande, non pas à ma protection, mais seulement à sa probité, à sa bonne renommée ; que d'ailleurs elle avait conclu une affaire commerciale, nullement reçu une faveur : elle n'a pu résister au besoin de rendre grâces à quelqu'un, et le torrent d'éloges, forcé enfin de se détourner de moi, s'est reporté tout entier sur monsieur Dutilleul. Pourquoi me serais-je obstiné à la détromper ? La reconnaissance réchauffe et réjouit le cœur ; elle est plus douce encore à celui qui l'éprouve qu'à celui qui en est l'objet.

Tout en continuant à parler avec une volubilité que je ne lui avais jamais connue, Félicité avait repris son travail interrompu, et rangeait dans sa boutique les denrées nouvellement arrivées. Un bibliophile n'eût pas mis plus de sollicitude et d'amour à classer ses livres précieux, qu'elle n'en dépensait à disposer les paquets de café, les bocaux de girofle ou de canelle. Ses instincts de ménagère, dont autrefois mes papiers avaient été si souvent victimes, avaient profité de cette circonstance pour se donner pleine satisfaction, et elle avait entrepris, dans l'intérêt de l'ordre et de la symétrie, un bouleversement général. Aucun objet ne put échapper à son parti pris de

réforme, bien que la plupart, après un examen minutieux et des essais réitérés, dussent reprendre la place dont on les avait dépossédés. Plus d'une fois je fus consulté sur l'effet plus ou moins harmonieux de telle ou telle combinaison, et je dus donner mon avis avec le même sérieux que s'il se fût agi des plus graves intérêts.

Derrière les carreaux brillants de la porte, on suspendit les images coloriées et les jouets d'enfants ; l'armoire vitrée fut réservée aux écheveaux et aux rubans qui y étalèrent leurs couleurs habilement nuancées ; les tablettes se couvrirent de flacons, ici rangés en colonnades, là entassés en pyramides jusqu'au plafond. Quand le classement fut terminé, Félicité jeta sur l'ensemble de son œuvre un coup d'œil d'orgueilleuse satisfaction ; et le fait est que la petite boutique avait un air singulièrement coquet et joyeux, avec ses comptoirs récemment repeints et vernis, ses balances aussi brillantes que l'or, et ses casiers alignant leurs étiquettes en longues files d'une irréprochable régularité.

En ce moment René survint : il ne laissait guère s'écouler de jours sans trouver le moyen de s'échapper jusqu'à la maison du faubourg, ne fît-il que frapper sur les carreaux en courant ou passer sa figure joviale par la porte entr'ouverte. A peine fut-il entré, qu'une surprise émerveillée se peignit sur ses traits : ses regards se portaient alternativement sur les belles choses qui l'environnaient et sur celle qui lui paraissait les avoir évoquées comme par une baguette magique. Il était évident que son admiration toujours croissante était sur le point de faire explosion, et qu'il allait se jeter au cou de Félicité ; mais ma présence comprima tout à coup ce premier mouvement, et une réflexion subite parut achever de le contenir. Il se dit, sans doute, qu'après tout, cette ménagère

si habile, elle était sa femme; qu'au milieu de toutes ces richesses, il était chez lui, et, voulant se montrer au niveau de sa fortune, il se dirigea tranquillement vers le comptoir, monta gravement la marche qui l'élevait au-dessus du sol, et s'assit dans le fauteuil de cuir où il se carra et demeura silencieux avec une majesté des plus comiques.

Autrefois, j'aurais souri de cet humble ménage, qu'un sort si médiocre suffit à enchanter, et dans mon sourire le dédain aurait eu plus de part que la gaieté. Malgré la bonne opinion que j'avais de mon spiritualisme, je n'étais, en réalité, sensible qu'à la forme; je n'étais touché que du bonheur élégant; je confondais les petits avec les objets vulgaires qui les entourent, et je les enveloppais sans examen dans la même indifférence, trop souvent dans le même mépris. A combien d'injustices et à quelles privations ces préjugés me condamnaient! Aujourd'hui bien des barrières sont tombées pour moi, et je trouve à glaner sur un plus vaste champ. La joie des raffinés n'est plus seule à me frapper et à me séduire. Au milieu des pains de sucre de la pauvre marchande, je discerne et je recueille des sentiments, des émotions dont mon cœur fait son profit. Je ne me borne plus à me promener dans les allées ratissées des parcs : j'explore aussi les routes banales et je n'y fais pas moins ample moisson ; la fleur du fossé a des couleurs solides, des odeurs saines, qui ne me charment pas moins que les nuances plus fines, les parfums plus délicats des plantes de serre. Et en même temps que je ressens plus de sympathie, j'en inspire aussi davantage. Quand j'ai tendu cordialement la main à René et à sa femme, ils ont eu des larmes dans les yeux.

Je m'aperçois que je viens de faire mon éloge; mais je proteste que c'est la vieillesse seule que j'ai eu l'intention

de louer. D'ailleurs ç'a été de tout temps le privilége des vieillards de pouvoir parler d'eux-mêmes avec quelque bienveillance, sans s'attirer trop de blâme. Nestor, dans l'Iliade, n'ouvre guère la bouche que pour se féliciter de ses vertus, et Homère, au lieu de l'accuser d'outrecuidance ou de bavardage, trouve que les paroles coulent de ses lèvres plus douces que le miel.

XXXVII

ISOLEMENT FORCÉ.

9 *août.* — Fatigué déjà de la visite que j'avais faite hier à Félicité, mais encouragé par la fraîcheur de l'air, j'ai voulu ce matin aller surprendre Roger chez lui : à peine parvenu au premier tiers du trajet, j'ai été obligé de retourner sur mes pas et je n'ai pu rejoindre ma demeure qu'après m'être arrêté plusieurs fois en chemin. Il y avait déjà quelque temps que j'éprouvais une extrême lassitude à la suite de chacune de mes sorties, mais je m'obstinais à ne l'attribuer qu'à la mauvaise disposition du moment. Il m'a fallu enfin reconnaître que mes forces s'épuisent, que bientôt la promenade va me devenir impossible. Au premier abord, je dois le dire, la pensée d'une séquestration indéfinie, la perspective de rester confiné à perpétuité dans ma chambre, m'a vivement attristé. Je me suis mis à songer avec émotion, avec regret, à cette place plantée d'arbres où chaque jour mon banc préféré m'attendait. Il m'a semblé que la vue de ces lieux accoutumés, ces causeries, non pas affectueuses ni très-attachantes,

mais aisées et familières, avec ces compagnons d'âge et de loisir, qui du matin au soir forment sous le même tilleul un groupe inamovible incessamment renouvelé, il m'a semblé que tout cela était indispensable à ma vie, et je n'ai pu m'empêcher d'accuser amèrement la vieillesse qui allait me réduire au vide de l'isolement et de l'abandon.

Eh bien! je n'ai jamais passé d'heures plus agréables, plus remplies que celles qui viennent de s'écouler. A peine étais-je depuis quelques moments immobile dans mon fauteuil qu'il s'est fait peu à peu comme une lueur dans mon esprit assombri; mon âme, un instant abattue, s'est progressivement relevée par une force intérieure et spontanée. Je me suis mis à considérer les objets qui m'environnent et avec lesquels je vais vivre désormais dans une intimité presque exclusive, d'un œil plus attentif, plus bienveillant, et sous mon regard tout s'est revêtu d'un aspect nouveau, d'un charme jusqu'alors inaperçu. Le rayon de soleil qui pénétrait dans ma chambre par la fenêtre entr'ouverte et rayait le tapis d'une bande dorée, m'a paru d'un éclat, d'une gaieté que je ne lui avais jamais trouvés. Il y a sur mon bureau un pot de réséda auquel, ces jours passés, avant de sortir ou au retour, je donnais à peine un regard indifférent : j'ai pris un singulier plaisir à l'examiner; j'ai ressenti de l'admiration, presque de la reconnaissance pour cette petite fleur terne qui dardait autour de moi ses aromes parfumés avec une si généreuse prodigalité, avec une si infatigable véhémence.

Alors j'ai reconnu que c'est faute de clairvoyance et de bonne volonté que nous ne jouissions pas davantage de tant d'éléments précieux répandus autour de nous. Si nous songions à relever ces parcelles éparses, comme le

diamantaire sa poussière de diamant, à faire le compte de tous ces biens qui enrichissent notre pauvreté native, nous trouverions en abondance des sujets de nous réjouir et d'aimer. L'inattention, l'indifférence, l'apathie, se partagent la domination de notre esprit; comme ils n'ont pas la corpulence des vices actifs, ces défauts échappent à la vigilance de notre morale, et ils exercent sourdement leur influence pernicieuse. Ce sont des ennemis sur lesquels désormais j'aurai l'œil et que je saurai vaincre, maintenant que mon âge, dépouillé des ressources extérieures, me laisse plus exposé à leurs subtiles attaques.

Mais ce sont surtout mes livres qui me sont tout à coup devenus chers; eux qui tout à l'heure n'étaient pour moi que des volumes, que des reliures, presque des meubles, voilà qu'ils se sont en quelque sorte animés; l'esprit déposé dans leurs feuillets s'en est dégagé et est venu au-devant du mien; j'ai trouvé en eux des interlocuteurs qui m'ont communiqué leurs pensées, des amis qui se sont emparés de moi et m'ont introduit dans leur vie. Incomparable compagnie toujours prête à m'admettre, inépuisable intimité qui ne me manquera jamais, qui n'attend que mon consentement pour m'accueillir et me charmer!

Avec Platon, me voici transporté à Athènes, à l'ombre d'un portique de marbre soutenu par d'élégantes colonnes auxquelles le soleil de la Grèce a donné le poli et la teinte ambrée de l'ivoire, au milieu de ces inimitables entretiens où Socrate, par la grâce de sa parole, s'efforce de gagner ses disciples à sa sublime et souriante sagesse. J'assiste à l'un de ces banquets où le grave philosophe ne dédaigne pas de s'asseoir au milieu d'une jeunesse légère, sachant bien que l'attrait de son éloquence ne tardera pas à faire oublier les coupes; je vois Alcibiade

lui-même, qui tout à l'heure était entré le sourire de l'ironie sur les lèvres, la tête couronnée de violettes, prêter peu à peu une oreille plus docile, d'abord séduit, puis subjugué : il écoute en silence; la confusion et bientôt le respect se peignent sur son visage devenu sérieux, des larmes d'enthousiasme brillent dans ses yeux, et, se dépouillant de sa couronne, il la pose sur le front du maître, qu'il déclare inspiré des dieux.

Puis Virgile s'empare de moi et m'entraîne à travers ses magiques paysages ; j'erre avec lui sur la grève déserte où la corneille se promène solitaire et grave sous un ciel chargé de nuées orageuses ; je pénètre dans l'antique forêt où les chênes entrelacés entassent leurs ombres épaisses : je sens dans l'air obscur l'odeur humide et âcre des marais ; j'entends retentir sous les dômes de verdure le cri perçant des oiseaux sauvages. Mais bientôt des scènes plus riantes me sollicitent et m'attirent ; de vastes campagnes s'étalent aux rayons fécondants du soleil, ici plaines jaunissantes où les hautes moissons ondulent sous la brise, là vertes prairies où paissent les troupeaux le long du fleuve coulant à pleins bords ; les saules au pâle feuillage, les buissons, tout rougis de leurs baies purpurines, séparent les vergers où chante l'émondeur ; les abeilles vibrent dans l'azur de l'air ; on entend, mêlé aux mugissements des bœufs, le cliquetis des chaînes et des freins dans l'étable.

Des solitudes de la nature, Plutarque me ramène dans les rangs de l'humanité ; je passe en revue, guidé par lui, les héros qu'il a rassemblés comme dans un glorieux Panthéon, allant de l'un à l'autre, moins empressé de m'arrêter auprès de ces illustres conquérants dont l'ambition et l'orgueil ont fait presque toute la grandeur, mais heureux de m'attacher à ces simples citoyens qui, dans un

rang obscur, incertains de leur gloire à venir, ont dévoué leur vie et leur mort au salut de la patrie, au triomphe de l'honneur. J'aime à suivre pas à pas, dans le sillon fumant, l'humble charrue où des mains, naguère victorieuses, ne dédaignent pas de se fatiguer ; je m'assieds à ce foyer domestique, fermé comme un sanctuaire au tumulte du dehors, réservé aux dieux et à la famille, où l'épouse romaine abrite ses vertus, où l'enfant grandit entre la tendresse et la discipline, où l'énergie des âmes s'entretient dans le travail et l'austérité : insipides banalités classiques pour ceux qui n'écoutent qu'avec l'oreille, qui dans les mots n'entendant que des sons, s'irritent d'une monotonie importune ; mais inépuisables sujets de méditation, éternels objets d'admiration et de respect pour ceux qui comprennent avec l'âme, qui dans les personnages de l'histoire reconnaissent des hommes, chérissent des frères.

Tout change : saint Augustin et l'Imitation me transportent dans un monde nouveau ; le soleil d'Athènes et de Rome s'éclipse ; une lumière mystique, plus éclatante et plus douce à la fois, se répand sur la terre ; le Parthénon et le Capitole s'enfoncent dans la brume et cèdent le ciel aux flèches des monastères, aux tours des cathédrales. J'aime à me réfugier, loin des champs de bataille, loin du bruit des lances et des épées, sous les voûtes de ces retraites paisibles, à écouter ces aveux désolés, ces gémissements de la conscience humaine tout à coup sortie de son antique sommeil, et en même temps ces chants sublimes, ces hymnes éclatants qui célèbrent une espérance et une joie jusqu'alors inconnues sous les cieux.

Merveilleuse puissance de la pensée ! Du fond de ma chambre, du fauteuil où je suis assis, je puis parcourir les espaces immenses du passé. Je vois se bâtir les villes,

les empires naître et s'accroître, les races cheminer sur la terre, s'établir, se policer, toute cette ondulation de l'humanité cherchant son niveau sur le globe qui lui a été donné. Fatigué de ces grandes vues, je me repose sous la tente du patriarche ou sous le chêne de saint Louis ; de la tribune de Cicéron je passe à la chaire de Bossuet. Les distances ne sont rien pour moi ; je les franchis d'un bond instantané, celles de l'étendue comme celles du temps ; de l'orient j'accours à l'occident, des premiers jours du monde je me transporte à l'heure qui vient de sonner ; où un spectacle attrayant m'appelle, j'y suis ; où une belle action, où un noble entretien m'invite, m'y voici. Magnifique domaine du souvenir ! Vaste envergure, inépuisable agilité de la pensée !... Je ne suis plus inquiet de ma solitude et de mon loisir !

XXXVIII

MALADIE.

2 *septembre.* — Il me semble qu'il s'est écoulé des mois, ou plutôt d'incalculables espaces de temps, depuis que j'ai écrit les dernières lignes de ce journal. Et pourtant je trouve, en consultant la date, qu'il y a trois semaines à peine que je suis tombé malade : tant l'immobilité dans le repos du lit, l'uniformité du jour et de la nuit, le vide des heures, la rupture complète des habitudes, changent notre notion ordinaire de la durée et nous rendent incapables d'évaluer le temps !... On me permet aujourd'hui pour la première fois de rester levé, de faire quelques tours dans ma chambre ; on me remet, sur mes instances, les rênes en main, comme à un cavalier désar-

çonné, mais fier et impatient de retrouver sa monture : j'ai hâte de me reconnaître, de reprendre la mesure des choses, de rentrer en possession de moi-même.

Je ne puis me rappeler comment a eu lieu la chute à la suite de laquelle je me suis trouvé couché dans mon lit, au milieu des fioles, dans l'air tiède et la demi-obscurité d'une chambre de malade. On m'assure qu'un faux pas en a été la seule cause ; mais on met tant d'insistance à me le répéter, on paraît tant tenir à m'en voir convaincu, que je ne puis m'empêcher de me défier de cette explication, et qu'une autre, beaucoup plus probable, se présente obstinément et s'impose à mon esprit. Je soupçonne que j'ai été surpris, non par un accident fortuit et extérieur, mais par quelque atteinte subite d'un mal interne. Plusieurs indices, qu'il m'est décidément impossible de traiter d'imaginaires, ma vue tout d'un coup affaiblie, un état d'étourdissement et de pesanteur presque continuel, l'insurmontable langueur avec laquelle mes membres obéissent à ma volonté, concourent à affermir en moi cette idée et m'annoncent peut-être des retours, plus ou moins prochains, du même mal.

C'est ce dernier point de vue, c'est cette considération de l'avenir qui, ces jours derniers, a le plus menacé mon repos ; ma pensée y revenait sans cesse dans cet état particulier aux malades, et qui n'est ni le sommeil ni la veille complète ; mon imagination s'épuisait à enfanter de tristes images. Devenu plus maître de moi, j'ai réussi peu à peu à me retenir sur cette pente, à ressaisir enfin ma liberté. Je me suis attaché toute ma vie à me garder de la crédulité, enfantine amulette à l'usage des faibles : je dois maintenant m'appliquer à me garder de la défiance, qui ne serait pas une moindre superstition ni une moindre marque de faiblesse. Rien n'est plus pernicieux, surtout

à l'âge où je suis, que cette disposition à évoquer les menaces, peut-être fantastiques, de l'avenir, à toujours exagérer d'avance les torts de la nature envers nous, et à lui prêter des rigueurs qu'en réalité nous nous infligeons nous-mêmes.

Quant au présent, a-t-il rien qui doive me surprendre? Lorsque aucun âge n'est exempt de maladies, pouvais-je compter sur une vieillesse complétement épargnée? Mais ce n'est pas à la réflexion, ce n'est pas au triomphe de la raison que je dois d'accepter la situation qui m'est faite; comme j'écris ceci, non pour le public, mais pour moi-même et pour les miens, qui ne me soupçonneront pas d'adopter un optimisme de commande et de vouloir soutenir une thèse, je n'hésite pas à dire ouvertement que c'est ma situation elle-même qui se fait accepter de moi, et que si je donnais ma résignation pour un effort de stoïcisme, j'usurperais une gloire à laquelle je n'ai aucun droit.

Je trouve, en effet, que l'on a calomnié la maladie. A moins qu'elle ne soit accompagnée de souffrances vives et permanentes, ce qui est rare, elle n'a rien de si redoutable. C'est de leurs tourments d'esprit que souffrent surtout la plupart des malades; au lieu d'accepter ce qu'ils ne peuvent éviter, ils s'indignent, ils se révoltent; plutôt que de recevoir de bonne grâce l'hôte auquel ils ne peuvent fermer leur porte, ils aiment mieux se venger de sa présence en lui faisant mauvaise mine, en l'accablant de récriminations. Il me semble, quant à moi, qu'il peut y avoir de la paix dans la maladie. Je ne rougis pas de céder à une indiscutable nécessité, de subir sans résistance une force supérieure et inconnue. Je me laisse aller, je m'abandonne, et je ne suis pas sans goûter un certain repos d'esprit au sein de cette fatigue corporelle. Je sens ma

responsabilité absolument dégagée, ma conscience parfaitement libre, et, toutes les fois que ma conscience n'est chargée d'aucun poids, j'avoue que je respire à l'aise, que je jouis paisiblement du sentiment de mon être.

Je suis bien loin de vouloir dénigrer la santé ; mais je me permettrai pourtant de dire qu'elle ne mérite pas tous les éloges pompeux qu'ont coutume de lui prodiguer ceux qui en sont privés. Qui niera qu'elle impose des devoirs auxquels il est difficile à une conscience délicate d'assigner une limite ? De là des incertitudes douloureuses, des luttes qui ne se terminent pas toujours par la victoire ; et je ne sais, pour ma part, rien de plus accablant que ces défaites-là, qui s'appellent des remords. Le corps peut se bien porter, mais l'âme est alors bien malade.

Il y a d'autres compensations, plus positives et incontestables pour tout le monde, attachées à la maladie. C'est la sympathie, la bienveillance que, sans notre coopération, elle conquiert pour nous de tous côtés. Les hommes sont ainsi faits qu'il faut quelque chose, une impulsion, une secousse, pour que leur bonté se réveille et s'exerce ; nous ressemblons aux disciples du Christ, qui, livrés à eux-mêmes sur la montagne, retombaient toujours dans leur assoupissement. Eh bien, la maladie, par la compassion qu'elle excite, réussit admirablement à secouer ce sommeil de la bonté. On nous aime parce qu'on nous plaint, nous aimons parce qu'on nous aime, et ainsi s'établit une affection réciproque, une communion bienfaisante entre des âmes qui, sans cet appel de la pitié, se fussent toujours traitées en étrangères. Je ne sais quel religieux philosophe a dit que la providence de Dieu comptait, pour s'accomplir, sur la charité de l'homme. Je comprends pour la première fois toute la profondeur de cette pensée, et puisque la charité humaine ne naît pas d'elle-même, j'ab-

sous et je remercie les maux apparents, et en particulier la maladie, qui la suscitent et la développent.

J'ai recueilli hier, à ce sujet, un témoignage bien intéressant. C'est celui d'un vieillard aveugle qui demeure dans la maison voisine, et avec qui j'avais souvent, en passant devant sa porte, échangé quelques mots de politesse. Surpris de ne plus m'entendre, à l'heure de ma promenade quotidienne, lui adresser la parole, et ayant appris que j'étais malade, il est venu me voir hier. Comme sa conversation témoignait d'une sérénité d'âme qui contrastait d'une manière frappante avec sa triste situation, je n'ai pu m'empêcher de lui en exprimer mon admiration et mon étonnement. « Alors je vais vous étonner encore davantage, m'a-t-il répondu, en vous disant que la gaieté de mon caractère date de l'accident qui m'a privé de la vue. Autrefois j'étais d'une humeur toute différente; je passais, et je conviens que c'était à bon droit, pour un esprit mécontent et amer. Ayant éprouvé d'assez grandes difficultés à faire mon chemin dans le monde, ce qui tenait sans doute autant à moi-même qu'aux autres, j'avais pris le monde en aversion, j'accusais les hommes de dureté, d'égoïsme, enfin j'étais devenu misanthrope. Mais, depuis que je suis aveugle, j'ai conçu de tout autres sentiments. Mon infirmité m'a réconcilié avec le genre humain. Si vous saviez de combien de témoignages d'intérêt, de combien de bons offices je suis chaque jour l'objet! Il semble qu'une puissance bienfaisante ait aposté, comme dans les contes de fées, des amis et des serviteurs dévoués sur ma route. Dans la rue, il n'est personne qui ne s'écarte complaisamment de peur de gêner mon passage ; quand je suis sur le point de traverser un endroit parcouru par des voitures, il ne manque jamais de se trouver sous ma main une main obligeante pour me servir de guide ; s'il

m'arrive de m'arrêter avec l'apparence de l'hésitation ou de l'embarras, aussitôt une voix, qui se fait douce et engageante, retentit à mon oreille pour s'informer de ce que je souhaite et m'offrir de me renseigner. Me voyant respecté et aimé, j'aime et je respecte à mon tour ; je suis content des autres et de moi-même. Aussi n'oserais-je me plaindre de mon sort, quelques privations qu'il m'impose d'ailleurs, puisque je lui dois ce qui fait en fin de compte le bonheur véritable : la bonne volonté envers les hommes, la bonne disposition du cœur. »

Mais je n'ai pas besoin de chercher au loin des exemples de ce bienfaisant effet de la maladie ; j'en ai moi-même fait l'épreuve. Le peu de jours qui viennent de s'écouler ont changé mes relations avec ceux qui m'entourent comme des années n'eussent peut-être pas suffi à le faire. Ainsi il s'est formé entre Baptiste et moi des liens tout nouveaux. Jusque-là il m'avait servi avec une scrupuleuse ponctualité ; de mon côté, je m'étais montré, je crois, humain envers lui ; je le traitais avec bienveillance, et j'avais voulu que, dans sa maladie, il fût convenablement soigné chez moi ; mais c'était là tout. Malgré l'excellente opinion que j'avais de mon dépouillement de tout préjugé aristocratique, de mes sentiments de parfaite égalité à son égard, j'avais encore bien du chemin à faire pour me rencontrer de plain-pied avec lui sur le même terrain ; la différence de culture intellectuelle mettait une barrière entre nous, une barrière qui me semblait légitime, nécessaire. Quand il était auprès de moi, je ne m'en trouvais pas moins seul ; sa compagnie ne m'était pas une compagnie véritable ; nous n'étions pas réunis, nous n'étions que rapprochés. Aujourd'hui, je puis dire qu'il en est autrement. Baptiste a eu l'occasion de dépasser l'exactitude et de donner carrière à son zèle, d'excéder l'obéissance et

d'aller jusqu'au dévouement. Il ne m'a pas seulement servi, il m'a rendu service. Il a eu des attentions, des paroles, que des gages, que toute rémunération matérielle, sont incapables d'acquitter. Je sens que j'ai contracté envers lui une dette morale, une dette de cœur que le cœur seul peut payer. Aussi, bien qu'extérieurement rien ne semble changé entre nous, tout l'est au fond; quand il entre dans ma chambre, c'est maintenant autre chose qu'un bruit qui me fait retourner la tête, c'est l'arrivée de quelqu'un à qui j'éprouve le besoin d'adresser la parole, de donner un témoignage de sympathie; lorsque nos regards se rencontrent, au lieu de se croiser rapidement, comme deux passants qui n'ont rien à se dire, ils prennent d'un commun accord le temps de se reconnaître et de s'en donner un signe; s'il arrive que nos mains se touchent, ce n'est plus un contact accidentel que par réserve chacun se hâte de rompre, nous sentons l'un et l'autre qu'à l'occasion ce contact serait une poignée de main.

Je ne crains pas de dire que même avec Roger mes relations sont devenues plus intimes et plus douces. Rien de nouveau n'a pu, sans doute, se créer entre nous; mais nous avons mis au dehors ce que nous laissions au dedans de nos cœurs. Il était arrivé pour nous ce qui arrive communément pour ceux qui, par nécessité de métier, ont donné en eux la prédominance à la vie intellectuelle: même aux heures de loisir et de liberté, que le cœur devrait jalousement réclamer, on rentre dans l'arène, et l'esprit reprend ses exercices habituels. L'un raconte l'insurrection chinoise, son opinion sur l'issue probable de la lutte, sur les destinées futures du Céleste Empire; l'autre répond par l'explication des nouveaux phénomènes électriques constatés à l'Académie des sciences. Et des mois,

des années d'intimité s'écoulent ainsi, n'apportant qu'une vaine pâture à la curiosité, sans aucun profit pour le cœur. Depuis ma maladie, nous jouissons tout autrement de notre amitié ; nos réunions ont pour nous un attrait que leur fréquence augmente au lieu de l'épuiser. A quoi nous occupons ces soirées que Roger vient régulièrement passer auprès de moi, je ne saurais le dire précisément ; mais ce que je sais bien, c'est qu'elles ne nous semblent pas vides. Lui, ordinairement si distrait, il met toute son attention à deviner mes besoins, à prévenir mes désirs, et sa sollicitude me remplit de reconnaissance. Avec quel plaisir j'accepte de sa main la tasse de tisane qu'il a voulu préparer lui-même et dont il prétend que j'ai envie ! Souvent il m'offre de me faire une lecture ; et j'en demande pardon à mes auteurs favoris, mais je soupçonne que la complaisance de mon cher lecteur a plus de part que tout leur génie dans le charme que je trouve à leurs livres ; peut-être n'est-il pas de médiocre écrivain dont je ne fusse alors disposé à me déclarer satisfait. Même quand nous gardons le silence, ce qui arrive quelquefois, j'atteste que nous ne nous ennuyons pas, et qu'une conversation muette continue entre lui et moi. Dans ses mouvements, dans le bruit qu'il fait pour rapprocher son fauteuil de mon chevet ou pour attiser mon feu, dans sa présence seule, j'entends le langage de sa bonne volonté et de son dévouement. Ainsi nous n'avons plus besoin que la chimie ou l'histoire s'interposent entre nous sous prétexte de nous rapprocher ; ce que nous voulons réunir, ce que nous mettons en commun, ce n'est pas notre science, ce ne sont pas nos esprits, ce sont nos personnes ; et si l'on nous pressait de dire pourquoi nous nous aimons, nous ne pourrions l'exprimer qu'en répondant avec Montaigne : « Moi, parce que c'est lui ; lui, parce que c'est moi. »

XXXIX

MON TÉMOIGNAGE.

Octobre. — Je viens de traverser une phase singulière et qui n'était pas sans danger pour ma santé morale. Je m'évertuais à tromper les autres et moi-même, à entretenir une illusion dont je savais pourtant la fausseté. Le croirait-on? il me plaisait de me traiter et de me voir traiter en malade. Comme la maladie est un accident, un état transitoire, un visiteur qui traverse notre logis et non un commensal qui demeure avec nous, j'aimais qu'on me parlât de ma maladie, je me laissais entretenir de convalescence, j'écoutais, sans protester, le mot de guérison... J'ai enfin secoué et rejeté loin de moi cette tentation d'un faux amour-propre. Non, je ne suis pas malade; les promesses que l'on me fait parce que je les ai sollicitées sont des flatteries; les potions qu'on me donne sont des boissons de gourmet; ce que j'éprouve n'est pas de la maladie, c'est de l'affaiblissement; tranchons le mot, c'est de l'infirmité. Ma chute m'a fait faire bien du chemin; j'ai descendu une pente que je ne remonterai plus.

Chose étonnante! depuis que j'ai reconnu franchement ma situation devant moi-même et devant les autres, je m'y suis acclimaté sans peine, je n'ai pas tardé à m'y trouver à l'aise; depuis que j'ai renoncé à me cramponner à l'illusion et que j'ai mis pied à terre sur le sol ferme de la réalité, j'ai retrouvé le repos et le bien-être. Il semble que la nature soit jalouse de notre confiance; elle attend que nous nous soyons abandonnés à elle pour nous accueillir et nous découvrir les ressources qu'elle nous tenait en réserve. On se fait à tout, dit la sagesse vulgaire:

sous cette vérité il y a bien des mystères que nous ne savons pas voir, bien des grâces dont nous devrions être reconnaissants; où nous ne voyons qu'une résignation d'habitude, dont nous ne savons gré qu'à la fatalité ou à nous-mêmes, il y a une dispensation préméditée, une largesse de la Providence.

Je me rappelle avoir autrefois rompu plus d'une lance en l'honneur de l'âge où je suis aujourd'hui, et qui est certainement la phase la plus décriée de toute la vie. Je prenais sa défense, en m'appuyant sur le raisonnement et aussi poussé par une sorte de foi instinctive. Il me semblait qu'aucun âge, qu'aucun moment de l'existence ne pouvait être absolument dépouillé de toute signification, de toute raison d'être, et par conséquent de tout bonheur. Mais on m'objectait mon inexpérience, les illusions généreuses de la jeunesse, la vanité des théories que dément la réalité, et l'on me mettait sous les yeux une imposante collection d'exemples bien faits, je l'avoue, pour me déconcerter, et qui en effet ne me laissaient pas sans quelque trouble.

Aujourd'hui, on ne récusera pas ma compétence; les cheveux blancs que j'aperçois là-bas, en face de moi, dans la glace, sont décidément des titres incontestables à la maturité du jugement et de l'expérience; mon opinion est plus qu'une opinion, c'est un témoignage. J'y suis, dans cette décadence si réprouvée; m'y voilà descendu, au fond de cet abîme si noir; et nul ne peut me contester le droit de crier à ceux qui en mesurent de loin les sinistres profondeurs avec effroi : — Rassurez-vous, approchez sans crainte; ce n'est pas si affreux que vous vous le figurez ; il y a de l'air, il y fait jour, on y voit clair, on y respire !

Ce n'est pas que je songe à nier les privations qu'im-

pose la vieillesse, que je refuse de reconnaître les pertes qu'il faut subir. Si elles sont évidentes pour ceux qui les observent, elles ne le sont pas moins pour moi qui en souffre. Oui, les forces nous sont ôtées : comment n'en conviendrais-je pas, moi qui, chaque matin, pour faire quelques pas dans ma chambre, ai besoin du secours de Baptiste ? Nos sens s'émoussent et nous trahissent, soit, je ne saurais dire le contraire, quand hier, après avoir épuisé toutes les paires de lunettes égarées dans mes tiroirs, j'ai été obligé de me faire lire par Roger la lettre de ma fille, et j'ai chargé de malédictions l'écriture anglaise qu'autrefois j'aimais beaucoup. Je ne contesterai pas davantage ce qui par-dessus tout révolte, scandalise et fait tant redouter de vieillir, l'affaiblissement des facultés de l'esprit ; j'accorde que la mémoire se trouble et diminue, j'en ai fait l'expérience par moi-même et sur moi-même ; et si l'on prétend que l'intelligence décroît aussi, je suis prêt à céder encore sur ce point ; si je faisais difficulté d'y souscrire, je serais le premier à me taxer de vanité... Voilà certes bien des ruines ; mais je les regarde d'un œil tranquille, car au milieu de ces ruines quelque chose reste debout ; au milieu de ces dépérissements quelque chose subsiste ; et ce quelque chose, c'est la conscience, c'est l'âme ; ce quelque chose, c'est l'homme lui-même. Loin que tout soit perdu, je dis que tout est sauvé !

A présent, je ne me sens disposé à aucune humilité ; je ne laisserai pas rabaisser la vieillesse ; fussé-je aussi accablé par l'âge, aussi dépouillé, aussi détruit que les détracteurs de la vieillesse aimeront à le supposer, je déclare que je me sentirais néanmoins aussi pleinement en possession de la nature humaine, aussi capable de dignité et de bonheur, que les plus richement doués des avantages du corps et de l'esprit. Et pourquoi ne dirais-je pas ma

pensée tout entière? Je ne veux pas décourager les jeunes de leur jeunesse, les forts de leur force, dégoûter les intelligents de leur intelligence,—j'aurais tort, et d'ailleurs je n'y parviendrais pas; — mais j'estime que je n'ai rien à regretter de cette parure extérieure de la vie, qui attire nos yeux éblouis à la surface, non au fond de nous-mêmes, et que, loin d'être déshérité, je me trouve en de plus avantageuses conditions. Me rappelant dans quelles chimères décevantes le sentiment de mes forces m'a autrefois égaré, dans quelles ambitions folles, ennemies de la vérité et de la paix, des facultés assez satisfaisantes ou plutôt satisfaites d'elles-mêmes jetaient mon orgueil, comment me plaindrais-je de n'avoir plus maintenant que de quoi connaître les vrais biens et les aimer? Sentant que la vie de l'âme est la vraie vie, la joie de l'âme la vraie joie, comment ne me féliciterais-je pas d'être délivré du reste et d'en être réduit à mon âme? Je proteste contre cette comparaison que l'on a coutume de faire de la vie avec une montagne dont, à peine est-on monté au sommet, il faut descendre le versant; comparaison désespérante, qui ne laisserait pas un seul moment de tranquillité à ceux qui la répètent, s'ils y croyaient. Non; la vie ressemble à l'échelle de Jacob, qui sort de terre et ne redescend pas; chaque échelon domine le précédent; chaque pas élève; on monte, on monte encore, on monte toujours.

Il y a cependant, il est impossible de le nier, des vieillesses dont l'aspect, loin d'encourager, ne peut inspirer que la tristesse et la pitié. Leurs propres plaintes ne nous confirment que trop le malheureux dénûment dont elles sont affligées. Mais je soutiens que ce n'est pas la vieillesse elle-même qu'il en faut accuser; c'est la jeunesse, c'est l'âge mûr. Quand l'automne est stérile, c'est la faute du printemps et de l'été. Comment ceux qui ont étouffé ou

laissé s'éteindre ce qui seul était fécond et durable en eux, ce qui devait être impérissable, ne se trouveraient-ils pas dépourvus, désolés, quand ils viennent à perdre ce qui ne leur était donné que pour un temps, ce qui était sujet à s'user et à se détruire ? Impatients d'exploiter l'heure présente, n'accordant de réalité qu'aux choses visibles et palpables, ils n'ont cultivé en eux que les facultés subalternes et passagères, instruments de l'âme, comme les muscles sont les instruments du corps, et ils ont laissé l'âme elle-même, le foyer de notre vie, le souffle même de Dieu, périr de langueur et d'inanition. Mais vous qui avez eu souci de la dignité de votre nature, pour qui les mots de justice et de devoir n'ont pas été de vains sons, qui avez mis au-dessus des jouissances vulgaires les joies de la conscience, vous pouvez vieillir sans crainte. Quand même votre esprit ne saurait plus enchaîner ses idées avec une aussi exacte rigueur, quand même votre mémoire aurait perdu les souvenirs qui la peuplaient, vous n'en aurez pas moins votre vie intacte, complète, au centre de votre être. Comme vos manifestations extérieures auront diminué, comme vous ferez moins de mouvement et de bruit, le monde, qui ne voit que la surface, déclarera que l'anéantissement vous gagne ; mais vous saurez bien qu'il se trompe. Si vos yeux se sont fermés au jour, une lumière intérieure brillera au dedans de vous, et celle-là ne s'éteindra pas. Si les sons du dehors n'éveillent plus votre attention, vous aurez au fond de vous-même une voix retentissante, une parole joyeuse qui jamais ne tarira. Et ainsi, au moment même où peut-être le monde vous plaindra, loin d'envier les autres ou de regretter votre passé, vous remercierez votre vieillesse et lui rendrez ce bon témoignage, que jamais vous n'aviez goûté une paix si pure, une sérénité si profonde et si assurée.

XL

DERNIÈRES PENSÉES.

Novembre. — Il est temps de mettre fin à ce journal ; mes yeux et ma main me refusent leur service, et me forcent à leur donner un congé définitif ; d'ailleurs mon histoire, non-seulement celle de mes actions, mais celle même de ma vie intérieure, est maintenant terminée. Mon esprit a jeté l'ancre dans une pensée unique, invariable et inépuisable à la fois ; elle me fait l'effet d'une vaste mer, toujours la même, et cependant toujours nouvelle par son immensité et le mouvement incessamment varié de son onde.

Cette pensée est celle de la mort ; elle s'est faite ma compagne assidue : il est rare que je m'endorme le soir sans qu'elle plane au-dessus de mon chevet, que je rouvre les yeux le matin sans qu'elle vienne visiter mon réveil ; il n'est pas de jour où elle ne se présente devant moi à l'improviste, au milieu d'un chemin qui ne semblait pas devoir me conduire vers elle. Tout ce que je vois finir, le soleil qui se couche, le jour qui décroît, mon foyer qui s'éteint, la rappelle bien vite auprès de moi, s'il lui arrive de m'oublier trop longtemps.

Du reste, je ne cherche pas à l'éviter. Même avant d'avoir sérieusement pensé à la mort, je n'ai jamais formé le vœu de la retarder, non plus que de l'avancer, d'un seul jour. Par nature autant que par principe, je me suis toujours appliqué à régler le pas de mes désirs sur celui de ma destinée, à conformer le mieux possible mes volontés à l'ordre souverain qui régit toutes choses, et

que j'accepte avec la conviction instinctive de sa sagesse et de sa bonté. J'ai trouvé dans cette méthode, ou, pour être plus modeste et plus vrai, dans cette tendance, un guide excellent qui m'a conduit comme par la main aux moments critiques de ma vie, un soutien qui m'a porté dans les pas difficiles, et m'a sans doute évité bien des luttes aussi inutiles que fatigantes.

Aujourd'hui ce n'est plus seulement à mon parti pris de paisible résignation que je dois de ne pas redouter la mort. J'ai fait en quelque sorte connaissance avec elle, et sans en être encore à ce point de familiarité de la considérer comme une intime amie que j'appelle de tous mes vœux, je suis persuadé qu'elle ne me veut pas de mal ; si je ne cours pas à sa rencontre, du moins je m'avance vers elle sans crainte, je puis même dire avec une secrète espérance.

Pauvre mort ! de quelle ingrate fonction elle est chargée, et qu'elle a de peine à se réhabiliter, à se faire comprendre parmi les hommes ! Il est vrai qu'au premier abord, l'apparente destruction dont elle semble l'implacable ministre la revêt d'un caractère formidable ; mais un examen plus attentif perce ces terribles dehors et nous rassure en nous découvrant sa nature véritable. Il en est d'elle comme de ces sombres alchimistes du moyen âge dont le peuple redoutait les sortiléges meurtriers, et qui n'étaient au fond que des serviteurs de la science et des adorateurs des lois divines.

Non, la mort n'a mission de rien détruire, et le mot d'anéantissement, dont on la qualifie, dont même on lui fait un synonyme, est un de ces sobriquets injurieux que le vulgaire, comme pour se venger, jette aux inconnus qui lui en imposent. Il me suffit de l'interroger attentivement pour m'en convaincre ; je n'ai besoin que d'un peu

de clairvoyance pour découvrir en elle, au lieu d'une œuvre cruelle et aveugle dont toutes les larmes du monde ne parviendraient pas à épuiser la tristesse, une merveille de prévoyance, un abîme de fécondité : ce m'est un vif plaisir d'y plonger ma pensée, bien que je ne puisse en sonder les bords ; d'arrêter mon regard sur un être quelconque, le premier qui s'offre à moi, le brin d'herbe ou l'insecte qui rampe à mes pieds, et de suivre son histoire ; de voir, au signal mystérieux du Maître invisible, les éléments qui le composaient, non se détruire, mais se transformer, non disparaître, mais s'échapper pour aller autre part, l'un à deux pas, l'autre à mille lieues, remplir une fonction nouvelle ; chacun d'eux, voituré sur l'aile du vent, par la goutte de rosée, dans les vagues de l'océan, se rendre au poste qui lui est assigné, se fixer mais pour repartir, repartir mais pour se fixer encore, ne jamais échouer sur l'écueil de la mort que pour y reprendre son élan, et parcourir ainsi, sous toutes les formes, tous les sentiers du tourbillon qui constitue notre monde. Non, jamais de destruction, toujours des métamorphoses ; aucune fin qui ne soit un commencement. Rien ne se perd, rien n'est maudit ; toute chose qui tombe, tombe dans les bras d'un ange iuvisible qui le recueille et l'emporte quelque part.

Je ne puis donc avoir aucune inquiétude sur l'avenir de mon être corporel ; je sais que tout ce qui le constitue, jusqu'au plus imperceptible atome, est emprisonné à jamais dans cette admirable et féconde création où un rôle lui sera toujours réservé. L'humanité, les forêts, les troupeaux, les ruisseaux des vallées, les neiges des montagnes, le réclameront toujours. Il aura toujours sa place assurée au festin éternel de la vie, sa note à chanter dans le concert universel.

Tranquille sur la destinée de mon corps, de la partie de mon être dont j'eusse pourtant sans répugnance fait le sacrifice, comment ne le serais-je pas sur celle de mon esprit? Ici j'avoue que la nature ne me fournit aucunes preuves palpables, que l'histoire des âmes n'est pas écrite en caractères visibles pour nos yeux; mais je déclare en même temps que je n'en ressens aucun trouble. Je me passe même volontiers des raisonnements les mieux fondés de la plus solide philosophie. Je crois à l'immortalité de mon âme, parce que j'en ai la conscience, cette science toute faite, qui n'attend pas les conclusions des dialecticiens pour proclamer sa certitude. J'ai une foi instinctive que ce don magnifique, ce don divin que j'ai reçu de pouvoir dire *moi*, de me connaître moi-même, de vivre et de sentir ma vie, d'y coopérer par l'assentiment joyeux de ma volonté, ne me sera pas retiré. Il est vrai que je n'en sais pas plus; mais n'est-ce pas assez, n'est-ce pas tout? Mourir, ce n'est donc autre chose que partir et changer de patrie. Oh! quel voyage et quelle destination! Traverser, avec la conscience de soi-même, les espaces incommensurables de l'univers! rouler dans le torrent des êtres, pour devenir une nouvelle créature! aller, avec le consentement d'une volonté librement soumise, se placer soi-même, matière intelligente, entre les mains de l'Ouvrier divin! A cette perspective, j'éprouve un sentiment indéfinissable : c'est une sorte d'attente solennelle, traversée par des tressaillements de joie. J'éprouve ce que doit éprouver un voyageur prêt à s'embarquer pour l'Orient : il aime encore le rivage natal qu'il presse d'un pas tremblant, et il aime néanmoins d'avance la belle contrée dont il pressent les splendeurs; rempli d'attendrissement, mais aussi d'espérance, il tient son œil fixé sur l'océan immense qui se déroule devant lui, et qui vient

déjà baigner ses pieds sur la plage, comme pour l'avertir et le solliciter. . . . . .

Se peut-il qu'avec l'idée de plus en plus sereine que je me fais de la mort, je sois encore sujet par moments à de si tristes impressions ! Cette nuit particulièrement, comme je ne pouvais dormir, d'insurmontables appréhensions se sont emparées de mon cœur. Je me représentais avec amertume, presque avec effroi, l'isolement de ma dernière heure : il me faudrait, à ce moment suprême du départ, ne m'appuyer que sur moi-même, n'entendre que ma propre respiration dans un silence glacé ; je n'aurais pas, pour me consoler et me fortifier, les témoignages de tendresse, les adieux de mes enfants !

Mais ces pénibles impressions se sont dissipées d'elles-mêmes avec l'obscurité de la nuit, et ont fait place à des sentiments plus justes et meilleurs. Loin de savoir gré à mon cœur d'une sensibilité dont j'étais seul l'objet, je reconnais que j'étais simplement victime d'une de ces dispositions malsaines dont notre faiblesse est la source ; je cédais à ce besoin de se prendre en pitié, de pleurer sur soi-même, auquel nous assujettit la susceptibilité maladive de notre égoïsme.

Oui, les choses sont bien comme elles sont, et me fût-il permis de les changer, je crois que je m'en abstiendrais. Je n'ai jamais aimé, au moment de partir en voyage, à m'entourer de mes parents ni de mes amis. L'heure des adieux, avec son attente anxieuse, ses larmes contenues, ses soupirs étouffés, n'inspire pas seulement la tristesse légitime de la séparation, elle oppresse, elle suffoque, elle déchire les fibres du cœur. Combien la mort, avec son lugubre appareil, n'est-elle pas mieux faite encore pour troubler ! Semblable à ces fées des légendes, qui voilaient sous des haillons repoussants leur jeunesse et

leur beauté, elle tourne du côté du ciel sa face radieuse et ne montre aux yeux des hommes que son sinistre épouvantail. Il semble qu'elle craigne d'être devinée et qu'elle veuille, à force d'ébranler la chair, mettre l'esprit en déroute. Elle ne touche pas, elle frappe; elle n'attendrit pas, elle brise; elle s'évertue si bien à effrayer, que non-seulement elle bannit de sa présence toute sérénité, mais qu'elle laisse encore après elle une longue horreur, et qu'ainsi elle altère pour longtemps, peut-être pour toujours, la pure mélancolie du souvenir.

Plus j'y pense, plus je me réjouis d'épargner à mes enfants cette douloureuse épreuve. Sans doute je ne souhaite pas qu'ils m'oublient, mais leur affection m'est un sûr garant de leurs regrets. Je ne suis pas jaloux de leur déchirer le sein pour y graver mon souvenir en un sillon cuisant. Qu'ils restent, qu'ils restent loin de moi! Ils apprendront que je m'en suis allé satisfait vers une patrie meilleure, et ils n'auront pas assisté au pénible désordre du départ. Leur tristesse n'aura rien de violent ni d'amer. Ils ne connaîtront pas ces sanglots qui bouleversent, ces convulsions qui brisent; s'ils pleurent, ils verseront de ces larmes paisibles et douces où le cœur s'attendrit et s'épure. Leurs habits de deuil ne seront pas pour eux un cilice qui torture; ils les porteront comme les insignes de la fidélité, comme la parure d'une religieuse espérance!...

Et pour moi-même, je ne suis plus tenté de regretter ma solitude; je remercie au contraire ma destinée qui me ménage, au lieu d'une rencontre publique, un tête-à-tête avec la mort. J'éprouve une sorte de pudeur en songeant à l'état où sans doute elle me mettra, ne fût-ce qu'un instant, et ce m'est une satisfaction de penser que cette pudeur ne sera point violée. Comme je serai seul à sentir ma ferme assurance, il est juste que je sois aussi seul témoin

de ma confusion momentanée. Est-ce là de l'orgueil? j'ai conscience que non; c'est la dignité de l'être humain que je sens le besoin de sauvegarder en moi. Loin de m'opposer à la nature, je ne fais que céder à l'impulsion qu'elle m'imprime elle-même. Il y a des heures où elle n'aime pas à se laisser surprendre, il y a des secrets qu'elle veut se réserver, et c'est pour cela qu'elle y répand quelque chose de funèbre. Toutes les créatures, même les plus humbles, semblent comprendre son vœu et s'y conforment : quand le moment est venu de mourir, le chevreuil s'enfonce au plus profond de la forêt, le passereau se cache dans le taillis le plus touffu, l'insecte s'enferme dans son impénétrable cellule de soie pour y ensevelir le mystère de sa métamorphose. . . . . .

---

15 *novembre.* — Je viens de relire les dernières pages de mon journal; je suis bien aise d'avoir pu les écrire. Il me semble qu'elles résument assez exactement tout ce qui se passe en moi, qu'elles donnent un reflet fidèle de ma vie intérieure. Je constate avec plaisir qu'il n'est pas un de mes sentiments quelque peu permanents, une de mes pensées, je parle de mes pensées fondamentales et persistantes, que je ne doive rapporter à quelqu'une d'elles. Je prêterais à rire, si je me laissais aller à dé-

peindre la joie un peu orgueilleuse que j'éprouve en voyant ma tâche achevée, au moment où mes forces, toujours décroissantes, allaient sans rémission m'obliger de l'abandonner.

Ennuis amers, dégoûts, regret du passé, haine du présent, terreur de l'avenir, sombres fantômes dont la vieillesse, au dire du monde, est le lugubre rendez-vous, où êtes-vous? Je suis entré, et je ne vous ai pas vus. Avec la fatigue et la faiblesse j'ai trouvé l'indulgence de la conscience, la douceur d'un repos mérité, des occupations qui sont des plaisirs; en même temps que l'isolement, la consolation du souvenir et de la pensée, d'une intimité plus étroite avec mon âme; au sein même de la maladie et de l'infirmité, des compensations qui me les ont rendues aussi chères que la santé; enfin, au seuil de la mort, une immortelle espérance.

Il est vrai que le sort ne s'est pas montré bien sévère à mon égard; je serais un ingrat si je ne me comptais pas moi-même au nombre des privilégiés; toutefois, je suis persuadé que le plus précieux des priviléges est à la portée de chacun, et que c'est la simplicité, la bonne volonté du cœur. Comme le philosophe et le savant s'imposent d'aborder l'objet de leur recherche avec un esprit dépouillé de tout préjugé, de même j'ai tâché de me délivrer de toute injuste prévention, de la mauvaise humeur, du mécontentement anticipé, perfides tyrans auxquels nous nous laissons trop souvent assujettir, et de m'offrir à la vie avec un cœur droit et ouvert.

Puisse mon témoignage n'être pas inutile à mes amis et à mes enfants, qui seront les seuls lecteurs de ces pages! à mes enfants surtout! Puisse-t-il les aider à se relever aux heures d'abattement et de doute, à marcher en avant avec une inébranlable confiance, à se convaincre qu'une

providence paternelle mesure toujours nos fardeaux à nos forces, ne laisse jamais notre route sans ombrages rafraîchissants, sans fontaines jaillissantes, et qu'elle ne manque ni de puissance ni de bonté pour justifier nos espérances, quelque sublimes qu'elles soient ! Quelle joie j'emporterais avec moi, s'il m'était permis de penser que, même éloigné d'eux par la nécessité, même réduit par l'âge à la dernière faiblesse, je n'ai pas manqué à la mission dont je devais m'acquitter à leur égard ! si je pouvais me dire que, même séparé d'eux par la mort, je continuerai encore à les approprier à la vie, à les élever, c'est-à-dire à les exhausser sur mon cœur, au-dessus de l'aride poussière et des brumes d'en bas, jusque dans la pure région du devoir et du vrai bonheur !

FIN.

House	7500
Water	500
Outbuildings	500
Barn	1000
Spading	500
Fencing	500
	10 500

TABLE DES MATIERES.

		Pages.
Notice sur Émile Souvestre		
I.	Préface	1
II.	Le recenseur	5
III.	Le plus beau mausolée	9
IV.	L'anniversaire	11
V.	Le vieil ami	17
VI.	Distractions de vieillard	23
VII.	René et Félicité	28
VIII.	Un plaisir de tous les âges	36
IX.	Revue d'un vieux secrétaire	39
X.	Les lettres	48
XI.	Le dîner de la Saint-Nicolas	49
XII.	Monsieur Baptiste	55
XIII.	Loisirs	59
XIV.	Le vieillard de Virgile	65
XV.	Mes sensualités	70
XVI.	Une vieille égoïste	72
XVII.	Grand-père	88
XVIII.	Les classiques	103
XIX.		107
XX.	Solitude	113
XXI.	La paralytique	115
XXII	Indigence et vieillesse	122
XXIII.	Un descendant d'Harpagon	126
XXIV.	Un asile de vieillards	135
XXV.	Maladie de monsieur Baptiste	138

Pages.

XXVI. Moineaux et hirondelles. 145

XXVII. Monsieur Dutilleul et sa définition de l'idée. — Lettre d'Imaan-Ali-Tade. — A quoi peut servir l'inactivité des vieillards. 151

XXVIII. Le vieux duelliste. 157

XXIX. Ce que Roger pense de la tâche des vieillards. — Le père Bénédiction; son histoire. — Le grand Jacques. — Le bâton du berger. — Espérances du père Bénédiction. 164

XXX. Leçon d'histoire donnée par une vieille porte de ville. — Part de la providence et part de la volonté humaine. 177

XXX. (Suite). René fait de la philosophie historique sans le savoir. 184

XXXI. Monsieur Bécherel le receveur. — Comment les oiseaux en cage peuvent servir d'introducteurs chez les voisins. — Un nouveau ménage. — Mes suppositions. 188

XXXII. Armand vérifie le proverbe que les absents ont tort. 195

XXXIII. Une pluie d'orage. — Aventure de vieillard. — Ce qu'on peut faire dans une fenière en temps de pluie. 200

XXXIV. Un héritage tardif. — Une reconnaissance. 205

XXXV. Sur le danger de jouer hors des tragédies le rôle de confident. — Un mari jaloux. — Paix aux hommes de bonne volonté. 211

XXXVI. Monsieur René à son comptoir 219

XXXVII. Isolement forcé. 223

XXXVIII. Maladie. 228

XXXIX. Mon témoignage. 235

LX. Dernières pensées 240

OCT -8 1947

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 614 907 3